NOUVELLE SERIE

LIVRES DE LECTURE

GRADUÉE

CE

Séraphie Mavaut

L. Fauteux
Ottawa, Ont.

NOUVELLE SÉRIE

DE

LIVRES DE LECTURE

GRADUÉE,

EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.
SEULE SÉRIE APPROUVÉE PAR LE CONSEIL DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE LA
PROVINCE DE QUÉBEC.

Par A. N. MONTPETIT.

QUATRIÈME LIVRE.

Illustré de 50 Gravures.

MONTRÉAL:
J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE ST. VINCENT Nos. 12 ET 14.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas Ottaviensis

PC
2111
.M6
1877
cy.2

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada en l'année mil huit cent soixante-dix-sept, par J. B. Rolland & Fils, au Bureau du Ministre de l'Agriculture à Ottawa.

APPROBATIONS.

Québec, 20 Octobre 1875.

À MM. J. B. Rolland et Fils, *Libraires à Montréal.*

Messieurs :—J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre et du *Premier Livre de la nouvelle Série de Livres de lecture graduée,* approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique.

Cette série a été approuvée après un long et sérieux examen, fait par un prêtre de Québec, en qui j'ai toute confiance. Après avoir moi-même examiné un certain nombre de chapitres de ce *premier livre,* je dois dire que je suis satisfait des principes et des conseils qu'il renferme sous une forme très bien adaptée à la capacité des plus jeunes enfants.

La partie typographique ne paraît rien laisser à désirer. Je recommande bien volontiers ce petit livre à tous mes diocésains.

† E. A., Archevêque de Québec.

Nous soussigné, Evêque de Montréal, considérant que Monseigneur E. A. Taschereau, Archevêque de Québec, et Monseigneur J. Langevin, Evêque de Rimouski, ont jugé que les trois premiers livres de lecture, rédigés par M. Montpetit, devaient être approuvés par le *Conseil de l'Instruction Publique,* avons approuvé et approuvons par la présente, pour notre diocèse, le dit ouvrage, et nous en recommandons l'usage aux fidèles confiés à nos soins.

Donné à Montréal, le 21 Octobre 1875.

† Ig. Evêque de Montréal.

Séminaire des Trois-Rivières, 24 Nov. 1875.

Messieurs J. B. Rolland et Fils, *Libraires, Editeurs.*

Messieurs :—J'approuve volontiers le premier livre de lecture que vous venez de faire imprimer et dont vous m'avez envoyé un exemplaire. Je le crois très-convenable pour les petits enfants, et très-propre à leur donner les premières notions de Dieu, et à développer dans leurs cœurs les meilleurs et les plus nobles sentiments.

Je vous souhaite un complet succès dans la publication de ce livre et je demeure bien cordialement,

Messieurs,
Votre dévoué serviteur,
† L. F., Evêque des Trois-Rivières.

Évêché de St. Hyacinthe, 17 Janvier 1876.

À MM. J. B. Rolland et Fils, *Montréal.*

Messieurs :—Je n'hésite pas à vous donner l'approbation que vous me demandez pour le *premier livre de la nouvelle série de livres de lecture graduée en langue Française* après l'approbation qu'il a reçu en une séance du Conseil de l'Instruction Publique à laquelle étaient présents Mgr. l'Archevêque de Québec et Nos Seigneurs les Evêques de St. Hyacinthe et de Rimouski, et aussi après l'examen qu'en à fait, et le jugement qu'en a porté le Rév. M. Langis, du Séminaire de Québec.

Je souhaite tout le succès possible à votre louable entreprise, et je me souscris bien sincèrement votre tout dévoué serviteur,

† L. Z., Evêque de St. Hyacinthe.

Évêché de Rimouski, 26 Octobre 1875.

Messieurs J. B. Rolland et Fils, *Libraires, Montréal.*

Messieurs :—Sachant que le Rév. Monsieur L. Langis a examiné au point de vue moral et religieux le *Premier Livre de Lecture,* rédigé par M. A. N. Montpetit, je lui donne volontiers mon approbation, et serai bien aise de le voir en usage dans les écoles de mon diocèse.

Votre tout dévoué serviteur,

† Jean, Ev. de St. Germain de Rimouski.

Sherbrooke, 27 Octobre 1875.

Nous avons examiné le *Premier Livre* de la *nouvelle série de Livres de lecture graduée* de M. A. N. Montpetit et adoptée par le Conseil de l'Instruction Publique.

Nous recommandons la publication de ce premier livre de la série et nous désirons qu'il soit adopté dans les écoles catholiques de notre diocèse.

Les enfants le liront avec intérêt et avec un grand profit pour leurs âmes.

† Antoine, Evêque de Sherbrooke.

Ottawa, le 20 Octobre 1875.

À MM. J. B. Rolland et Fils, *Montréal.*

Le *premier livre* de la *nouvelle série de livres de lecture graduée* de M. A. N. Montpetit, adoptée par le Conseil de l'Instruction Publique, mérite une approbation spéciale.

Je serais heureux d'apprendre que tous les enfants qui fréquentent les écoles élémentaires dans ce diocèse apprennent à lire dans ce livre qui leur sera utile sous tous les rapports.

† J. Thomas, Evêque d'Ottawa.

CONCOURS POUR LA PUBLICATION D'UNE SÉRIE DE LIVRES DE LECTURE EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.

Sur la recommandation du comité spécial de la section catholique romaine, chargé d'aviser aux moyens de pourvoir à la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques romaines, il a été résolu, à la dernière réunion du Conseil de l'Instruction Publique d'ouvrir un concours à cet effet, et ce concours est actuellement ouvert aux conditions suivantes :

1o. La série devra se composer de cinq livres, trois pour les écoles élémentaires, et deux pour les écoles modèles et les académies.

2o. Chacun de ces livres devra contenir le premier, environ cent cinquante (150) pages ; le deuxième et le troisième environ deux cent cinquante (250) pages ; le quatrième et le cinquième, environ trois cents (300) pages ; les trois premiers devront être de format in-18 et les deux derniers, de format in-12, la série de Lovell devant servir de type pour la partie matérielle. Dans les trois premiers livres, chaque leçon devra être précédée de colonnes de mots à épeler et suivie d'un petit résumé sous forme de questionnaire.

3o. Les sujets devront être traités d'une manière graduée et comprendront ce qui suit :

Pour les trois premiers livres, des morceaux de littérature en prose et en vers, choisis, au point de vue moral et religieux ; des articles courts et faciles à retenir, sur l'histoire et plus particulièrement sur l'histoire sainte et l'histoire du Canada, et sur l'agriculture (spécialement appropriée aux besoins du pays); et, pour les deux derniers livres, des morceaux de littérature et de poésie d'un ordre plus élevé, choisis au même point de vue moral et religieux ; des articles sur les mêmes sujets, mais plus étendus ; et, en sus, des articles sur les sciences, les arts et l'industrie.

Québec, 15 Novembre 1871. L. Giard,
Secrétaire-Archiviste.

En préparant cet ouvrage, l'auteur s'est conformé aussi strictement que possible aux conditions du concours. Il a vu ses efforts couronnés de succès, par l'approbation donnée aux *trois premiers livres de lecture* par le Conseil de *l'Instruction Publique*, dans sa séance du quatorze Octobre de l'année mil huit cent soixante-quatorze, à laquelle étaient présents :

C. Delagrave, Ecuier, Président ; Sa Grâce Mgr. l'Archevêque de Québec, Nos Seigneurs les Evêques de Rimouski et de St. Hyacinthe, le Dr. Lachaîne, L'Hon. M. Chauveau, L'Hon. Dr. Blanchet, L'Hon. M. de Boucherville.

Le Rév. M. Langis, Professeur de l'Université Laval, dont les connaissances et l'expérience en fait de pédagogie sont hautement appréciées, ayant été chargé par *le Conseil* d'examiner cette série de livres de lecture, fit le rapport suivant :

"La tâche qui m'a été imposée, consiste en 1er lieu, à classifier, sous le rapport des difficultés de la lecture et sous celui des matières et du style, un ensemble de sujets, dont le choix fait par M. A. N. Montpetit, *a été trouvé fort convenable.*

"En 2nd lieu, à examiner l'ouvrage tout entier au point de vue moral et religieux, et sous ce rapport, le soussigné ne voit rien à reprendre dans l'ouvrage, tel qu'il est soumis."

"Québec, 14 Octobre 1874.

" L. J. Langis, prêtre.'

Proposé par Monseigneur l'Archevêque de Québec, secondé par Monseigneur de Rimouski que les trois premiers livres de lecture, rédigés par Mons. Montpetit, soient approuvés suivant le rapport du Rév. M. Langis, et que Mons. Montpetit soit informé que ce Conseil s'engage à ne point approuver un ouvrage du même genre avant le premier Septembre 1880.

Adopté.

(Extrait du livre des délibérations et résolutions du Conseil de l'Instruction Publique.)

Séance du 12 Mai 1875.

Proposé par Mgr. l'Archevêque de Québec, secondé par Mgr. de Rimouski et agréé à l'unanimité.

" Que les deux derniers livres de lecture rédigés par M.
" Montpetit soient approuvés, suivant le rapport du Révd. L. J.
" Langis, aux conditions déjà contenues dans la résolution
" adoptée par ce Conseil, le 14 Octobre 1874 soient entendues
" comme s'appliquant seulement aux écoles catholiques, jusqu'à
" ce que le comité protestant ait adopté les dits cinq livres de
" lecture."

Vraie copie.

Louis Giard, Sec. Archiviste.

QUATRIÈME LIVRE
DE
LECTURE.

PREMIÈRE PARTIE.
DIALOGUES ET ANECDOTES.

DIALOGUE.

Ce mot signifie l'entretien de deux ou plusieurs personnes. L'art du dialogue, consiste à faire dire à ceux qu'on fait parler ce qu'ils doivent dire en effet. Il suppose un homme qui a assez d'imagination pour se transformer en ceux qu'il fait parler, assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, et assez d'art pour intéresser.

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI.

Le Roi.—Approche ici, bonhomme, et réponds-moi sans crainte.

Le Meunier.—Pourquoi craindrais-je quelque chose ? je n'ai commis aucune faute.

Le Roi.—Est-ce vrai, ce que l'on me dit ?

Le Meunier.—Dame ! sire, cela dépend ; je sais qu'on doit dire aux rois bien des mensonges ; cela est connu. Mais si vous vouliez me dire ce que l'on vous a conté, je pourrais vous répondre.

LE ROI.—Tu refuses de vendre ton moulin ?

LE MEUNIER.—Ah ! pour cela, c'est vrai.

LE ROI.—Songes-y bien, il me le faut absolument ; je ne puis m'en passer.

LE MEUNIER.—C'est malheureux pour vous.

LE ROI.—Mon architecte a fait des plans superbes pour mes jardins. Tiens, regarde : vois-tu cette façade magnifique, ces avenues droites et touffues ?

LE MEUNIER.—C'est en effet fort beau, et monsieur votre architecte est un homme de talent.

LE ROI.—Mais pour réaliser ces projets, il nous faut abattre ta bicoque, qui dérange tout.

LE MEUNIER.—Ah ! voilà ce qui vous embarrasse ?

LE ROI.—Sans doute.

LE MEUNIER.—Il y aurait cependant un moyen de tout concilier.

LE ROI.—Et lequel ?

LE MEUNIER.—Ce serait de faire de nouveaux plans.

LE ROI.—Es-tu fou ?

LE MEUNIER.—Je suis sage, au contraire.

LE ROI.—C'est assez discourir. Que veux-tu que l'on te donne de ton moulin ?

LE MEUNIER. — Rien du tout ; je ne veux pas le vendre.

LE ROI.—Je te répète qu'il nous le faut.

LE MEUNIER.—Il vous le faut, il vous le faut... c'est bientôt dit, cela ; mais il me semble, sans vouloir vous offenser, que mon moulin est à moi tout aussi bien, au moins, que la Prusse est à Votre Majesté.

Le Roi.—Allons, ton dernier mot, et prends bien garde à ce que tu vas répondre.

Le Meunier.—Faut-il vous parler net ?

Le Roi.—Sans doute.

Le Meunier.—Eh bien ! je le garde. Voilà mon dernier mot ; vous n'en aurez pas d'autre.

Le Roi.—Insolent.

Le Meunier.—Voyons, Sire, soyez raisonnable ; envisagez froidement la chose, comme si elle ne vous intéressait pas, et vous conviendrez qu'en effet il m'est impossible que je vous vende ma maison. Mon vieux père y est mort, j'y suis né, mon fils vient d'y naître, ne faut-il pas que j'y meure aussi, afin de la laisser en héritage à mon garçon ? Tenez, c'est comme si quelqu'un s'entêtait à vouloir vous contraindre à lui céder Postdam.(1) Vous refuseriez, n'est-ce pas, et de la bonne façon ? Eh bien ! mon moulin, si pauvre qu'il soit, c'est le Postdam de ma famille. Aussi, vous auriez beau faire et beau dire, vous ajouteriez cent, cinq cents, mille ducats au bout de toutes vos demandes, que cela ne servirait absolument à rien. Vous avez besoin de ma maison, j'en suis fâché, mais il faut vous en passer.

Le Roi.—Parbleu ! je suis bien bon de te prier comme je le fais. Tu ne sais donc pas que, quand il me plait d'avoir une province, un royaume, je n'ai qu'un signe à faire et mes armées s'empressent de me conquérir l'objet de mes désirs.

Le Meunier.—Une province n'est pas un moulin.

Le Roi.—Raison de plus…

---

(1) Résidence du Roi de Prusse.

LE MEUNIER.—Pour respecter mon bien.

LE ROI.—Enfin, même sans argent, je puis te le prendre.

LE MEUNIER.—Vous !

LE ROI.—Je suis le maître...

LE MEUNIER.—De prendre ma maison ? allons donc, Votre Majesté veut rire assurément.

LE ROI.—Et qui m'en empêcherait ?

LE MEUNIER.—Mais, les juges que nous avons à Berlin.

LE ROI.—Tu crois en la justice ?

LE MEUNIER.—Comme en Dieu.

LE ROI.—Et tu as raison. Garde ta maison, bonhomme ; nous changerons nos plans.

LE MEUNIER.—C'est le conseil que je vous avais donné ; vous voyez qu'il était bon.

GUILLAUME TELL

Dans le temps que la Suisse était sous la domination de l'Autriche, il arriva qu'un gouverneur autrichien, nommé Gessler, pour éprouver, disait-il, la fidélité et la soumission du peuple Suisse, fit planter son chapeau ducal sur un haut piquet dans la place d'Altorf, en ordonnant que quiconque viendrait à passer saluât le chapeau. Un homme du canton d'Uri, Guillaume Tell, connu pour son adresse à tirer de l'arc, passa devant le chapeau et ne s'inclina pas. Gessler lui-même traversait en ce moment la place, à cheval, un faucon sur le poing, avec Rodolphe, l'un de ses officiers, et une suite nombreuse de gens armés. On lui amena le coupable (1).

GESSLER.—Méprises-tu donc ainsi ton empereur et moi qui gouverne ici à sa place, puisque tu refuses de montrer du respect pour ce chapeau que j'ai fait suspendre ici pour éprouver votre obéissance ? Par là, tu révèles de méchants desseins.

---

(1) Pour cette lecture, il sera bon de désigner autant d'enfants qu'il y a de personnages, et de les faire ainsi dialoguer.

Guillaume Tell.—Je n'ai point agi par mépris pour vous, seigneur ; mais, mon cœur s'est refusé à ce que vous exigez.

Gessler.—Tu es un maître sur l'arbalète, Tell ; on dit que tu atteins le but à chaque coup.

Walther Tell, *fils de Guillaume Tell.*—C'est la pure vérité, Monseigneur ; à cent pas, mon père vous abattra une pomme d'un arbre.

Gessler.—Est-ce là ton enfant, Tell ?

Guillaume Tell.—Oui, seigneur.

Gessler.—As-tu d'autres enfants ?

Guillaume Tell.—J'ai deux fils, seigneur

Gessler.—Et quel est celui que tu aimes le plus ?

Guillaume Tell.—Tous les deux me sont également chers.

Gessler.—Eh bien ! puisqu'à cent pas tu abats une pomme d'un arbre, tu vas donner devant moi une preuve de ton adresse. Prends ton arbalète, justement tu la tiens à la main, et prépare-toi à abattre une pomme sur la tête de ton enfant. Mais je te conseille, vise juste et de manière à frapper la pomme du premier coup ; car si tu la manques, c'en est fait de ta tête.

Guillaume Tell. — Monseigneur, quelle chose monstrueuse me commandez-vous là ! Il faut que sur la tête de mon enfant...non, non, seigneur, cela ne peut vous venir à la pensée ! Que le ciel miséricordieux m'en préserve ! Vous ne pourriez sérieusement exiger cela d'un père.

Gessler.—Tu abattras une pomme sur la tête de l'enfant : je le veux et l'exige.

Guillaume Tell.—Quoi ! je viserais avec mon arbalète la tête chérie de mon propre enfant ! Plutôt mourir !...

Gessler.—Tu tireras ou tu mourras avec ton fils.

Guillaume Tell.—Moi, devenir le meurtrier de mon enfant ! Monseigneur, vous n'avez point d'enfants : vous ne savez pas ce qu'est le cœur d'un père.

Rodolphe.—Noble duc, ayez pitié ! Quand ce pauvre homme aurait, par sa faute, mérité la mort, n'a-t-il pas, grand Dieu ! souffert pire que la mort ? Laissez-le, sans le torturer davantage, retourner dans sa chaumière ; il a appris à vous connaître : lui et ses petits-enfants se souviendront de cette heure.

Gessler.—Laissez-moi ! Allons, que l'on fasse place ; qu'il prenne sa distance, suivant l'usage. Je lui donne quatre-vingts pas, ni plus ni moins. Il se vantait d'atteindre son homme à cent pas ; maintenant, archer, tire et ne manque pas ton but.

Rodolphe.—Dieu ! cela devient sérieux. Enfant, tombe à genoux et implore le gouverneur pour ta vie.

Walther Furst, *beau-père de Guillaume Tell.*—Sire gouverneur, nous reconnaissons votre pouvoir; mais, préférez la clémence à la justice ; prenez la moitié de mes biens, prenez-les tous ; seulement épargnez une telle horreur à un père. Sire gouverneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas ? Oh ! pensez qu'il y a au ciel un Dieu à qui vous rendrez compte de vos actions.

Gessler.—Trêve à vos supplications ! Et toi, Tell, que tardes-tu ? tu as mérité la mort, je puis te faire périr, et vois ! dans ma clémence, je remets ton sort entre tes mains habiles ; celui que l'on fait maître de sa destinée ne peut se plaindre de la rigueur de la sentence. Vite, que l'on obéisse ! Liez l'enfant à ce tilleul.

Walther Tell.—Me lier ! non, je veux être libre ; je serai tranquille comme un agneau. Va, grand-père, n'implore pas ce méchant homme. Dites où je dois me placer ; je n'ai pas peur ; mon père atteint les oiseaux au vol, il ne frappera pas le cœur de son enfant.

Rodolphe.—Laisse-toi seulement bander les yeux, jeune garçon.

Walther Tell.—Pourquoi ? Pensez-vous que je craigne la flèche lancée par la main de mon père ? Je veux l'attendre avec fermeté et sans sourciller. Allons, mon père, montre que tu es archer, il ne le croit pas, il veut nous perdre. Au grand déplaisir de ce furieux, tire et atteins le but. (Il va sous le tilleul, on lui met la pomme sur la tête.)

WALTHER FURST. (Au peuple.)—Quoi ! ce crime s'accomplira-t-il sous nos yeux ?... Hélas ! nous sommes sans armes et une forêt de lances brille autour de nous.

GUILLAUME TELL. (Il tend son arbalète et y met une flèche.) — Faites la haie ! Place.

WALTHER FURST.—O Tell ! vous voudriez...Non, jamais !... vous tremblez, votre main frémit, vos genoux chancellent.

GUILLAUME TELL. (Il laisse tomber l'arbalète.)—Un nuage flotte devant mes yeux. Je ne puis. (Il s'adresse au gouverneur.)Faites-moi grâce de ce coup ; voici mon cœur, (il se découvre la poitrine,) appelez vos gardes et tuez-moi.

GESSLER.—Je ne veux pas de ta vie, je veux que tu tires. Tu peux tout, Tell, rien ne t'effraye ; tu manies l'aviron comme l'arc, nul danger ne t'épouvante, s'il s'agit de sauver quelqu'un ; maintenant, sauveur, sauve-toi toi-même et ton fils avec toi.

WALTHER TELL. (Sous le tilleul.)—Tire, mon père ; je n'ai pas peur.

GUILLAUME TELL. (Levant les yeux au ciel.)—Il le faut ! Il saisit son carquois, en tire une seconde flèche qu'il met dans son sein ; puis il ajuste son fils.)

RODOLPHE —La pomme est tombée !

WALTHER FURST.—L'enfant vit.

WALTHER TELL.—Mon père, voici la pomme. Je savais bien que tu ne me blesserais pas. (Il se jette dans les bras de son père.)

Rodolphe.—Voilà un coup ! on en parlera dans les temps les plus reculés. Oui, on parlera de l'archer Tell, aussi longtemps que les montagnes resteront sur leurs bases. (Il présente la pomme au gouverneur.)

Gessler.—Par le ciel ! la pomme a été traversée par le milieu. C'est un coup de maître, je dois en convenir

Walther Furst.—Le coup a été habile ; mais malheur à celui qui a poussé cet homme à tenter la Providence !

Gessler.—Tu es libre, Tell ; tu t'es bravement conduit ; mais pourquoi cette seconde flèche que tu avais cachée dans ton sein ?

Guillaume Tell (hésitant.)—Monseigneur, c'est la coutume des chasseurs.

Gessler.—Non, non, je n'accepte pas cette réponse ; il y avait à cela une autre raison. Dis-moi la vérité sincèrement ; quoiqu'il en soit, je te garantis la vie. Pourquoi la seconde flèche ?

Guillaume Tell.—Eh bien ! Monseigneur, je vous dirai toute la vérité : (Il tire la flèche de son sein, et la montrant au gouverneur avec un regard terrible.) avec cette seconde flèche, je vous aurais percé si j'avais atteint mon enfant chéri, et certes je ne vous aurais pas manqué.(1)

(*D'après* Schiller.)

---

(1) On montre encore, à Altorf, l'endroit où s'élevait le tilleul contre lequel fut placé le fils de Guillaume Tell, et on y a érigé une tour commémorative de cet événement, qui fut le premier acte de l'affranchissement de la Suisse. Bientôt, en effet, un soulèvement général éclata : l'Autriche, vaincue à

ANECDOTES.

L'étymologie de ce mot ANECDOTE signifie *ce qui n'a pas encore été publié,* une nouvelle, par conséquent. Nous attachons ordinairement à ce mot l'idée d'un récit court et amusant, d'un fait remarquable ou spirituel, d'un événement extraordinaire ou ridicule. Ce qu'on appelle le *sel de l'anecdote* n'est autre chose que le trait qui la termine et qui renferme tout ce qu elle a de piquant.

L'ARABE ET SON CHEVAL.

Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas ; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. Abou-el-Marsch, c'est le nom de cet Arabe, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat ; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le ca-

---

Morgarten et dans plusieurs autres combats, se vit, à la fin, forcée de reconnaître l'indépendance de la *confédération helvétique.* Gessler périt à Kussnacht, d'un coup de flèche de Guillaume Tell ; celui-ci, après avoir combattu à Morgarten, en 1315, et avoir vu se consolider la liberté de sa patrie, mena une vieillesse paisible, et mourut en 1354 à Bingen, où il était né.

valier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Japhadt ; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi

les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux ; il reconnut sa voix, et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier. « Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs ? tu seras emprisonné sous les voûtes d'un kan avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha ; les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau, l'orge ou le doura dans le creux de la main ; tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent d'Égypte ; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume ; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre ! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais, va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants. » En parlant ainsi, Abou-el-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et l'animal était libre ; mais voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer ; il baissa la tête, flaira son maître, et l'empoignant avec ses dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré ; les poëtes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

LAMARTINE.

CHARLES-QUINT ET LE BÚCHERON.

Un jour que Charles était parti de bon matin pour la chasse, il s'égara dans la forêt de Soignes ; et, poussé par une faim de chasseur, il entra dans la cabane d'un pauvre bûcheron. Le déjeûner était si frugal que l'empereur (on le prenait pour un simple gentilhomme) demanda s'il ne restait pas un peu de venaison. Le bonhomme, après s'être consulté avec sa femme, que rassurait la mine loyale de leur hôte, lui apporta une large tranche de chevreau salé, en exigeant la promesse d'une grande discrétion.

A quelques jours de là, Charles fit venir le bûcheron à la cour de Bruxelles ; en reconnaissant l'empereur, le pauvre homme se crut perdu. Mais le prince le rassura et lui demanda quel prix il exigeait de son déjeûner. Le paysan ne sollicita que la permission de couper librement des balais dans le bois. Surpris de sa modération, Charles lui accorda le petit privilége qu'il souhaitait ; mais voulant lui faire immédiatement un peu de bien, il lui commanda de venir le lendemain à la cour, lui et sa femme, apportant chacun leur charge de balais, en même temps il déclara que, ce jour-là, il ne recevrait personne qui n'eût, en main, un balai acheté à ces bonnes gens. Les courtisans étaient nombreux ; le bûcheron et sa femme vendirent leurs balais une pistole la pièce, et s'en retournèrent à leur cabane avec la bourse merveilleusement garnie.

De Ségur.

LE CHEF-D'ŒUVRE ANONYME.

Un jour, Rubens, parcourant les environs de Madrid, entra dans un couvent de règle fort austère, et remarqua, non sans surprise, dans le chœur pauvre et humble du monastère, un tableau qui révélait le talent le plus sublime. Cette peinture représentait la mort d'un moine. Rubens appela ses élèves, leur montra le tableau, et tous partagèrent son admiration.

« Et quel peut être l'auteur de cette œuvre ? demanda Van Dyck, l'élève favori de Rubens.

—Un nom était écrit au bas du tableau ; mais on l'a soigneusement effacé, répondit Van Thulden.

Rubens fit engager le prieur à venir lui parler, et demanda au vieux moine le nom de l'artiste auquel il devait son admiration.

—« Le peintre n'est plus de ce monde. »

—Mort ! s'écria Rubens. Mort !... Et personne ne l'a connu jusqu'ici, personne n'a redit, avec admiration, son nom qui devait être immortel ; son nom devant lequel s'effacerait peut-être le mien ! Et pourtant, ajouta l'artiste avec un noble orgueil, pourtant, mon père, je suis Pierre-Paul Rubens. »

A ce nom, le visage pâle du prieur s'anima d'une chaleur inconnue. Ses yeux étincelèrent, et il attacha sur Rubens des regards où se révélait plus que la curiosité ; mais cette exaltation ne dura qu'un moment. Le moine baissa les yeux, croisa sur sa poitrine les bras qu'il avait élevés vers le ciel dans un moment d'enthousiasme, et il répéta : « L'artiste n'est plus de ce monde.

—Son nom, mon père, son nom ? que je puisse l'apprendre à l'univers, que je puisse lui donner la gloire qui lui est due ! » Et Rubens, Van Dyck, Jacques Jordaens, Van Thulden, ses élèves, entouraient le prieur et le suppliaient instamment de leur nommer l'auteur de ce tableau.

Le moine tremblait ; une sueur froide coulait de son front sur ses joues amaigries, et ses lèvres se contractaient convulsivement, comme prêtes à révéler le mystère dont il possédait le secret.

« Son nom, son nom ! » répéta Rubens.

Le moine fit de la main un geste solennel.

« Écoutez-moi, dit-il, vous m'avez mal compris : je vous ai dit que l'auteur de ce tableau n'était plus de ce monde ; mais je n'ai point voulu dire qu'il fût mort.

—Il vit ! il vit ! Oh ! faites-le-nous connaître !

—Il a renoncé aux choses de la terre ; il est dans un cloître ; il est moine.

—Moine ! mon père, moine ! Oh ! dites-moi dans quel couvent, car il faut qu'il en sorte. Quand Dieu marque un homme du sceau du génie, il ne faut pas que cet homme s'ensevelisse dans la solitude. Dieu lui a donné une mission sublime, il faut qu'il l'accomplisse. Nommez-moi le cloître où il se cache, et j'irai l'en retirer et lui montrer la gloire qui l'attend ! S'il me refuse, je lui ferai ordonner par notre saint père le pape de rentrer dans le monde et de reprendre ses pinceaux. Le pape m'aime, mon père ! le pape écoutera ma voix.

—Je ne vous dirai ni son nom, ni le cloître où il s'est réfugié, répliqua le moine d'un ton résolu.

—Le pape vous en donnera l'ordre! s'écria Rubens exaspéré.

—Écoutez-moi, dit le moine, écoutez-moi, au nom du ciel! Croyez-vous que cet homme, avant de quitter le monde, avant de renoncer à la fortune et à la gloire, n'ait point fortement lutté contre une résolution semblable? Croyez-vous qu'il n'ait point fallu d'amères déceptions, de cruelles douleurs, pour qu'il reconnût enfin, dit-il, en se frappant la poitrine, que tout ici-bas n'est que vanité? Laissez-le donc mourir dans l'asile qu'il a trouvé contre le monde et ses désespoirs. Du reste, vos efforts n'aboutiraient à rien; c'est une tentation dont il resterait victorieux, ajouta-t-il, en faisant le signe de la croix; car Dieu ne lui retirera point son aide; Dieu qui, dans sa miséricorde, a daigné l'appeler à lui, ne le chassera point de sa présence.

—Mais, mon père, c'est à l'immortalité qu'il renonce.

—L'immortalité n'est rien en présence de l'éternité.»

Et le moine rabattit son capuchon sur son visage et changea d'entretien de manière à empêcher Rubens d'insisterdavantage.

Le célèbre artiste sortit du cloître avec son brillant cortége d'élèves,et tous retournèrent à Madrid rêveurs et silencieux.

Le prieur, rentré dans sa cellule, se mit à genoux sur la natte de paille qui lui servait de lit, et fit à Dieu une fervente prière. Ensuite il rassembla des pinceaux, des couleurs et un chevalet gisant dans sa cellule, et les jeta dans la rivière qui passait sous ses fenêtres. Il regarda quelque temps avec mélancolie l'eau qui entraînait ces objets avec elle.

Quand ils eurent disparus, il vint se remettre en oraison sur sa natte de paille devant son crucifix.

LE RESPECT POUR LA VÉRITÉ.

On était au plus fort de la Révolution française, au moment où les échafauds étaient dressés et où toutes les familles qui avaient servi la monarchie cherchaient un asile à l'étranger, pour échapper aux furieux qui désolaient la France. Le jeune Alphonse de P... avait alors treize ans. Son père, le comte de P... lui avait inspiré dès l'enfance la franchise et la loyauté de son propre caractère. Il s'était efforcé surtout de graver dans sa jeune âme un respect austère pour la vérité, cette élévation de sentiments et cette foi chrétienne qui donnent la force de lui rendre hommage en présence de tous les dangers.

Le comte de P... était proscrit; mais retenu par des motifs impérieux, il n'avait pu quitter la France, et se tenait caché. On le savait, mais on ne pouvait réussir à découvrir sa retraite. Pour y parvenir, ses ennemis imaginèrent un moyen atroce. Des agents, porteurs d'un ordre du tribunal révolutionnaire, se présentent un jour dans la maison du comte de P... non point avec l'espoir de l'y trouver, mais pour s'emparer de son fils. On saisit le jeune Alphonse, et on le conduit en prison, pour le faire comparaître le lendemain à la barre du tribunal. Alphonse ne fit aucune résistance, ne montra aucune terreur, rassura par ses douces paroles toutes les personnes de la maison qui pleuraient en le voyant partir, et suivit avec une noble fermeté les gardes qui l'entraînaient

Lorsqu'il se vit en prison, son premier soin fut de se jeter à genoux pour demander à Dieu la force dont il pensait qu'il allait avoir besoin. « Oh ! mon Dieu, dit-il, je suis résigné, pour ce qui me concerne, à subir tout ce qui sera votre volonté ; mais je vous en conjure, ne me mettez pas à des épreuves qui puissent compromettre la sûreté de mon père ; ou du moins, inspirez-moi pour en sortir victorieusement, sans trahir la vérité, et sans être victime de la ruse. » Après avoir fait cette prière, il se sentit parfaitement calme ; puis, jetant les yeux autour de sa prison, il se rappela que le jeune Dauphin était captif comme lui dans un donjon affreux : « De quoi me plaindrais-je ? dit-il en soupirant, un prince plus jeune que moi a éprouvé bien d'autres malheurs ; et il souffre avec courage. »

Alphonse s'endormit tard ; mais il reposa assez paisiblement, et fut réveillé le lendemain, pour être conduit au tribunal révolutionnaire. Il y parut avec un air noble et assuré. Tous les regards étaient fixés sur lui. « Jeune homme, lui demanda le président, comment te nommes-tu ?—Alphonse de P...—Quel est ton âge ?—Treize ans. » A ces mots, il se fit un murmure d'intérêt dans l'assemblée. Le président reprit : « Es-tu le fils du ci-devant comte de P... ?—Je suis son fils.—Cela n'est pas, il y a méprise ou mensonge, interrompit un des juges qui, touché de la jeunesse et de la fermeté de l'enfant, songeait à le sauver ; cela n'est pas, jeune homme, pourquoi nous trompes-tu ? Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes.—Je le sais, répondit Alphonse, et je vous remercie de votre intérêt ; mais, je suis le fils du comte de P... ; il m'a appris à avoir en horreur le mensonge et la lâcheté ; je lui dois trop, pour ne pas déclarer hautement, même en présence de ce terrible tribunal, que je me glorifie d'être son fils.--En ce cas, dit le président, tu dois savoir où il se tient caché, et ton devoir est de nous le déclarer.—Mon devoir, s'écria Alphonse, avec une incroyable dignité ; mon devoir était de dire la vérité au péril de ma vie ; je l'ai fait. Maintenant, mon devoir, le devoir de ma conscience et de mon cœur, est de ne pas trahir mon père, et vous ne m'arracherez pas un mot sur ce qui le concerne.—Mais sais-tu bien, jeune imprudent, qu'il y va de ta tête, et que nous pouvons te condamner à périr à sa place ?—Vous pouvez, répondit l'enfant d'un ton calme, vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira. Je ne crains rien de là-haut, puisque, grâce à Dieu, je n'ai pas menti. »

Depuis le commencement de cet interrogatoire, un intérêt croissant se manifestait dans l'assemblée en faveur du jeune Alphonse. Il était déjà à son comble, lorsqu'on vit tout à coup un homme couvert de vêtements grossiers, fendre la foule jusqu'à la barre, et se précipiter dans les bras de l'enfant. C'était le comte de P..., c'était son père. Informé pendant la nuit de ce qui s'était passé, il n'avait pu se résoudre à laisser son fils exposé aux dangers qu'il prévoyait pour lui ; et ayant quitté sa retraite sous un déguisement, il était venu se mêler au peuple qui entrait dans la salle du tribunal. Il avait entendu tout l'interrogatoire, et malgré l'horreur de sa position, il n'avait peut-être jamais éprouvé un aussi vif sentiment de bonheur. « Que Dieu soit loué ! s'écria-t-il en embrassant Alphonse ; que Dieu soit loué de m'avoir donné un tel fils ! Je viens me livrer à ceux qui veulent ma mort ; mais je regrette moins la vie, en voyant que mon enfant a des vertus qui lui suffiront sans moi, pour le guider au milieu des écueils et des malheurs de cette terre. »

La fermeté d'Alphonse, qui avait résisté à toutes les autres émotions, était vaincue par la présence de son père, et par la pensée du péril auquel il venait se livrer ; Alphonse pleurait, la tête penchée sur le sein paternel. Ce tableau excita des transports ; car parmi ces hommes enivrés et rendus féroces par le sang qui coulait chaque jour sous leurs yeux, il y en avait encore quelques-uns dont le cœur n'était pas entièrement fermé à tout sentiment humain ; et même chez les plus endurcis, il existait une telle versatilité, que parfois un geste opportun, un acte imprévu, une parole heureuse suffisait pour les faire changer de volonté et passer même d'un excès à un autre. Un murmure d'abord, puis un cri général se fit entendre dans toute la salle : *Sauvez-les*, *sauvez-les !* Plusieurs des juges eux-mêmes étaient émus ; ils entraînèrent les autres, et le comte de P… fut mis en liberté avec son noble et intéressant enfant. Ils ne tardèrent pas toutefois à quitter la France, où ils ne sont rentrés qu'après nos orages.

Alphonse de P... a été dans la suite, le célèbre poëte connu sous le nom de Lamartine.

LE REQUIEM DE MOZART

Quoique l'histoire du *Requiem* de Mozart soit bien connue, elle est passée à l'état légendaire, et nous ne pouvons nous dispenser de la reproduire. Le célèbre compositeur aimait à travailler la nuit, dans l'obscurité, et ses veilles se prolongeaient souvent jusqu'au matin Un soir, à une heure avancée, une voiture s'arrête à sa porte ; un homme d'un extérieur distingué, au maintien grave, aux cheveux grisonnants, est admis auprès de lui

—Je viens, dit-il, de perdre une personne qui m'est chère, et dont la mémoire me sera éternellement précieuse. Je veux tous les ans faire célébrer pour elle un service solennel, pour lequel je viens vous prier d'écrire un *Requiem*.

Déjà malade, Mozart accepte avec empressement une mission qui se trouve en harmonie avec ses dispositions d'esprit. Cependant, avant de conclure, il demande le nom de l'étranger, qu'on a su depuis s'appeler le comte de Walfecq.

—Peu vous importe, répond le comte ; qu'il vous suffise de savoir que vous travaillez pour un connaisseur. Mettez-vous à l'œuvre ; combien de temps vous faut-il ?

—Un mois.

—Eh ! bien je reviendrai dans quatre semaines. Quel prix me demandez-vous ?

—Cent ducats.

—Les voici.

L'inconnu se retire.

Après quelques instants de rêverie, Mozart appelle sa femme. Qu'on lui apporte de l'encre, une plume, du papier ! Les idées lui viennent en foule ; il veut écrire sur-le-champ. Pendant plusieurs jours, il poussait son œuvre avec une sorte d'acharnement fiévreux ; mais, accablé de fatigue, il tombe sans connaissance, et il est forcé d'interrompre sa composition.

Au bout du délai fixé le comte reparaît.

Il m'est impossible, dit l'artiste. de tenir ma parole.

—Ne vous gênez pas, répond l'inconnu, quel temps vous faut-il encore ?

—Un mois ; ce *Requiem* m'a captivé, entraîné, et je l'ai étendu plus que je ne le voulais.

—En ce cas, il est juste d'augmenter vos honoraires ; voici cinquante ducats de plus.

—Vous pouvez compter sur moi ; mais, reprend Mozart, de grâce, qui êtes-vous donc ?

—Il est inutile que vous le sachiez, je reviendrai dans quatre semaines. Adieu.

—L'inspiration de Mozart s'exalte. Il envoie sur les traces de l'inconnu un domestique, qui revient sans avoir pu obtenir le moindre indice. Le compositeur, dont le mal empirait, se persuade que l'étranger est un être surnaturel, envoyé d'en haut pour lui prédire sa fin prochaine. Cependant il reprend son travail ; de fréquentes syncopes ne l'arrêtent pas ; il épuise tout ce qui lui reste de génie, de vigueur morale, de forces physiques, en disant parfois tristement à sa femme :

—Cela est certain ; c'est pour moi que je fais ce *Requiem ;* il servira à mon service funèbre.

Le second mois s'écoule, l'inconnu revient, le 6 décembre 1792.

Mozart était mort la veille.

LA MÈRE ET LA FILLE.

C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence, pendant quelques moments, la femme aux cheveux blancs ; puis elle lui dit :

—Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment.

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit :

—Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait.

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps ; ensuite elle reprit :

—Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation : cependant vous me restiez ; mais je ne sentais qu'une chose alors. Depuis j'ai pensé que s'il vivait et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait ; et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui.

La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta :

—Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout ?

Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et ce peu, le gagner par notre travail ; mais ce peu ne suffit-il pas ? et tous n'ont-ils pas été, dès le commencement, condamnés à vivre de leur travail ?

Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour ; et combien ne l'ont pas ? un abri ; et combien ne savent où se retirer ? Il vous a, ma fille, donnée à moi : de quoi me plaindrais-je ?

A ces dernières paroles, la jeune fille, toute émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix :

—Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

Notre espérance n'est pas ici bas, ni notre amour non plus, ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant.

Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais le monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde.

Un jour je priai avec plus d'ardeur la Vierge Marie, et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me semblait qu'avec un sourire céleste elle me présentait un petit enfant.

Et je pris l'enfant qu'elle me présentait, et lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge-mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches.

Peu de mois après vous naquîtes, et la douce vision était toujours devant mes yeux.

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit et serra la jeune fille sur son cœur.

A quelque temps de là, une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait, et l'air retentissait de leurs chants d'allégresse.

Lamennais.

LE TRAÎNEAU DU COMTE DE MAISTRE.

Lorsque le célèbre comte de Maistre, ministre de Sardaigne près de la cour de Russie, arriva à Saint-

Pétersbourg, un de ses collègues, qu'il questionnait sur le caractère national, lui dit : « Mon cher comte, ce pays, que j'habite depuis fort longtemps, est énigmatique pour moi sur un seul point. En général, le peuple russe est excellent, doux, hospitalier, charitable, rempli de finesse et d'intelligence, cependant, lorsqu'il survient un accident dans les rues, les spectateurs demeurent immobiles, et regardent sans avoir l'idée de porter du secours ; je ne puis m'expliquer cette nuance de caractère ; elle contraste bizarrement avec la bonté russe ; bientôt vous ferez la même remarque dans vos promenades. »

M. de Maistre, avide d'observations sur un terrain nouveau pour lui, eut l'idée de faire une expérience à ses risques et périls. Le traînage venait de s'établir ; il dit à son cocher : « Iwan, exerce-toi, dans ma cour, à verser lestement mon traîneau, sans danger pour celui que tu conduiras. » Le lendemain, Iwan vint annoncer respectueusement qu'il pourrait verser son Excellence dans la neige, comme sur un lit de plume. A midi, le comte, enveloppé de sa fourrure, se fit mener en face de l'église de Malte, quartier très-populeux. Au signal convenu, le cocher renverse son maître : voilà le comte gisant et jouant parfaitement la douleur. On s'attroupe autour de lui, mais à une distance respectueuse, et pas un bras ne vient s'offrir, pour l'aider à se relever. Il avait résolu d'accorder deux minutes à cette épreuve; lorsqu'il les crut écoulées, il se releva et salua les curieux d'un grand *bladasti* (je vous remercie). Toute l'assemblée se prit à rire.

Le comte rentra chez lui fort satisfait de son expérience, et dit à son secrétaire :

« Écrivez que ce peuple exerce une scrupuleuse neutralité envers les gens auxquels il arrive un accident en pleine rue. »

DUPRÉ DE SAINTE-MAURE.

UN VOYAGE D'ÉCOLIERS.

Vers l'année 1778, les communications entre Montréal et Québec, étaient accompagnées de difficultés, qui depuis longtemps ont disparu, mais dont on peut juger par les lettres de M. Montgolfier, grand-vicaire de l'évêque de Québec. Chaque année vers la fin des vacances, il annonçait à Monseigneur Briand que les élèves du district de Montréal ne pourraient être présents à l'ouverture des classes.

« Je dois aussi informer Votre Grandeur, » écrivait-il le vingt-cinq septembre 1775, « que les écoliers de cette partie du pays ne seront pas à même de se rendre à temps à Québec pour commencer les classes à l'ordinaire. Il n'y a que cinq barques devant la ville, toutes frêtées pour le roi... Les écoliers ne peuvent y trouver place ; les berges et les bateaux sont aussi retenus pour le besoin du service. Il n'y aurait que des voitures de terre, dont la plupart ne sont pas en état de faire la dépense, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs meubles. »

Le neuf octobre suivant, il revenait sur le même sujet dans ces termes : « Les ecclésiastiques et écoliers destinés pour le séminaire de Québec sont toujours ici dans le même embarras pour s'y rendre. »

Parfois, au commencement des vacances, il arrivait que lassés d'attendre le départ d'une goëlette, qui n'était jamais prête à lever l'ancre, et sentant leur bourse fort légère, les élèves les plus vigoureux regagnaient à pied la maison paternelle, et se rendaient ainsi de Québec à Montréal. C'étaient les voyages les plus amusants, et ceux qui laissaient les plus agréables souvenirs dans la mémoire des courageux piétons.

MONTRÉAL EN 1778.

La navigation par les goëlettes était fort lente et fort ennuyeuse, lorsqu'il fallait remonter le fleuve. On rapporte que de malheureux écoliers, partis de Québec au milieu du mois d'août sur un de ces petits bâtiments, eurent à passer cinq semaines dans leur étroite prison, et arrivèrent à Montréal au moment où finissaient les vacances.

Bien différente était la voie de terre pour les vigoureux gaillards qui préféraient la suivre. Réunis dans la chapelle du séminaire, les voyageurs saluaient, par un cantique, la protectrice des pèlerins ; puis la bande joyeuse défilait ; elle poussait un cri d'adieu au milieu de la grande cour, et comme une volée d'outardes à l'automne, se dirigeait vers l'ouest, qui pour elle renfermait la terre promise.

Avec six semaines de vacances à l'horizon, un léger paquet sur les épaules, et un cœur bondissant de plaisir, le jeune étudiant marchait lestement, tantôt au refrain de quelque chanson populaire, tantôt au milieu des gais propos et des rires bruyants de ses compagnons. Vers le milieu du jour on s'arrêtait sur le bord d'un ruisseau, ou au pied de quelque orme séculaire ; les sacs se vidaient et les provisions étalées sur l'herbe disparaissaient rapidement devant l'appétit des voyageurs. Le soir on frappait à la porte d'une de ces blanches maisons qui bordent le grand chemin depuis Québec à Montréal ; le costume de Séminariste procurait partout un accueil favorable et une bienveillante hospitalité. La grande chambre était mise à la disposition de messieurs les écoliers ; pour eux, le feu pétillait plus ardent dans la cheminée, la nappe la plus blanche était étendue sur la table, et les omelettes les plus rebondies se succédaient dans la poêle.

C'était dans la grange, sur le foin nouveau que les voyageurs allaient se reposer des fatigues de la journée ; avec l'air frais en abondance, ils dormaient plus à l'aise, et n'avaient pas à redouter de visiteurs incommodes.

Au soleil levant tous étaient sur pied ; lorsque, après un bon déjeûner, le trésorier de la bande offrait à la maîtresse du logis de payer les dépenses causées par lui-même et par ses compagnons, il était arrêté par un refus, que suivait une invitation de ne pas oublier la maison quand ils descendraient.

M. Ferland.

DEUXIÈME PARTIE.

DESCRIPTIONS.

La Description est la représentation par la parole, d'un objet ou d'une action mettant en relief sa nature et ses circonstances. Plus puissante que la peinture, la description imite les sons, reproduit la succession des mouvements, exprime les élans du cœur, révèle les secrets les plus intimes de la pensée. Elle varie suivant les sujets, les temps, les lieux, les personnes. La description diffère de la définition en ce sens que cette dernière est réduite aux termes les plus simples.

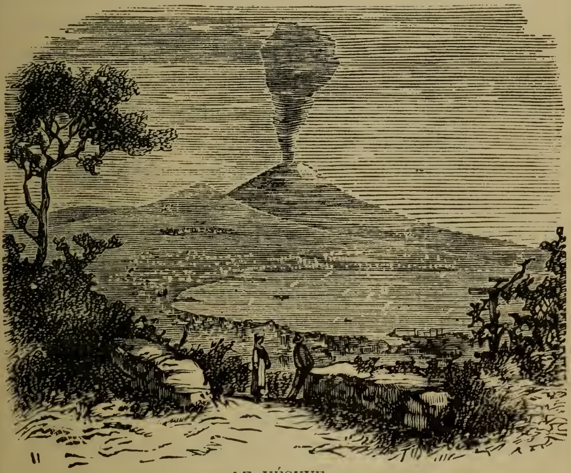
JÉRUSALEM.

Au milieu d'un paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem. Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur ; mais, lorsque passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

CHATEAUBRIAND.

LE VÉSUVE.

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre, dont le vin est appelé *Lacryma Christi*, se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort en ce lieu voisin du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qui l'environne ; les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses ; mais toute la splendeur de la création s'éteint, par degrés, jusqu'à la terre du volcan. Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leurs larges et noirs sillons ; et tout est aride autour d'elles. À une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus ; à telle autre, les plantes deviennent très-rares ; puis les insectes mêmes ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin tout ce qui a vie disparaît ; vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule sous vos pieds mal affermis.



LE VÉSUVE.

Un ermite habite là, sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte ; et c'est à l'ombrage de son pâle feuillage que les voyageurs ont coutume d'attendre que la nuit vienne pour continuer leur route. Car, pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée, et la lave, si ardente la nuit, n'est que sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourrait affaiblir.

Mme DE STAËL.

LES AVALANCHES.

On donne le nom d'avalanches à des masses de neige qui se détachent, surtout à la fin de l'hiver, du sommet des montagnes. Elles s'augmentent en roulant, et prennent quelquefois un tel accroissement, que lorsqu'elles arrivent dans la vallée, elles engloutissent des villages entiers. Elles partent avec la rapidité de la foudre, et renversent, détruisent, écrasent tout sur leur passage. Malheur au village qui n'est pas abrité par une colline ou par un bois. Dans le vallon d'Urseren en Suisse, le chef-lieu situé sur la pente septentrionale du Mont Saint-Gothard, est couronné par un bois de mélèzes, où il est défendu, sous des peines très-rigoureuses, de couper aucun arbre. Dans les Pyrénées, la ville de Baréges est préservée des torrents de pierres et des avalanches de neige par une forte digue en pierres sèches et par une forêt qu'on a eu soin de conserver. Dans quelques endroits des Alpes on a construit des murs triangulaires dont la pointe est tournée du côté de la montagne.

Les avalanches sont de deux espèces : les unes sont appelées *venteuses*, parce qu'elles sont accompagnées d'un grand vent que leur chute augmente encore et qui brise les arbres, étouffe les hommes et les bestiaux. Ces avalanches se précipitent avec une rapidité extrême ; mais elles sont moins épaisses et présentent moins de danger que celles qu'on nomme *foncières*, auxquelles rien ne résiste. Les avalanches foncières s'étendent moins que les premières, mais elles sont formées d'une neige plus compacte ; elles entraînent avec elles les arbres, les pierres et les morceaux de roc qu'elles ont brisés. Leur roulement terrible ébranle la montagne et les vallons, et produit un bruit égal au roulement du tonnerre. Ce fracas inspire la terreur ; mais il donne cependant le temps de fuir. L'avalanche proprement dite est déterminée par la fonte subite d'une partie des masses de neige qui forment les glaciers ou par la seule agitation de l'air. Une pelote très-petite s'accroît dans sa course, et devient rapidement plus grosse qu'une maison. Le voyageur doit marcher en silence et garnir les sonnettes de ses mulets : car le moindre bruit, ébranlant l'air, pourrait déterminer la chute de quelques parcelles de neige suspendues aux pointes des rochers. Souvent le guide prend la précaution de tirer un ou deux coups de pistolet avant de se hasarder dans les passages dangereux. Enfin, dans les chemins les plus fréquentés, on a pris le soin de creuser les flancs de la montagne, d'y former des cavités où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri. L'avalanche, en roulant, passe alors sur leur tête sans les écraser. C'est un bien magnifique spectacle que présente cette masse gigantesque lorsqu'à l'instant de sa chute elle se réduit en poussière, mais c'est un fléau bien terrible pour le vallon qui reçoit cette inondation subite de glace et de neige.

TH. LEBRUN.

LA LANGUE FRANÇAISE.

La langue française, c'est un diamant d'un prix inestimable ; c'est une œuvre d'art travaillée par les siècles, d'une beauté à nulle autre pareille. Tout le monde l'admire, elle charme tout le monde, bien qu'elle ne livre ses secrets qu'à un petit nombre ; il faut être amoureux d'elle, l'aimer beaucoup et lui faire longtemps la cour ; elle ne se donne qu'à celui qui sait la vaincre par un labeur persévérant et une longue constance ; mais quels trésors elle révèle à ses favoris ! Sa délicatesse exquise ravit l'intelligence ; elle est tout amour et toute gaieté, pleine de noblesse et d'enthousiasme, accessible aux sciences comme à la fantaisie, à toutes les hautes pensées comme à tous les sentiments dignes ; elle comprend votre cœur et seconde votre esprit. Si vous la possédez, rien ne vous décidera jamais à y renoncer ; vous la garderez comme votre meilleur bien.

Oscar Dunn.

L'AIGLE DORÉ ou AIGLE DU CANADA.

L'*aigle brun* qui, plus vieux, s'appelle l'*aigle noir*, se nomme l'aigle doré, quand son plumage est parfait. Sa queue qui, dans son jeune âge, était blanche à sa moitié supérieure, devient plus tard noirâtre et marquée de bandes irrégulières cendrées. Le bec est de couleur bleuâtre ; les narines sont ovales, les yeux sont grands et paraissent enfoncés dans une cavité profonde que domine le bord saillant de l'orbite. C'est surtout chez cet oiseau que l'on peut remarquer cette membrane à coulisse qui permet à l'animal de regarder fixement le soleil.

L'aigle doré est très-farouche ; il vit avec sa compagne au milieu des rochers, et chasse de son voisinage tout Rapace qui voudrait s'y établir. Il fond sur sa proie avec la rapidité d'un trait, et, après s'être abreuvé de son sang, l'emporte dans ses serres jusque dans sa retraite, où il la dépèce en lambeaux, qu'il présente palpitants à ses aiglons. Son aire est ordinairement construite sur la plate-forme d'un rocher escarpé ; elle est formée de gros bâtons entre-croisés, et ses parois s'élèvent continuellement par l'accumulation des ossements que l'oiseau y abandonne.

AIGLE DORÉ OU AIGLE DU CANADA.

J. M. LEMOINE.

L'AIGLE À TÊTE BLANCHE CHASSANT LE CYGNE.

Voulez-vous connaître la rapine de l'aigle à tête blanche ? Permettez-moi de vous transporter sur le Mississipi, vers la fin de l'automne, au moment où des milliers d'oiseaux fuient le Nord et se rapprochent du soleil. Laissez votre barque effleurer les eaux du grand fleuve. Quand vous verrez deux arbres dont la cime dépasse toutes les autres cimes, s'élever en face l'un de l'autre, sur les bords du fleuve, levez les yeux ; l'aigle est là, perché sur le faîte de l'un des arbres ; son œil étincelle, et roule dans son orbite, comme un globe de feu. Il contemple attentivement la vaste étendue des eaux ; souvent son regard se détourne et s'abaisse vers le sol ; il observe, il attend ; tous les bruits sont écoutés, recueillis par son oreille vigilante ; le daim qui effleure à peine les feuillages ne lui échappe pas. Les canards, les poules d'eau, les outardes passent au-dessous de lui, en bataillons serrés que le cours du fleuve emporte vers le sud ; proies que l'aigle dédaigne et que ce mépris sauve de la mort. Enfin, un son lointain, que le vent fait voler sur le courant, arrive à son oreille ; ce bruit a le retentissement et la rancité d'un instrument de cuivre ; c'est la voix du cygne. Il va partir. Le cygne vient, comme un vaisseau flottant dans l'air, son cou de neige étendu en avant, l'œil étincelant d'inquiétude. Le battement précipité de ses ailes suffit à peine à contenir la masse de son corps, et ses pattes, qui se ploient sous sa queue, disparaissent à l'œil.

Il approche lentement, victime dévouée. Un cri de guerre se fait entendre. L'aigle part avec la rapidité de l'étoile qui file. Le cygne a vu son bourreau ; il abaisse son cou, décrit un demi-cercle, il manœuvre, dans l'agonie de sa terreur, pour échapper à la mort.

Une seule chance de salut lui reste, c'est de plonger dans le courant ; mais l'aigle a prévu ce stratagème ; il force sa proie à rester dans l'air, en se tenant sans relâche au-dessous d'elle, et en menaçant de la frapper au ventre ou sous les ailes. Le cygne s'affaiblit, se lasse et perd tout espoir de fuite ; mais alors son ennemi craint encore qu'il n'aille tomber dans l'eau du fleuve : un coup des serres de l'aigle frappe la victime sous l'aile et la précipite obliquement sur le rivage. Tant de prudence, d'activité, d'adresse, ont achevé la conquête. Vous ne verrez pas sans effroi le triomphe de l'aigle ; il danse sur le cadavre, il enfonce profondément ses armes d'airain dans le cœur du cygne mourant, il bat des ailes, il hurle de joie ; les dernières convulsions de l'oiseau semblent l'enivrer, il lève sa tête chenue vers le ciel et ses yeux se colorent d'un pourpre enflammé.

AUDUBON.

LA GRUE DU CANADA.

La grue du Canada niche à terre, sur des petits monticules qu'elle élève au milieu des terres basses et marécageuses ; elle pond deux œufs d'un bleu pâle tachés de brun. Les traits distinctifs de la grue parmi les autres espèces de la même famille, sont sa taille supérieure, sa tête chauve ; et le rebord de plumes qui projette au-dessus de sa queue ; sa structure interne en diffère également, elle n'a pas, comme les hérons, la griffe médiane frangée comme un peigne.

La grue du Canada a le bec noirâtre, jaune vers sa base ; l'iris, jaune, la partie chauve de la tête, carmin avec des poils noirs ; les pieds, noirs ; le plumage est d'un blanc pur, à l'exception des primaires des couvertures supérieures qui sont d'un brun noirâtre ; la queue est courte, arrondie et composée de douze larges plumes arrondies.

J M. LEMOINE.

LE HIBOU.

Comme tous les animaux nocturnes, le hibou a les yeux très-grands et la pupille ronde ; il ne peut supporter la lumière du jour, et se tient caché dans quelque lieu obscur, jusqu'au commencement de la nuit. Il vit d'insectes, d'oiseaux et de petits animaux ; il est fort adroit pour prendre les souris, dont il est l'ennemi le plus redouté. Lorsque les chasseurs tendent des lacets dans le voisinage du trou qu'il habite, il ne manque pas d'aller les visiter et dévorer sur place les oiseaux qu'il trouve pris au piége. Quand il parvient à saisir et à tuer un oiseau libre, s'il n'est point pressé par la faim, il plume sa victime et l'emporte dans son trou pour la manger plus tard Lorsque, par quelque circonstance, les hiboux se trouvent forcés en plein jour de sortir de leur retraite, ils errent en aveugles, poussent des cris de détresse, et sont à leur tour poursuivis par les petits oiseaux jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un autre refuge.

P. Larousse.

LE CASTOR.

Le *castor* est remarquable par l'industrie qu'il met à se construire une habitation sur le bord des lacs et des cours d'eau. C'est surtout dans l'Amérique du Nord, au Canada, et aussi dans le nord de l'Asie, que les castors se réunissent en bandes nombreuses. Ils élèvent de véritables villages. Ils coupent avec leurs dents, de jeunes arbres, les dépouillent de leurs rameaux et de leur écorce qui leur servira de nourriture, les enfoncent dans le lit humide et détrempé de la rivière, puis, avec leur large queue qui fait l'office de truelle, ils gâchent et appliquent sur cette première charpente de la terre argileuse. Ils élèvent ainsi des huttes d'environ sept à dix pieds de hauteur, composées d'un magasin où ils enferment leurs provisions d'écorce et de jeunes branches, et d'un étage supérieur qui leur sert de retraite. Chaque hutte est occupée ordinairement par trois ou quatre couples, il n'est pas rare de voir des villages d'une centaine de huttes.

Quand les castors s'établissent sur une eau courante, ils commencent toujours par construire un barrage en pilotis, maçonné avec de la terre, et d'une solidité remarquable; ils bâtissent ensuite leurs cabanes sur le bord de cette digue, dont la longueur est quelquefois de cent à cent cinquante pieds.

Chaque hutte a deux issues, l'une cachée sous l'eau et par laquelle le castor s'enfuit en plongeant, l'autre qui communique avec la terre.

LE CASTOR.

Le castor se chasse rarement au fusil ; on mettrait bientôt en fuite toute la colonie ; on le prend à l'aide de piéges ou trappes, ce qui a fait donner le nom de *trappeurs* aux chasseurs de castors. Ces trappes sont plongées dans l'eau et munies d'un appât formé d'une branche verte enduite d'une préparation gommeuse, dont le castor est très-friand. En venant mordre la branche il fait jouer le ressort de la trappe, qui le saisit et le force à s'enfoncer dans l'eau : il s'y noie quand il ne parvient pas à se dégager de la trappe ou à l'enlever. Il est rare que les chasseurs ne perdent pas ainsi un tiers de leurs trappes. Quelquefois aussi en hiver, quand les lacs sont gelés, les chasseurs font un grand trou dans la glace et y adaptent un filet, puis ils vont battre la hutte pour mettre en fuite le castor, qui se jette sous la glace ; mais quand il se précipite vers le trou pour respirer, il se prend dans le filet.

Le castor a à peu près deux pieds et demi de long ; sa fourrure, d'un brun uniforme, est très-recherchée pour la chapellerie ; on lui a fait une chasse tellement active, que le Canada se trouve maintenant presque dépeuplé de castors ; il faut remonter vers des latitudes de plus en plus élevées, et peut-être l'espèce sera-t-elle bientôt détruite, si l'on n'arrive pas à réglementer cette chasse et à faire cesser le gaspillage inutile qui, chaque année, compromet le succès des chasses à venir.

On trouve quelques castors dans les fleuves d'Europe ; mais ils vivent isolés et ne bâtissent point de huttes ; ils se bornent à se creuser des terriers sur le bord du rivage.

L'ÉLÉPHANT.

L'éléphant est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable de ce monde : il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme, par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit. L'éléphant, le chien, le castor et le singe sont de tous les êtres animés ceux dont l'instinct est le plus admirable : mais cet instinct, qui n'est que le produit de toutes les facultés, tant intérieures qu'extérieures, de l'animal, se manifeste par des résultats bien différents dans chacune de ces espèces. Le chien est naturellement, et lorsqu'il est livré à lui seul, aussi cruel, aussi sanguinaire que le loup ; seulement il s'est trouvé dans cette nature féroce un point flexible , le naturel du chien ne diffère donc de celui des autres animaux de proie que par ce point sensible, qui le rend susceptible d'affection et capable d'attachement , c'est de la nature qu'il tient le germe de ce sentiment, que l'homme ensuite a cultivé, nourri, développé par une ancienne et constante société avec cet animal, qui seul en était digne , qui, plus susceptible, plus capable qu'un autre des impressions étrangères, a perfectionné dans le commerce toutes ses facultés relatives. Sa sensibilité, sa docilité, son courage, ses talents, tout, jusqu'à ses manières, s'est modifié par l'exemple, et modelé sur les qualités de son maître : l'on ne doit donc pas lui accorder en propre tout ce qu'il paraît avoir ; ses qualités les plus relevées, les plus frappantes, sont empruntées de nous ; il a plus d'acquis que les autres animaux, parce qu'il est plus à portée d'acquérir ; que loin d'avoir comme eux de la répugnance pour l'homme, il a pour lui du penchant ; que ce sentiment doux, qui n'est jamais muet, s'est annoncé par l'envie de plaire, et a produit la docilité, la fidélité, la soumission constante, et en même temps le degré d'attention nécessaire pour agir en conséquence et toujours obéir à propos.

Dans l'état sauvage, l'éléphant n'est ni sanguinaire, ni féroce, il est d'un naturel doux, et jamais il ne fait abus de ses armes ou de sa force, il ne les emploie, il ne les exerce que pour se défendre lui-même ou pour protéger ses semblables ; il a les mœurs sociales, on le voit rarement errant ou solitaire , il marche ordinairement de compagnie, le plus âgé conduit la troupe, le second d'âge la fait aller et marche le dernier ; les jeunes et les faibles sont au milieu des autres ; les mères portent leurs petits et les tiennent embrassés de leur trompe , ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuses, lorsqu'ils vont paître sur des terres cultivées , ils se promènent ou voyagent avec moins de précaution dans les forêts et dans les solitudes, sans cependant se séparer absolument ni même s'écarter assez loin pour être hors de portée des secours et des avertissements : il y en a néanmoins quelques-uns qui s'égarent ou qui traînent après les autres, et ce sont les seuls que les chasseurs osent attaquer ; car il faudrait une petite armée pour assaillir la troupe entière, et l'on ne pourrait la vaincre sans perdre beaucoup de monde; il serait même dangereux de leur faire la moindre injure, ils vont droit à l'offenseur, et quoique la masse de leur corps soit très-pesante, leur pas est si grand qu'ils atteignent aisément l'homme le plus léger à la course, ils le percent de leurs défenses ou le saisissent avec la trompe, le lancent comme une pierre et achèvent de le tuer en le foulant aux pieds ; mais ce n'est que lorsqu'ils sont provoqués qu'ils font ainsi main-basse sur les hommes, ils ne font aucun mal à ceux qui ne les cherchent pas ; cependant comme ils sont susceptibles et délicats sur le fait des injures, il est bon d'éviter leur rencontre, et les voyageurs qui fréquentent leur pays allument de grands feux la nuit et battent de la caisse pour les empêcher d'approcher. On prétend que lorsqu'ils ont une fois été attaqués par les hommes, ou qu'ils sont tombés dans quelque embûche, ils ne l'oublient jamais et qu'ils cherchent à se venger en toute occasion ; comme ils ont l'odorat excellent et peut-être plus parfait qu'aucun des animaux, à cause de la grande étendue de leur nez, l'odeur de l'homme les frappe de très-loin, ils pourraient aisément le suivre à la piste ; les anciens ont écrit que les éléphants arrachent l'herbe des endroits où le chasseur a passé, et qu'ils se la donnent de main en main, pour que tous soient informés du passage et de la marche de l'ennemi. Ces animaux aiment le bord des fleuves, les profondes vallées, les lieux ombragés et les terrains humides ; ils ne peuvent se passer d'eau et la troublent avant que de la boire ; ils en remplissent souvent leur trompe, soit pour la porter à leur bouche ou seulement pour se rafraîchir le nez et s'amuser en la répandant à flot ou l'aspergeant à la ronde ; ils ne peuvent supporter le froid et souffrent aussi de l'excès de la chaleur ; car pour éviter la trop grande ardeur du soleil, ils s'enfoncent autant qu'ils peuvent dans la profondeur des forêts les plus sombres; ils se mettent aussi assez souvent dans l'eau, le volume énorme de leur corps leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager; ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux, et d'ailleurs la longueur de leur trompe qu'ils redressent en haut et par laquelle ils respirent, leur ôte toute crainte d'être submergés. (BUFFON, *Hist. naturelle*)

LA CAMPAGNE ROMAINE

Par quelque porte que l'on sorte de la ville éternelle, on tombe dans le désert; de quelque côté que se dirige le regard, il n'est arrêté que par un cordon de montagnes bleues, du côté de la Sabine, sur lequel se détachent quelques ruines et un ou deux groupes de pins parasols ; partout ailleurs il plonge dans les profondeurs du ciel d'Italie, au-dessus d'un horizon aplani et fondu dans l'azur de la mer.

Malgré l'importance des villas *Borghèse*, *Pamphili*, *Doria* et *Albani*, elles ne sont que des points verdoyants ; des oasis charmantes, disséminées autour de la vaste enceinte azurée, qui ne font que mieux mettre en évidence cette triste solitude, où les vivants sont rares comme au cimetière. Cette plaine est immobile dans sa physionomie ; les saisons passent dessus sans y laisser leurs fleurs, leurs moissons ou leurs frimas : Deux choses seulement s'y succèdent chaque année ; ce sont les torrents de pluie qui l'inondent à l'automne, et les torrents de lumière qui la brûlent durant l'été. Vaste solitude du plus grand peuple de l'antiquité, la Providence a semblé commander aux peuples modernes de la respecter. Ils n'ont pas osé écrire d'autres noms sur ces noms qu'on y trouve gravés, ni établir des demeures obscures sur des tombes rayonnantes. Le champ est resté vide, vaste, solitaire, pour que l'œil et la pensée y puissent chercher à loisir, comme dans une page de l'éternité, les traces de l'histoire du monde.

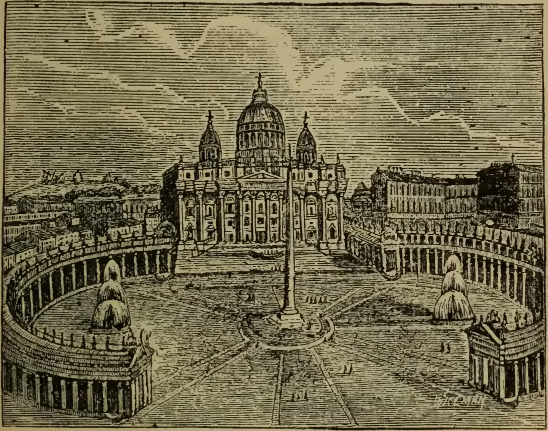
NAPOLÉON BOURASSA.

L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE À ROME.

La place qui est devant l'église de Saint-Pierre est une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient, sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales ; entre deux superbes bassins noircis par le temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élève pompeusement dans les airs un magnifique obélisque. Cet obélisque est de granit ; il a été taillé en Égypte ; il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de Saint-Pierre soit devenue un si prodigieux édifice. Elle fut projetée par Jules II, qui prétendait que son tombeau fût un temple, entreprise par le génie de Léon X, qui désirait, des chefs-d'œuvre de tous les beaux-arts, faire un chef-d'œuvre ; enfin, au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui voulait tout achever. Ce monument est un des plus étendus qu'on connaisse. Il sépare en deux le mont Vatican ; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé ; il achève de fermer entre Rome et l'univers, la célèbre voie triomphale.



L'ÉGLISE DE ST. PIERRE À ROME.

Rien ne peut rendre ce ravissement qui saisit l'âme lorsqu'on entre dans l'église de Saint-Pierre, pour la première fois ; lorsqu'on se trouve sur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme ; enfin, dans cette vaste enceinte où les plus grands pontifes et l'ambition de tous les beaux-arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvait amonceler, à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres. Mais de tant de pierres colossales composer un ensemble qui ne paraisse que grand, de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne paraisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout, c'est là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange. Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice! non pas du moins pour le sentiment et le regard ; il faut que le compas les y cherche, et que le raisonnement les y trouve. Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple ! Tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à Dieu, à l'éternité ; voilà sa véritable grandeur. Il est impossible d'avoir ici des sentiments médiocres et des pensées communes.

Dupaty.

TROISIÈME PARTIE.

LA PATRIE.

LE LABRADOR.

Le Labrador a ses charmes non-seulement pour ceux qui y sont nés, mais encore pour ceux qui y ont pêché quelque temps. La mer avec l'abondance de son gibier et la richesse de ses pêcheries, avec ses jours de calme et de tempête, avec ses accidents variés et souvent tragiques ; la terre, avec la liberté, la solitude et l'espace, avec ses chasses lointaines et aventureuses, offrent des avantages et des plaisirs qu'on a peine à abandonner quand on les a une fois goûtés. Jacques-Cartier et les premiers navigateurs parlent avec admiration de la multitude d'oiseaux qu'on y trouvait. Quoique le nombre en soit bien diminué, il en reste assez pour fournir

LE LABRADOR.

aux besoins des gens du pays. La Grosse-Isle est un rocher ayant une longueur de quatre à cinq milles ; élevée et avancée à la mer, on l'aperçoit de loin dans toutes les directions, Ses rochers, ses grèves et ses baies sont riches en gibier. Au large de la Grosse-Isle sont plusieurs ilots, parmi lesquels est un de ceux où les marmettes ont coutume de couver. Les marmettes ressemblent aux canards : elles sont très nombreuses dans les îles du Labrador. Elles déposent leurs œufs et couvent dans certaines îles isolées, qu'elles ont adoptées de temps immémorial et où elles reviennent tous les ans : on reconnaît d'une grande distance les îles que ces oiseaux fréquentent, par leurs falaises blanches. Les œufs de marmette sont de la grosseur des œufs de canard, et sont bien meilleurs que ceux des autres oiseaux aquatiques du pays ; ils sont aussi beaucoup plus recherchés. Ils seraient une grande ressource pour les pêcheurs, s'ils n'étaient enlevés annuellement par des étrangers qui en chargent leurs goelettes. Ces pillards font de gros profits, car ils vendent les œufs dix ou douze piastres le baril, sur les marchés d'Halifax et des États-Unis. C'est avec peine que les habitants de la côte réussissent à en faire pour leur usage une petite provision de trois ou quatre barils par famille.

L'Abbé Ferland.

LE VENT DU NORD-EST.

C'est pour le district de Québec un véritable fléau que le vent du nord-est. C'est lui qui, pendant des semaines entières, promène d'un bout à l'autre du pays les brumes du golfe (1). C'est lui qui, au milieu des journées les plus chaudes et les plus sèches de l'été, nous enveloppe d'un linceul humide et froid, et dépose dans chaque poitrine le germe des catarrhes et de la pulmonie. C'est lui qui interrompt par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissances de la vie champêtre C'est lui qui, durant l'hiver, soulève ces formidables tempêtes de neige qui interrompent toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure C'est lui enfin qui, chaque automne, préside à ces fatales bourrasques, causes de tant de naufrages et de désolations, à ces ouragans répétés et prolongés qui à cette saison rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve St. Laurent.

Dès qu'il commence à souffler, tout ce qui dans le paysage était gai, brillant, animé, velouté, devient terne, froid, morne, silencieux, renfrogné. Un ennui, un malaise décourageant pénètre tout ce qui vous touche et vous environne. Bientôt des brumes légères, aux formes fantastiques, rasent en bondissant la surface du fleuve. Ce n'est que l'avant-garde de bataillons plus formidables qui ne tardent pas à paraître. Alors vous chercheriez en vain un rayon de soleil, un petit coin de ce beau ciel bleu, si limpide qui nous plaisait tant. Sur un fonds de nuages d'un gris sale, passent rapides comme des flèches, ces mêmes brumes qui se succèdent avec une émulation, une opiniâtreté désolante. On dirait tantôt la blanche fumée du canon, tantôt la fumée noire d'un bateau à vapeur. Tantôt elles dansent comme des fées capricieuses, aux vêtements d'écume, sur la crête des vagues, tantôt elles passent dans l'air d'un vol assuré, comme d'immenses oiseaux de proie. Quelquefois leur vitesse semble se ralentir, elles paraissent moins nombreuses ; déjà vous croyez entrevoir en quelques endroits une lumière vive, comme celle du soleil, vous apercevrez même à la dérobée quelque chose de bleuâtre qui ressemble au firmament, vous vous dites que les brumes s'épuisent, que vous allez bientôt en voir la fin : vous vous trompez, elles passeront toujours. Le golfe en contient un inépuisable réservoir.

---

(1) Golfe St.-Laurent.

Une journée maussade, quelque fois deux, s'écoulent ainsi. Puis, vient une pluie froide et fine, qui va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'elle se transforme en véritable torrent, poussée qu'elle est par un vent impétueux. Tout le jour et toute la nuit, et souvent plusieurs jours et plusieurs nuits, ce n'est qu'un même orage, uniforme, continu, persévérant. Pendant tout ce temps la pluie tombe comme dans les plus grandes averses. La fureur du vent se maintient à l'égal des ouragans les plus terribles. Il semble que le désordre est devenu permanent, que le calme ne pourra jamais se rétablir. Cependant, cela cesse ; mais alors recommence l'ennuyeuse petite pluie froide, plus désagréable et plus malsaine que tout le reste. Enfin, un bon jour, sur le soir, éclate une épouvantable tempête :

ce n'est plus le vent du nord-est seul : tous les enfants d'Éole sont conviés à cette fête assourdissante. C'est ce que l'on nomme le *coup du revers.* Cela termine et complète la *neuvaine du mauvais temps.*

P. J. O. Chauveau.

LA COLONISATION.

Tous ceux qui parmi nous ont à cœur le bien-être du peuple et la prospérité du pays regardent avec raison la colonisation des terres incultes, comme le moyen le plus direct, et le plus sûr, de parvenir à l'accomplissement de leurs vœux.

Mais, de tous les moyens proposés, le plus simple, le plus facile et en même temps le plus efficace n'est-il pas, de l'aveu de tous, la confection de chemins publics à travers les forêts ? Oui, et ce qui prouve cela de la manière la plus irrécusable, c'est que chaque fois que l'on a établi quelque part de bonnes voies de communication, à peine le fait a-t-il été connu parmi les populations rurales, que les routes se sont bordées d'habitations, et qu'au bout de quelques mois l'épi doré remplaçait partout les arbrisseaux naissants et les chênes séculaires. Si ce moyen si rationnel eût été adopté et mis en pratique, sur une grande échelle, il y a cinquante ans, la face du pays serait entièrement changée ; ces milliers de Canadiens qui ont enrichi de leur travail les États limitrophes de l'Union Américaine se seraient établis parmi nous, et auraient contribué, dans la mesure de leur nombre et de leurs forces, à développer les ressources du pays et à en accroître la population.

Pour les populations éparses au milieu des forêts, la question des voies de communication n'est pas seulement une question de bien-être et de progrès, c'est une question vitale, et le gouvernement qui s'occupe avec zèle de cette partie de l'administration publique, tout en agissant dans des voies de saine économie, remplit encore un devoir de justice et d'humanité.

A. GÉRIN-LAJOIE.

UNE MAISON DE CULTIVATEUR AU CANADA

Voyez-vous là-bas sur le versant de ce côteau, cette jolie maison qui se dessine, blanche et proprette, avec sa grange à couverture de chaume, sur la verdure tendre et chatoyante de cette belle érablière.

C'est une maison canadienne.

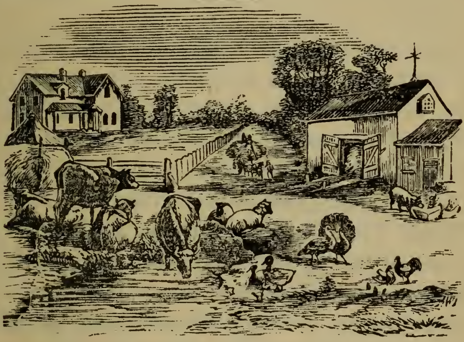
Du haut de son piédestal de gazon, elle sourit au grand fleuve, dont la vague, où frémit sa tremblante image, vient expirer à ses pieds.

Car, l'heureux propriétaire de cette demeure aime son beau grand fleuve, et il a soin de s'établir sur ses bords.

Si quelquefois la triste nécessité l'oblige à s'en éloigner, il s'en ennuie et il a toujours hâte d'y revenir. Car, c'est pour lui un besoin d'écouter sa grande voix, de contempler ses îles boisées et ses rives lointaines, de caresser de son regard ses eaux tantôt calmes et unies, tantôt terribles et écumantes.

L'étranger qui, ne connaissant pas *l'habitant* de nos campagnes, croirait pouvoir l'assimiler au paysan de la vieille France, son ancêtre, se méprendrait étrangement.

Plus éclairé et surtout plus religieux, il est loin de partager son état précaire.



MAISON CANADIENNE.

En comparaison de celui-ci, c'est un véritable petit *prince* parfaitement indépendant sur ses soixante ou quatre-vingts arpents de terre, entourés d'une clôture de cèdre, et qui lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire pour vivre dans une honnête aisance.

Voulez-vous maintenant jeter un coup d'œil sous ce toit dont l'aspect extérieur est si riant?

Je vais essayer de vous en peindre le tableau, tel que je l'ai vu maintes fois.

D'abord, en entrant dans le *tambour*, deux seaux pleins d'eau fraîche, sur un banc de bois, et une tasse de ferblanc, accrochée à la cloison, vous invitent à vous désaltérer.

À l'intérieur, pendant que la soupe cuit sur le poêle, la mère de famille assise, près de la fenêtre, dans une chaise berceuse, file tranquillement son rouet.

Un mantelet d'indienne,(calicot) un jupon d'étoffe du pays et une *câline* propre sur la tête, c'est toute sa toilette.

Le petit dernier dort à ses côtés dans son *ber*.

De temps en temps, elle jette un regard réjoui sur sa figure fraîche, qui, comme une rose épanouie, sort du couvre-pied d'indienne de diverses couleurs, dont les morceaux, taillés en petits triangles, sont ingénieusement distribués.

Dans un coin de l'appartement, l'aînée des filles, assise sur un coffre, travaille au métier (à tisser) en fredonnant une chanson.

Forte et agile, la navette vole entre ses mains, aussi fait-elle bravement dans sa journée sept ou huit aunes de toile du pays à grand'largeur qu'elle emploiera plus tard à faire les vêtements pour l'année qui vient.

Dans l'autre coin, à la tête du grand lit à courtepointe blanche, et à carreaux bleus, est suspendue une croix entourée de quelques images.

Cette petite branche de sapin flétrie qui couronne la croix, c'est le rameau béni.

Deux ou trois marmots nu-pieds sur le plancher s'amusent à atteler un petit chien.

Le père, accroupi près du poêle, allume gravement sa pipe avec un tison ardent qu'il assujettit avec son ongle. Bonnet de laine rouge sur la tête, gilet et culotte d'étoffe grise, bottes sauvages, tel est son accoutrement.

Après chaque repas, il faut bien fumer une *touche* avant d'aller faire le train ou battre à la grange.

L'air de propreté et de confort qui règne dans toute la maison, le gazouillement des enfants, les chants de la jeune fille qui se mêlent au bruit du rouet, l'apparence de santé et de bonheur qui reluit sur tous les visages, tout, en un mot, fait naître dans l'âme le calme et la sérénité.

Si jamais, sur la route, vous étiez surpris par le froid ou la neige, allez heurter sans crainte à la porte de la famille canadienne, et vous serez reçu avec ce visage ouvert, avec cette franche cordialité que ses ancêtres lui ont transmise comme un souvenir et une relique de la vieille patrie. Car, l'antique hospitalité française, qu'on ne connait plus guère aujourd'hui dans certaines parties de la France, semble être venue se réfugier sous le toit de l'habitant canadien.

Avec sa langue et sa religion, il a conservé pieusement ses habitudes et ses vieilles coutumes.

Le voyageur, qui serait entré, il y a un siècle, sous ce toit hospitalier, y aurait trouvé les mêmes mœurs et le même caractère.

L'Abbé Casgrain.

UNE TRIBU DES ILES MINGAN.

Le vapeur provincial *Napoléon III* jette l'ancre dans le port de Mingan, une des plus charmantes rades que nous ayons vues. Fermée par des îles que couvre la forêt, elle offre aux flottes les plus nombreuses un asile sûr contre tous les vents. Ses eaux profondes permettent aux vaisseaux de l'approcher à quelques pieds du rivage, avec la plus grande sécurité. La Compagnie de la Baie d'Hudson a ici un port important, dont les constructions forment à elles seules tout le village Mais ce qui nous frappa surtout à première vue, ce fut un campement de 500 sauvages, venus de 100 à 300 lieues de distance, pour assister à la mission. Les cabanes de campement étaient bâties à la hâte avec des écorces de bouleau, appuyées sur des gaules plantées en forme de cône raccourci, laissant échapper une petite fumée entre leurs extrémités noircies. Ces feux de bivouac allumés çà et là et autour desquels se tenaient pittoresquement groupés des sauvages de tout âge, avec leurs figures cuivrées et leurs costumes variés ; sur le sable du rivage, les esquifs légers, comme autant de pigeons de mer séchant leur blanc plumage sur la grève après un orage, le tout formait un tableau d'une originalité toute locale, qu'il ne nous sera peut-être jamais donné de contempler encore.

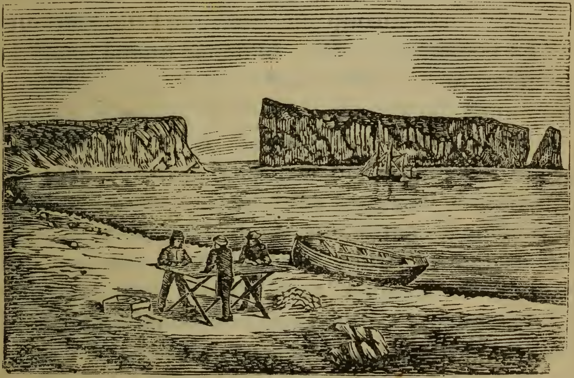
Nous assistâmes à l'office du soir dans une très-jolie chapelle en bois, construite et décorée par les sauvages avec un goût peu commun. Là, nous eûmes l'occasion de juger de cette population nomade. Aux tintements de la cloche, hommes et femmes se rendent avec empressement au saint lieu, et se rangent, les uns à droite, les autres à gauche, formant deux triangles distincts, dont la base s'appuie sur la balustrade et le sommet sur les côtés de la chapelle. Au premier rang des hommes est le chef de la tribu avec les sauvages les plus marquants. Au premier rang des femmes se trouvent les plus notables d'entre elles. Elles portent un bonnet phrygien rouge et bleu ou noir, dont le serre-tête enjolivé de perles ne manque pas de coquetterie. Le chef fait une longue prière tout haut, puis commence le chapelet. À peine est-il fini que l'autel s'illumine, et les candélabres en bronze doré, à demi-cachés par des bouquets de fleurs artificielles, les rideaux de dentelle et de damas des croisées, la lampe de bronze doré suspendue au milieu du chœur, donnent un air de richesse que nous ne pouvons pas trouver au milieu d'une tribu de sauvages du Labrador. L'officiant vêtu de beaux ornements et entouré de trois acolytes ayant soutane rouge et surplis de dentelle, fait son entrée avec tout le cérémonial de nos plus anciennes paroisses. Un cantique est alors chanté alternativement par les hommes et par les femmes, et la cérémonie se termine par la bénédiction du Saint-Sacrement précédée d'une exhortation en langue sauvage.

Nous étions vivement impressionnés, et nous ne pouvions trop admirer le dévouement de ces hommes d'élite, dont l'existence tout entière est consacrée au salut de ces peuples nomades, sans autre ambition que celle de faire le bien, sans autres jouissances que celles que donnent les jouissances vaillamment souffertes pour le salut des âmes, mais nous n'étions pas moins émus de la piété naïve de ces habitants des forêts. L'office terminé, toute la tribu se rendit au cimetière, et après s'être agenouillée en demi-cercle autour de la grande croix en bois noir, elle commença un chant plaintif, un souvenir à la fois et une prière pour ceux qui dormaient au champ du repos. Toutes ces têtes découvertes et cuivrées, cette tenue recueillie, ce champ de mort, ces tombes fraîchement fermées, en arrière les eaux du golfe baignant le rivage et les feux du bivouac, en avant la forêt sombre, et au-dessus de tout cela cette grande croix noire, se détachant du ciel doré par les faibles rayons d'un soleil couchant ; il y avait là l'ensemble et le coloris d'un rare tableau.

J. PERRAULT.

LE ROCHER PERCÉ.

" Le rocher qui a donné son nom à notre village, est une véritable curiosité naturelle. Situé à quelques toises seulement de la terre ferme, il s'y trouve relié en quelque sorte par une batture que laisse entièrement à sec la marée basse, et sur laquelle on traverse en sûreté. Cette chaîne vient rejoindre le Mont-Joli, qui semble avoir été autrefois uni au Percé, et qui en a-été ainsi séparé par quelque rupture que je ne me charge pas d'expliquer. La hauteur de ce rocher bizarre est de 300 pieds ; sa largeur de 1 arpent et demi, et sa longueur de 4 à 5 arpents. Ses côtés sont taillés perpendiculairement et en certains endroits ils surplombent de plusieurs pieds. La pierre de couleur rougeâtre, est ici granitique, là, calcaire, et plus loin, schisteuse; mais vers la base, à l'endroit baigné par la mer, c'est le roc vif sillonné de veines blanches qui divise la masse en plusieurs pièces qui semblent être autant de fragments réunis. Le Percé, vu de loin dans son ensemble, présente la forme d'un carré-long assez régulier ; mais examiné de près et en détail, vous découvrez de chaque côté beaucoup de cavités et de saillies aux formes fantastiques



LE ROCHER PERCÉ.

et variées. Vous vous sentez mal à l'aise, lorsque, marchant au pied de ce rocher altier, vous jetez la vue au-dessus de vous, et vous apercevez, suspendue sur votre tête, cette masse énorme qui semble vouloir vous écraser. N'étant qu'un atôme à côté de cette montagne escarpée, l'idée de notre incapacité et de notre néant se présente tout naturellement à notre esprit et l'on est forcé de s'écrier " Dieu seul est grand et puissant dans toutes ses œuvres ! " Mais l'étonnement redouble lorsqu'on arrive vis-à-vis de l'endroit où la nature a *percé* à jour toute l'épaisseur de ce rocher, pour y laisser admirer une immense ouverture que l'on aperçoit à plusieurs lieues sur l'eau.

"Cet orifice mesure au delà de 60 pieds de haut sur 80 de large, et a la forme d'une arche parfaite. À mer basse l'on passe à pied sec sous cette voûte : à mer haute, on la traverse en canot, et même en bateau de pêche voguant à toute voile. L'air qu'on y respire est beaucoup plus froid que l'air extérieur, et l'on ressent un malaise indicible quand, pour la première fois, on entre dans cette gueule béante qui aurait fourni une belle description à Virgile pour son entrée aux enfers. Le sol dans cette grotte est jonché de coquilles bivalves, d'os de poissons, de carcasses de homards, entassés pêle-mêle dans les anfractuosités du roc. Il y a aussi des matières fécales pétrifiées des oiseaux qui habitent le sommet du rocher : sauf quelques incrustations et saillies assez rares, la face intérieure de cette porte est parfaitement unie.

"Il y avait autrefois une porte située à quelques pas plus loin et presque semblable à celle que je viens de dépeindre. Elle s'est effondrée, il y a quatre ans, avec un fracas épouvantable et heureusement sans causer aucun accident.

"L'ascension du Percé est très-difficile pour ne pas dire impossible. Il n'y a que la partie nord-est qui offre quelque chance de l'escalader et encore n'est-ce pas sans de grands dangers. Quatre ou cinq curieux intrépides, téméraires même, s'y sont aventurés à l'aide d'échelles de cordes, et ont pu, sur la cime, contempler le vaste et magnifique panorama qui se déroule de là à la vue; mais c'est, suivant moi, une jouissance payée trop cher et acquise à de trop grands risques. Celui qui a fait le dernier cette ascension périlleuse, a payé de sa vie son imprudente curiosité : à peine avait-il fait quelques pas pour redescendre que le pied lui manqua; mort avant d'être rendu au bas, son corps sauta de saillies en saillies, et vint tomber en lambeaux sur l'eau.

" En été, une multitude innombrable d'oiseaux de mer habitent le sommet du Percé. Ces oiseaux, qui arrivent ici au commencement d'avril, sont des goëlands, espèce de grandes mouettes, et des cormorans. Ils couvent là leurs œufs qui éclosent vers la mi-juillet. Au commencement d'août, les petits qui savent à peine voler alors, se jettent à l'eau, ou plutôt s'y laissent tomber, pour se baigner. Une fois leurs jeunes ailes mouillées, ils sortent bien difficilement de l'eau, et le plus souvent il leur faut attendre que le soleil les ait séchées avant de pouvoir s'envoler. C'est alors qu'on leur donne la chasse : il y en a tellement, que bien souvent on les tue avec les rames ou à coups de bâton. C'est généralement depuis 4 jusqu'à 9 heures du soir que se fait cette chasse amusante, et rien de plus beau, rien de plus excitant. Les embarcations, ordinairement montées par trois hommes, un chasseur et deux rameurs, courent et se croisent en tous sens : les uns abattent leur proie à coups de rame et les autres, avec une adresse admirable, tirent au vol ceux des jeunes oiseaux qui peuvent s'élever. Les vieux oiseaux s'agitent et tournoient au-dessus des cruels chasseurs, et font entendre des cris de détresse. Le feu roulant des fusils, dont les détonations résonnent sous les flancs du Percé, fait lever une nuée de goëlands et de cormorans qui, tous ensemble, font entendre une variété de cris aigus et assourdissants. Il n'est pas rare de voir des chasseurs revenir avec 30 et 40 pièces de gibier par canot, et après quelques heures seulement de chasse. Ces jeunes oiseaux forment un mets exquis et très-recherché.

" Outre cette utilité gastronomique, les oiseaux du rocher Percé sont encore d'une grande utilité aux navigateurs mis hors de leur route par la tempête, durant les nuits noires ou le jour même, quand la brume épaisse permet à peine de voir à un demi-arpent devant soi. Les cris continuels de ces palmipèdes, en temps d'orage et qu'on entend de bien loin, disent aux marins effrayés l'endroit où ils sont et leur permettent ainsi d'éviter les écueils adjacents, contre lesquels ils seraient probablement venus se briser sans cela. Je connais plus d'un pêcheur qui, sauvé par ce moyen d'un naufrage inévitable, a remercié Dieu d'avoir, dans sa bonté paternelle, voulu que ces oiseaux vinssent là tous les ans, non-seulement pour leur servir de mets délicieux, mais encore pour leur éviter bien des accidents, bien des malheurs. Qui oserait dire que tout cela est dû au hasard ! Qui ne voudrait reconnaître là la providence de Dieu, qui s'étend à tous les climats et à tous les pays ! "

AUGUSTE BÉCHARD.

LE GÉANT DES MÉCHINS.

Ce mot de *Méchin* n'est que la corruption populaire du mot sauvage *Matsi* ou du nom français *Méchant* qui sont, du reste, la traduction l'un de l'autre.

Le missionnaire, accompagné d'un voyageur canadien, s'était fait conduire à Kakouna, sur la rive sud, par les montagnais de Tadoussac. Là, il prit un canot maléchite qui devait le mener à Gaspé.

Des deux maléchites qui guidaient l'embarcation, l'un était chrétien et l'autre infidèle.

Ce dernier n'ignorait pas les vérités essentielles du salut, il y croyait même ; mais il n'avait point été baptisé et, comme bien des gens qui ne sont point sauvages et qui sont baptisés, il avait peur des obligations qu'impose le vrai christianisme. Il remettait le moment de sa conversion !

Pendant le voyage, le missionnaire perfectionnait l'éducation religieuse de ses compagnons. L'infidèle écoutait, avec autant d'attention que les autres, les instructions de l'apôtre. Jamais il ne s'absentait des exercices de piété que le Père ne manquait pas de faire soir et matin, à la lumière du feu de campement.

Mais quand le prêtre lui demandait de se rendre et d'accepter de bonne foi le baptême, il disait :—" Pas tout de suite, un autre tantôt."

On était en route depuis cinq jours d'un temps magnifique. Sur le soir du cinquième jour, le ciel, jusque-là serein, se rembrunit tout à coup et se chargea de nuages ; tout annonçait un de ces coups de vent d'été, aussi prompts à disparaître qu'à venir, mais qui n'en sont, pour cela même, que plus dangereux.

Les voyageurs venaient de parcourir, en serrant le rivage, ce qu'on appelle aujourd'hui le *Passage des Crapauds*, à cause de la forme des rochers singuliers qui bordent la côte et qui semblent autant de batraciens rangés sur la rive, pour coasser à leur aise.

On atteignait en ce moment les Iles Méchins, endroit délicieux, autrefois redouté des sauvages, et depuis aimé des pêcheurs, auxquels il sert de lieu favori d'étape.

Les Iles sont deux petits rochers, situés à une très-faible distance du rivage, dont ils sont séparés par un étroit chenal, assez profond pour servir de hâvre aux petites embarcations.

La plage en face forme une anse sablonneuse, d'où le terrain s'élève graduellement en amphithéâtre vers l'intérieur, jusqu'au sommet d'une montagne immédiatement voisine des bords du fleuve. Un faible ruisseau, descendant des hauteurs, apporte en ce lieu l'eau la plus pure et la plus fraîche qu'il soit possible de désirer.

Nos voyageurs s'arrêtèrent en cet endroit.

Malgré l'aspect invitant du local, malgré l'approche de la nuit et la menace d'un coup de vent, le sauvage infidèle ne s'était arrêté là qu'avec la plus grande répugnance et à son corps défendant.

— Qu'a-t-il demanda le missionnaire au sauvage chrétien, en mettant le pied sur le sable du rivage ?

— Il a peur d'Outikou !

Pauvre malheureux, se dit en lui-même le missionnaire, il craint ce Géant fantastique et n'a point peur de ce véritable Géant de l'abîme qui *rôde sans cesse* autour de lui *comme le lion rugissant cherchant qui dévorer !*

— Toi, reprit le Père, as-tu peur d'Outikou ?

— Oh ! non, Outikou ne mange pas les sauvages qui ont reçu le baptême et qui prient.

— Mais pourquoi a-t-il plus peur ici d'Outikou que partout ailleurs ?

— Outikou reste là, dans la montagne.

— Ah ! c'est donc ici sa demeure favorite, c'est ici qu'il chasse de la voix, pour emporter dans les antres les sauvages qui l'ont entendu. Tu peux en effet te moquer d'Outikou, toi, car c'est en vain qu'il s'épuiserait à crier, je le défie bien de se faire entendre d'un sauvage baptisé.

Tous les peuples ont conservé, des traditions premières du genre humain, le souvenir de cette lutte *gigantesque* qui eut lieu dans le ciel, au commencement du temps, et se continue sur la terre entre le bien et le mal.

On retrouve ces histoires de *Géants*, réminiscence de *Satan et de ses anges*, comme symbole typique du principe du mal, dans les récits populaires et les poésies premières de toutes les races de la grande famille des hommes.

Outikou, s'appuyant sur un pin rugueux violemment arraché, c'est le *Génie du mal* fait aux mœurs de la forêt, c'est le mauvais Pasteur du noir troupeau des méchants, qui laisse errer ses malheureuses brebis dans les affreux sentiers de la perdition, et ne leur fait entendre sa voix terrible qu'au moment de la consommation du sacrifice.

* * *

Le canot monté sur le rivage était renversé sur ses *pinces.* Des pièces pesantes de bois d'attérage chargeaient sa légère structure, pour la soustraire à l'action du vent.

L'éclat d'un bon feu projetait sur les eaux du fleuve et sur les ilots une lumière vive, qui marquait, avec un effet grandiose, sur les ombres profondes d'un ciel sans étoiles.

Le groupe des quatre personnages de ce tableau, assis sur le sable, se détachait en clair-obscur dans la pénombre de la montagne.

On causait, en prenant le sobre repas du soir, lorsque le vent, commençant à faire rage, éteignit le feu, dispersant en gerbes étincelantes les tisons ardents du brasier. Cet accident, en laissant nos voyageurs dans une complète obscurité, vint augmenter encore les terreurs du sauvage infidèle.

Il fallait cependant en prendre son parti : on fit la prière, puis chacun s'étendit sur le sable à l'abri du canot, mais fouetté cependant par l'orage et mouillé par les grosses gouttes de pluie qu'il portait dans son sein.

Le vent et la pluie ne furent pas de longue durée ; ils cessèrent bientôt pour laisser l'empire exclusif des airs à l'une de ces nuits d'été sombres mais calmes.

On dormait sur le rivage, comme on y dort à la suite d'une journée de fatigue, quand tout à coup, un cri de terreur vint tirer subitement nos voyageurs de leur profond sommeil.

Au même instant, le sauvage rebelle à sa conscience se précipitait aux pieds du missionnaire, en criant de toutes ses forces :—“ Le baptême, *Patliache*, le baptême !”

— Mais qu'as-tu donc, demanda le Père, avec inquiétude ?

— J'ai entendu le cri d'Outikou, et ce cri fait mourir !....

Je l'ai vu descendre la montagne ; grand, grand comme les Chikchâks...

J'ai vu le bâton qui lui sert de soutien, c'est un grand pin sec arraché de sa propre main...

— Calme-toi, dit le Père rassuré : car le malheureux infidèle étouffait.

— Il *avait senti du sauvage* non baptisé...il est venu rôder autour du campement...il se penchait vers moi pour me saisir, mais j'avais placé ton crucifix sur ma poitrine...En voyant cette image, il a poussé un nouveau cri qui semble encore m'ouvrir la tête ;...puis, il s'est enfui vers la montagne, en laissant tomber son bâton à quelques pas d'ici !

Il écrasait sous ses pieds les sapins et faisait rouler les rochers sous ses pas en se sauvant.

Mais j'en mourrai, ajoutait le sauvage, en s'attachant avec frénésie à la soutane du missionnaire, et je ne veux pas mourir sans baptême !

— Ne crains rien, dit le Père, tu ne mourras pas sans être baptisé. Dieu ne le permettra point ; mais en ce moment, tu n'es pas disposé à recevoir ce sacrement auguste. Prions en attendant et repens-toi de la résistance que jusqu'ici tu as opposé aux efforts de la grâce.

Quand le jour parut, le sauvage, un peu calmé mais encore sous l'effet de l'épouvantable vision de la nuit, entraîna plutôt qu'il ne conduisit le missionnaire à l'entrée du bois, où, montrant un pin sec étendu sur le sol, il lui dit :

— Vois-tu le bâton d'Outikou ?

— De ce bâton, dit l'homme de Dieu en souriant, nous allons, avant de quitter les Méchins, construire une croix que nous élèverons dans ce lieu en signe de la rédemption du monde, afin qu'Outikou ne revienne plus !

Le bâton du Géant, transformé en symbole de salut s'éleva bientôt à la pointe de l'Anse des Méchins.

De ce moment, on n'a jamais revu le *Géant* aux îles. Les Montagnais, qui le nomment Atshen disent qu'il s'est retiré dans les environs du lac Mistassini, dans le *grand-nord*, où sont les *Nashkapiouts* ou sauvages *qui ne prient point.*

C'est en souvenir de cette histoire, mais par suite d'une confusion de lieux, qu'on appelle aujourd'hui du nom d'*Anse à la Croix* une localité située à quelques lieues en haut des îles Méchins.

Espérons qu'Outikou sera chassé de son dernier repaire.

Alors si, comme tout semble le présager, ces belles races primitives du Canada sont destinées à disparaître des rangs de la famille humaine, elles iront finir et se perdre dans le sein de Dieu.

Pauvres, mais heureuses nations !

J. C. TACHÉ

LES MILLE-ÎLES

“ C'est entre Kingston et Brockville, et ordinairement aussitôt après le lever du soleil. Ici, le spectacle d'un brillant matin, et il est rare que les matins du Canada ne soient pas brillants, est magnifique au-delà de tout ce qu'on en peut dire. Vous passez tout près (souvent assez près, pour qu'un petit caillou lancé du pont du vaisseau tombe dessus,) de groupes successifs de jolies petites îles circulaires, dont les arbres tiennent, comme suspendus au-dessus de l'eau, leurs branches au feuillage épais agréablement nuancé de diverses couleurs et toujours humides. Vous continuez à avancer par des passages étroits et tortueux et des baies, entre les îles, les arbres des rives s'entrelaçant au-dessus, et formant des berceaux naturels ; et cependant les eaux de ces baies sont si profondes, que les vaisseaux à vapeur de grandes dimensions pourraient passer sous les branches entrelacées. Alors s'ouvre devant vous une magnifique nappe d'eau, de plusieurs milles de largeur, qu'une grande île dans le lointain paraît séparer en deux grandes rivières. Mais en vous en approchant, vous découvrez que ce n'est qu'un groupe de petites îles, partageant le fleuve en autant de rivières qui paraissent comme des fils d'argent jetés sans soin sur un grand tapis vert. Votre vaisseau entre dans l'un de ces brillants passages, et vous sentez enfin que dans la multitude de voies ouvertes il doit y avoir beaucoup de danger ; car votre rivière ombragée et sinueuse se termine brusquement à quatre ou cinq cents verges en avant de vous. Mais comme vous approchez avec une effrayante vitesse des rochers menaçants qui vous ferment le passage, un chenal s'ouvre soudainement à votre droite ; vous y êtes poussé en tournant comme le vent, et une seconde après, un magnifique amphithéâtre de lacs s'ouvre

LES MILLE-ÎLES.

devant vous. Cette expansion est bordée de nouveau, selon toute apparence, par un rivage vert-foncé ; mais à votre approche, la masse se meut comme dans un kaléidoscope, et voici que cent jolies petites îles s'offrent à vos regards. Et telle est, l'espace de soixante-dix milles, et jusqu'à ce que vous atteigniez les rapides, la féerie au milieu de laquelle vous voguez.

Il est impossible, même à ceux que leurs habitudes et leurs occupations rendent peu sensibles aux charmes de la nature, de s'empêcher d'éprouver des sentiments presque poétiques, en passant par les chenaux sinueux des *Mille-îles*. Longtemps même après que vous les avez passées, vous vous sentez comme réveillé en sursaut au milieu d'un rêve agréable. Votre mémoire vous peint coup sur coup à l'esprit les groupes d'îles s'élevant de l'eau claire et fraîche : vous ne pouvez oublier les petites baies et les passages tortueux ombragés et presque recouverts par les arbres ; et en pensant au bruit, à la poussière, à la chaleur et au tracas de la ville d'où vous venez, ou de celle où vous allez, vous regrettez au fond de votre cœur, de n'avoir pas vu plus de la nature, et moins des affaires. Ce ne sont peut-être là que des rêves, mais ce sont des rêves agréables et utiles, car ils interrompent pour le moment la sombre monotonie d'un égoïsme qui absorbe tout, et ils jettent quelques rayons de lumière sur la poésie et la pureté de sentiment qui semblent devoir mourir, d'une réclusion perpétuelle, dans la noire prison de l'avarice moderne."

J. LOGAN.

LA CHUTE NIAGARA.

“ Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s’annonçait par d’affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent-quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu’au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et au moment de la chute c’est moins un fleuve qu’une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d’un gouffre. La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s’avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s’arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre; et des carcajoux se suspendent, par leurs queues flexibles, au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours."

CHÂTEAUBRIAND.

LA PLATEFORME.

(QUÉBEC)

« La Plateforme est le rendez-vous habituel des flâneurs. C'est là que les gens vont s'ouvrir l'appétit et digérer les bons dîners. À toute heure de la journée, il y a quelqu'un, un oisif qui se chauffe au soleil ou un penseur qui rafraîchit son front brûlant. On s'y rencontre le matin, on s'y retrouve le soir : les conversations s'ajournent de jour en jour; on reprend le lendemain le fil du dialogue interrompu la veille. Vous ne connaissez pas l'adresse d'un avocat, employé, médecin ou journaliste à qui vous avez affaire, et vous dédaignez de demander au *Directory*, (1) un vil renseignement : allez sur la Plateforme, tôt ou tard il y viendra.

« Les avocats, dossiers sous le bras, cravate blanche au vent, y font une courte et imposante apparition avant l'ouverture de la cour ; les médecins y envoient les convalescents, guérison garantie ; les employés y oublient l'heure du bureau ; enfin, les journalistes s'y félicitent de leurs articles, préparent en commun la polémique qui doit passionner leurs adhérents respectifs, s'entraident fraternellement ou se fournissent des armes les uns contre les autres.

QUÉBEC.

« La vue de la plateforme est incomparable. Le spectacle est si beau, que je lui rendrai l'hommage discret de ne point le décrire, après tant d'autres qui n'ont pas réussi à le bien rendre. Au matin d'un beau jour, on se croirait à Naples. Qui que vous soyez, amant de la nature ou secrétaire d'un bureau de commerce, vous ne vous lasserez jamais de contempler ce vaste horizon, de respirer ce grand air; non-seulement vous vous porterez mieux à cause de l'exercice, mais encore vous sentirez la douce et puissante influence de la nature sur le cœur, sur l'esprit; vous sentirez vos idées s'agrandir, vos sentiments s'élargir, un rayon dorer vos chiffres, et peu à peu vous glisserez sur la pente de la poésie, mais d'avance, promettez-moi de ne point rouler jusqu'aux alexandrins.

---

(1) Almanach d'adresses.

«Un soir d'été, lorsque la plateforme est couverte de flâneurs, que Lévis se parsème de lumières, que la Basse-Ville illumine ses rues étroites, ses longues lucarnes, et laisse monter la vive rumeur que fait le mouvement des affaires, que l'on distingue sur les eaux les grandes ombres des navires qui louvoient dans le port : la scène est d'une animation merveilleuse. C'est alors surtout qu'on est frappé de la ressemblance entre Québec et les villes européennes ; on dirait une ville de France ou d'Italie transplantée; la physionomie est la même, et il faut que le jour revienne pour que l'on remarque l'altération de traits produite par le passage en Amérique. Le vieil escalier de la rue La Montagne, bordé de magasins où le jour ne pénètre jamais, de boutiques que l'on ne saurait peindre, est un monument qui ne serait pas déplacé à Venise ou à Madrid.»

H. Fabre.

L'ORME DES RÉCOLLETS. (¹)

(QUÉBEC)

Il y avait toute une légende sur cet arbre majestueux. On allait jusqu'à dire que Jacques Cartier, lors de son premier débarquement à Québec, s'était établi dessous avec ses compagnons de voyage ; nombre de relations du moins en faisaient remonter l'existence à plus de deux cents ans, ce que nous croyons sans peine, car il avait quatorze pieds et un pouce de circonférence. Aussi, tous les antiquaires de Québec, et ils y sont nombreux, protégeaient-ils avec amour ce vieux contemporain du fondateur de leur ville. Le 6 septembre 1845, pendant un fort coup de vent du nord-est, l'un des trois troncs dans lesquels se divisait le bel et mémorable *Orme*, se rompit à l'endroit de sa bifurcation avec le tronc principal, à quelques pieds de terre, et il fallut abattre ce qui en restait de peur de quelque accident. Un fragment du tronc, de trois pieds de hauteur avait été déposé à cette époque dans une des salles de la Société Littéraire et Historique de Québec, où il a péri dans un incendie, en 1854. Il y avait à Québec une autre relique de la forêt, c'était le *Frêne* des Ursulines conservé dans l'enclos du couvent de ces Dames depuis leur arrivée en 1639 ; il est tombé de vieillesse, le 19 juin 1859. On disait alors à Québec, en plaisantant, que le vieux *Frêne* des Ursulines

---

(1) Cet arbre s'élevait naguère en face de la résidence de L'Hon. M. Chauveau, sur le terrain de la cathédrale anglicane, et couvrait la rue Ste. Anne de son ombre.

était mort *catholique*, tandis que son contemporain, l'*Orme* des Récollets, devenu la propriété de la cathédrale anglicane, était mort *protestant.* »

S. LESAGE.

BIENFAITS DU COMMERCE.

Le commerce, comme tous les autres arts, ses frères, a eu pour mère la nécessité où les hommes n'ont pas tardé à se trouver, de recourir à la division du travail, pour se procurer la plus grande somme possible de bien-être matériel. Il sert en outre de lien entre eux tous, pour les faire contribuer de concert au bonheur et à l'avancement de l'humanité, et l'on peut ajouter que tous les autres arts sont ses tributaires, ses obligés au moins, puisque sans lui ils ne pourraient chacun remplir que bien imparfaitement leurs fins et leurs objets, tant particuliers que généraux. À quoi servirait, par exemple, que la Louisiane et les états voisins produisissent le coton en si grande abondance, si le commerce n'était là pour l'échanger contre les produits manufacturés ou les capitaux de l'Europe? À quoi servirait que le Canada possédât les plus belles forêts du monde, si le commerce ne nous ouvrait les marchés de l'Angleterre, auxquels il nous est permis d'ajouter ceux des États-Unis? À quoi servirait aux différents arts, même d'un seul et même pays, de multiplier leurs produits, si le commerce n'était là aussi pour les échanger contre ceux des autres nations? L'agriculteur, sans le commerce, courrait le risque d'être, sur des tas de blé, exposé à mille privations, et les autres artisans à mourir de faim sur des monceaux de produits manufacturés. On sait qu'il est hors de raison pour chaque art, chaque métier, de colporter au loin ses produits, à la recherche des acheteurs. Ce serait refouler l'industrie où elle en était aux premiers âges du monde, alors que les hommes se contentaient, pour vivre, du lait et de la chair de leurs troupeaux, dont les toisons leur fournissaient aussi le vêtement.

Et. Parent.

QUATRIÈME PARTIE.

CONNAISSANCES UTILES.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE À BON MARCHÉ.

Un cultivateur visitait ses champs, à la veille de la moisson, en compagnie de quelques-uns de ses amis. Il trouva, au bout d'une belle pièce de blé, un long espace où les épis parfaitement bien venus, pleins et jaunes comme l'or, étaient cependant très-rares. Quelle folie j'ai faite, s'écria-t-il; quand je me suis trouvé au bout de mon champ, il ne me restait plus qu'une poignée de grains à semer, la paresse m'empêcha de retourner à la maison ; je me suis dit aussi : c'est toujours autant de sauvé ; j'ai jeté cette poignée de grains au hasard, et voilà que j'ai perdu plusieurs sillons d'une belle récolte !

Ne vous est-il jamais arrivé rien de semblable, lui demanda l'un de ses amis ?—Mais non, reprit-il, autant qu'il m'en souvient.—Réfléchissez un peu. Vous souvient-il de ce qui s'est passé l'autre jour au bureau des commissaires d'école ? — Mais oui, nous avons engagé une maîtresse d'école, la petite fille de mon voisin, qui est toujours bien assez capable comme cela, quoiqu'elle ne lise pas dans les gros livres ; mais aussi votre instituteur *à diplôme*, en demandait-il un prix ? Soixante louis et le logement et le chauffage. S'il fallait payer ainsi les maîtres d'école, ils seraient plus riches que des avocats !

— À la bonne heure ! et quel mal cela vous ferait-il d'enrichir un instituteur et de le faire l'égal d'un homme de loi ? Quoiqu'avec soixante louis par année, il y aurait encore du chemin à faire ! Que gagnez-vous à enrichir les avocats plutôt que les instituteurs ?

— Oh ! pour cela les avocats, voyez-vous, c'est qué nous ne pouvons pas nous passer d'eux.

— Peut-être, si vous aviez eu de bons maîtres d'école, dans votre jeunesse, auriez-vous moins besoin des jurisconsultes ; mais, est-ce que vous comptez vous passer d'instituteurs ?

— Non, on sait bien qu'il en faut. Il y a quelques années, ça n'était pas nécessaire ; mais à présent, tout le monde veut savoir lire, au moins dans un livre de prières, et signer son nom. Et puis, il faut bien avoir des écoles pour retirer l'argent du gouvernement qui serait perdu sans cela.

— Le beau profit que de retirer l'argent du gouvernement pour le gaspiller avec le vôtre ! D'autant plus que cet argent du gouvernement ne tombe pas du ciel, et vient toujours de votre poche.

— Comment cela ? Est-ce qu'une maîtresse d'école ne vaut pas un maître ?

— Oui, quand elle est aussi instruite. Pour une école où il n'y a que de bien jeunes enfants, une maîtresse vaut même mieux qu'un maître : elle a plus de patience, elle enseigne mieux aux petites filles et aussi bien aux petits garçons ; mais encore faut-il qu'elle soit instruite et qu'elle n'ait pas à gouverner des jeunes gens presqu'aussi vieux qu'elle-même.

— Cela se peut bien. Chacun son opinion ; mais mon champ de blé ?

— Votre champ de blé ne vous a pas donné la récolte qu'il aurait pu produire, parce que vous y avez semé d'une main trop avare. Il en sera de même de votre école. Ici, comme là-bas, vous avez ménagé la semence, vos écus sont comme vos grains : mettez-les entre les mains d'un bon maître, ils vous rapporteront le centuple. Mais, si vous avez un maître ou une institutrice incapable, la perte sera encore plus grande que dans votre champ. Non seulement, vous aurez manqué de gagner, parce que vous n'aurez pas semé ; mais vous aurez encore perdu toute votre semence.

Vous dites qu'il suffit de savoir lire dans un livre de prières et signer son nom ? Savez-vous qu'au contraire cela est fort dangereux ? Je connais un de mes amis qui ne savait absolument que cela : il ne pouvait point lire l'écriture, il ne lisait que ce qui était imprimé ; il ne savait pas écrire, mais il savait signer son nom. Un jour, on lui fit signer son nom au bas de papiers que par orgueil il avait fait semblant de lire, (1) et qu'on lui avait mal expliqués. Il fut ruiné du coup.

L'instituteur ou l'institutrice à bon marché qui dans sa jeunesse ne lui avait appris qu'à lire les gros caractères et à signer son nom, plus tard lui coûta sa fortune.

---

(1) Ceci est un fait parvenu à la connaissance de l'auteur dans l'exercice de sa profession d'avocat.

Tenez, père, pour récolter il faut semer, semer d'une main libérale et semer de bons grains dans la bonne terre !

— Et cela dit, l'ami s'éclipsa, laissant le cultivateur à ses réflexions.

Et nous disons avec lui : de toutes les choses du monde, la plus dispendieuse, c'est l'instituteur ou l'institutrice à bon marché.

Pour tout travail, on se sert d'un bon instrument : or, quand l'instrument est une créature humaine, c'est un mauvais instrument que celui que l'on paie mal.

L'INSTITUTEUR.

Il faut vivre d'abord pour travailler. Celui-là vit à peine dont la vie n'est pas assurée. Pour remplir les hautes fonctions d'un instituteur, il faut plus de jugement, plus de sang-froid, plus de calme, plus de temps à soi, que pour tout autre état.

Il faut l'humeur tranquille et patiente qui ne s'emporte jamais, la raison lucide qui décide impartialement entre ses élèves : car le maître est un juge sans appel. Ses erreurs sont cruelles et funestes, elles irritent le caractère de l'enfant par le sentiment de l'injustice qui n'est jamais plus vif qu'à cet âge.

Il faut le discernement exercé qui sache bien saisir le caractère de chaque élève, la fermeté qui ne cède à aucune importunité, la constance qui ne se laisse décourager par aucun obstacle, la tendresse qui fasse aimer l'enfant pour lui-même et non pas pour le profit qu'il vous rapporte, l'impartialité et l'indépendance de caractère qui fassent que le fils du pauvre, soit, quant aux soins à donner, à l'appréciation du travail, de la bonne tenue et du talent, l'égal en toute chose de l'enfant du riche et du puissant.

Or, voilà autant de qualités qui sont incompatibles, totalement incompatibles avec la gêne et la misère.

Comment être patient, lorsque l'on souffre ? Comment être gai et affable, lorsqu'on manque de tout ? Comment consacrer tout son temps, toute son énergie à un emploi qui ne vous fait pas vivre ? Comment avoir sa raison lucide, son sang-froid, lorsque le désespoir vous rend presque fou ? Comment être juste envers les autres, quand tout le monde nous paraît injuste envers nous-même ? Comment être impartial et indépendant quand on dépend de tout le monde ? Comment trouver le temps d'étudier, de réfléchir, de méditer, de combiner des projets divers, lorsqu'on n'a pas trop celui de s'empêcher de mourir de faim ?

Le maître d'école à bon marché, fût-il bon à quelque chose, la veille de son engagement, le jour où il l'aura signé, à moins d'une force d'âme exceptionnelle, à moins de grâces abondantes, d'une piété, d'une humilité, d'une charité évangéliques, ce jour-là il ne sera plus bon à rien. Il ne vaudra plus que le prix qu'on lui aura donné, et non pas celui qu'on aurait dû lui donner.

On ne veut pas d'un médecin au rabais. Il n'y a qu'un homme sans cœur qui regarde au prix, lorsqu'il s'agit de la vie de sa femme et de ses enfants.

On ne choisit pas, d'ordinaire, un avocat, par la seule raison qu'il exige de faibles honoraires. On en consulte, au contraire, plusieurs, et des plus habiles.

On ne veut pas d'une mauvaise charrue ; on sait trop bien qu'elle ne pourrait tracer qu'un mauvais sillon.

On n'achète pas de mauvaise étoffe, on le dit tous les jours : *on aime mieux payer le prix, et avoir quelque chose de bon, quelque chose qui dure et qui fasse honneur.*

Mais on se fait gloire d'engager un instituteur à bon marché !

C'est tout simple en effet. Après tout, qu'est-ce donc tant qu'un maître d'école ?

Il n'est chargé que du corps et de l'âme de nos enfants, il n'a qu'à former leur cœur et leur esprit : il n'a absolument rien à faire que de préparer leur sort dans ce monde-ci et dans l'autre !

Journal de l'Instruction publique du Bas-Canada.

L'HOMME QUI SAIT LIRE ET ÉCRIRE.

(LÉGENDE.)

Quand les premiers hommes erraient encore sur la terre, forcés de conduire leurs troupeaux là où s'étendaient les plus riches pâturages, un des fils de Japhet s'était endormi dans la solitude, près de ses brebis.

Or, il fit un rêve, que voici :

Il lui sembla qu'il se trouvait sur une haute montagne, d'où il apercevait au loin les tentes de sa tribu et celles de beaucoup d'autres tribus amies. À cette vue, son cœur bondit de joie, il tendit les bras vers les tentes et éleva la voix pour appeler ses parentes et ses sœurs ; mais la distance ne lui permettait ni d'entendre, ni d'être entendu. Il s'adressa en vain aux nuages pour le transporter jusqu'à ses frères, aux oiseaux pour lui prêter leurs ailes, aux vents pour transmettre ses paroles : le vent, les oiseaux et les nuages passèrent sans l'écouter.

Les yeux du pasteur se remplirent de larmes ; il cria au Dieu de ses pères :

—Être tout-puissant ! affranchis-moi de l'espace et du temps ! fais que, dans ma solitude, je puisse parler aux autres hommes, entendre ce qu'ils pensent maintenant et ce qu'ils ont pensé autrefois !

Alors un ange descendit, et lui remettant une tablette sur laquelle étaient tracés quelques signes, il lui dit :

—Apprends d'abord à reconnaître ces caractères, puis à les imiter, ton souhait sera accompli.

C'était l'Alphabet que Dieu donnait au genre humain, et avec lui les deux arts les plus utiles à ses progrès et à son bonheur : la *lecture* et *l'écriture !*

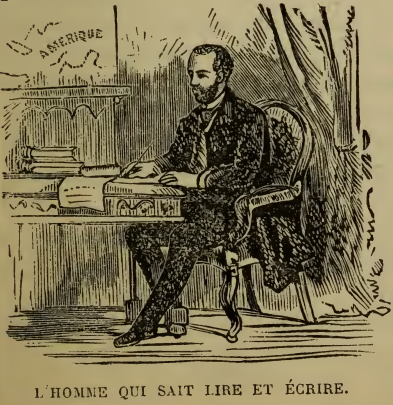
Grâce à eux, en effet, qu'importent la solitude et l'éloignement ?

L'*homme qui sait lire cause avec les absents ;* il reçoit leurs confidences, il entend leurs assurances d'affection, il sait ce qu'ils font, ce qu'ils pensent, ce qu'ils désirent. Le papier qu'il reçoit, couvert de signes qu'ils ont tracés, est pareil à ces talismans qui pouvaient, dit-on, évoquer les amis éloignés, les montrer à nos yeux dans leurs sentiments et leurs occupations. Sans la lecture, les absents seraient comme des morts, car on cesserait de savoir où ils sont, ce dont ils s'occupent, s'ils se souviennent encore, et si nous continuons à leur être chers. Otez ces entretiens écrits qui ravivent la mémoire et raniment le cœur, la plupart des liens seraient rompus par l'éloignement.

L'*homme qui sait lire est en communication*, *non-seulement avec ses amis*, *mais avec tout l'univers !* La terre ne finit point pour lui à l'étroit espace que peut embrasser son regard ; il participe à la vie commune ; il n'y a plus d'étrangers à ses yeux, car il sait l'histoire de toutes les nations ; plus de contrées inconnues, car les livres lui ont montré le monde comme dans un miroir.

L'homme qui sait lire converse même avec les morts. Penché sur les écrits auxquels ils ont confié leurs pensées, il lui semble que les paroles des grands hommes s'élèvent des pages muettes jusqu'à son esprit. Il reçoit les leçons de tous ces génies semés sur la route du temps comme les étoiles sur la route de notre globe ; il profite de leur expérience, il ajoute leurs réflexions à ses réflexions, il devient le légataire universel de l'héritage de sagesse laissé par les siècles qui l'ont précédé.

L'homme qui sait lire peut tout apprendre. L'enseignement lui arrive directement sans passer par la bouche du maître ; les livres sont pour lui des écoles toujours ouvertes qui le suivent jusqu'au milieu de la solitude, et qu'aucune volonté ne peut fermer.



L'HOMME QUI SAIT LIRE ET ÉCRIRE.

L'homme qui sait lire ne connaît pas l'ennui. Il a à sa disposition tout ce qui peut éveiller la curiosité, intéresser l'esprit, émouvoir l'imagination. Veut-il voyager au loin, entendre les récits des désastres ou des triomphes de son pays, écouter les inspirations des poètes, assister aux merveilleuses découvertes des savants, suivre les aventures romanesques de quelques héros imaginaires, la lecture, comme une fée complaisante, l'emporte où il veut aller ! Souverain tout-puissant, sa cour est formée des plus grandes intelligences que la terre ait vu naître, et qui, esclaves de son plaisir, se taisent ou élèvent la voix selon sa fantaisie.

Enfin, l'*homme qui sait lire semble multiplier ses facultés et agrandir sa nature.* Il est mille fonctions qui ne peuvent être confiées qu'à lui seul. Il a un sens de plus que l'ignorant; il appartient, pour ainsi dire, à un rang plus élevé dans l'ordre des êtres.

Mais *la lecture n'est que la moitié de la science indispensable ;* elle commence l'homme social, l'*écriture le complète.*

L'*homme qui ne sait point écrire* lit les pensées des autres, mais il ne peut lire ses propres pensées ; il entend, sans avoir la faculté de répondre ; il a reçu l'ouïe, il lui manque la parole ! Ses relations avec les absents se bornent à un éternel monologue, dont il est l'auditeur muet : aucun moyen de faire à son tour ses confidences, d'adresser une question, ni de dire ce qu'il veut.

L'*homme qui ne sait pas écrire se défie en vain des infidélités de sa mémoire*, il ne peut fixer par une note invariable le souvenir présent ; tout se détruit successivement derrière lui, les dates, les noms, les circonstances, parce qu'il n'a pu rien rattacher à des signes précis. Son cerveau ressemble à ces peaux préparées sur lesquelles on écrit pour un instant une phrase ou un chiffre fugitif; chaque jour y efface le fait de la veille.

L'*homme qui ne sait pas écrire ne peut expliquer à un absent l'affaire dont dépend sa fortune ou son honneur.* Il voudrait en vain faire parvenir à ceux qui gouvernent, sa réclamation ou sa plainte; obligé d'emprunter la main d'un autre homme, il se trouve frappé d'une sorte d'enfance éternelle; c'est un mineur qui ne peut se produire qu'avec le secours d'une tutelle.

L'*homme qui ne sait pas écrire ignore l'art de mettre en ordre ses pensées, et de les exprimer avec brièveté.* Accoutumé à la diffusion de la parole improvisée, il n'a jamais pu faire ses phrases, discuter ses expressions, déplacer ses arguments, étudier enfin cette science du langage, qui apprend à tout **dire sous la meilleure forme et avec le moins de mots.**

Mais l'homme qui sait *lire et écrire* est comme l'oiseau qui a senti pousser ses deux ailes; le monde lui est ouvert! Il a obtenu cette victoire sur l'espace et sur le temps que le pasteur demandait à Dieu dans son rêve.

Maintenant tout dépend de l'emploi qu'il fera de ces puissants instruments! Dès le paradis terrestre, l'arbre de la science était en même temps celui du bien et du mal! Quiconque saura lire et écrire pourra, certes, faillir; mais, du moins, ce ne sera point sans le savoir; sa faute ne viendra pas de l'ignorance, mais du choix, et il pourra en être légitimement responsable devant les hommes, comme il l'est devant Dieu.

Émile Souvestre.

BIBLIOTHECA Ottaviensis

DE L'IMPORTANCE DE LA CALLIGRAPHIE.

Une belle écriture, bien lisible, est une chose de la plus haute importance et à laquelle, malheureusement, on ne fait point toujours assez d'attention. La calligraphie a, de tout temps, été dédaignée par des hommes à qui le manque de patience et d'assiduité n'a laissé qu'une écriture illisible. Ils ont préféré mépriser le plus utile de tous les arts pour l'homme lettré que d'avouer toute l'étendue de leur malheur. C'est pourquoi nous entendons dire si souvent : "L'homme supérieur, l'homme absorbé par ses pensées ne saurait s'astreindre à soigner son écriture ! Tous les grands littérateurs, tous les hommes de génie ont une *mauvaise main !* "

Est-il vrai, d'abord, qu'il en soit ainsi ? Et s'il est malheureusement constaté qu'un certain nombre d'hommes éminents ne se distinguent point sous le rapport de la calligraphie, n'est-ce point tant pis pour eux ? N'ont-ils pas eu le plus grand tort d'avoir négligé, dans leur jeunesse, une chose aussi importante ? Ne le regrettent-ils point amèrement, bien loin d'en tirer vanité ? N'ont-ils pas aussi, dans la multitude de leurs occupations, dans la rapidité de la composition littéraire, où la pensée court quelquefois en avant de la plume, des excuses que tout le monde ne saurait faire valoir ? Du reste, la meilleure réponse à donner, quoiqu'elle n'ait certainement rien de neuf, c'est que l'on doit imiter les grands hommes par leur bon côté seulement.

Il ne faut pas oublier non plus que les littérateurs qui font de *la mauvaise copie*, sont quelquefois punis bien cruellement. Qu'y-a-t-il de plus pénible que de voir défigurer une belle pensée par une faute d'impression ? Que de dire au public tout le contraire de ce qu'on a voulu proclamer ? Que de prêter ainsi le flanc aux attaques d'un Zoïle assez mesquin dans ses idées pour profiter d'un tel avantage ? Que de beaux vers défigurés ! Que de beaux sentiments travestis ! Que de choses sublimes devenues grotesques ! Et tout cela parce que l'auteur, au rebours de l'ouvrier et de l'artiste, qui commencent par s'assurer d'un bon outil, a dédaigné la première condition matérielle de son état, et n'a pas voulu se former *une bonne main* !

Mais si l'homme de lettres souffre ainsi lui-même de sa mauvaise écriture, s'il se met à la merci des typographes, et si, dans tous les cas, il exerce cruellement leur patience ; que dirons-nous donc de l'homme de profession ? Que de fortunes peuvent être compromises, ou plutôt que de familles peuvent être ruinées par la mauvaise écriture d'un notaire ou d'un fonctionnaire public !

Aussi, dans toutes les administrations, dans toutes les maisons de commerce, la mauvaise écriture est-elle un obstacle qui arrête le candidat au seuil même. Que de jeunes gens bien instruits, dignes à tous autres égards de protection et d'avancement, sont venus se heurter, à leur grand étonnement, contre cette barrière vulgaire, mais infranchissable ! Combien d'autres, au contraire, quoiqu'inférieurs en mérite et en capacité, ont pu se faire une position lucrative au moyen d'une écriture irréprochable ! Nous ne craignons pas de le dire, avec une bonne conduite et une bonne main, il est presqu'impossible qu'un jeune homme, dans ce pays, reste sans emploi et qu'il ne puisse pas au moins gagner assez pour subvenir aux besoins les plus pressants. La plume du jeune homme honnête et instruit, l'aiguille de la jeune fille sage et laborieuse ont consolé bien des pauvres mères et soustrait aux horreurs de la misère bien de dignes et vertueuses familles !

Une bonne écriture, ne fût-elle point, d'ailleurs, au Canada surtout, indispensable à un jeune homme dans l'encombrement des carrières professionnelles et en face de tous les autres obstacles qui se trouvent sur la voie des emplois publics et des positions commerciales, il y aurait encore toutes les raisons du monde pour s'appliquer à la calligraphie.

Écrire est devenu, de nos jours, quelque chose d'aussi journalier, d'aussi nécessaire à tous, que de parler ou de marcher. C'est à peine un art, c'est une des conditions premières de la vie civilisée. Qui s'est jamais imaginé qu'il fût indifférent de marcher d'une manière ridicule, ou de parler de façon à ne pas être compris ? À plus forte raison, qui a jamais prétendu faire de ces infirmités une marque de distinction ?

Mal écrire est non seulement un grand inconvénient ; dans de certaines circonstances c'est presque un manque de savoir-vivre. Vous avez affaire à moi et vous m'adressez, au lieu d'une lettre, une énigme ou un logogriphe ; suis-je tenu d'abandonner des occupations sérieuses pour déchiffrer votre missive ?

Si c'est une faveur que votre lettre m'apporte, vous me la faites payer bien cher. Si, au contraire, vous me demandez un service, vous vous y prenez en vérité d'une manière bien maussade. Mais il vous est venu une simple fantaisie de causer, et c'est pour m'amuser que vous m'envoyez ce grimoire ; eh bien ! alors il fallait faire imprimer votre chronique ; je la trouverais probablement bien spirituelle, si je pouvais seulement la lire ! Telle que la voilà faite, elle court le risque de m'ennuyer beaucoup plus que de me divertir ; et je crains fort, comme l'on dit, que la peine n'emporte le plaisir.

On a affirmé, en parlant du style, que celui qui envoyait une lettre envoyait son portrait. Il y aurait peut-être un peu de vérité dans cette assertion appliquée à l'écriture ; il y a même des gens qui prétendent juger du caractère et de l'intelligence des hommes par leurs autographes. Sans vouloir nous ranger dans cette nouvelle école, qui marche de pair avec la phrénologie et la physiognomonie, nous devons avouer qu'une lettre mal écrite prévient rarement en faveur de celui qui a tenu la plume, et que beaucoup de jeunes gens surtout, ont grandement souffert à leur insu de l'impression qu'ils ont ainsi produite chez ceux à qui ils s'adressaient.

Nous pourrions repasser toutes les conditions de la vie, et nous n'en trouverions aucune ni si humble, ni si élevée, qu'il fût indifférent d'y montrer une bonne ou une mauvaise écriture. Mais s'il y a un homme, entre tous les autres hommes, à qui la calligraphie soit imposée comme un devoir d'état, c'est bien l'instituteur

II.

Revenons au préjugé funeste dont nous avons parlé en commençant. Nous avons demandé, et non sans raison, si le fait lui-même sur lequel il s'appuie était bien constaté. Est-il vrai, comme on le croit assez généralement, que la plupart des hommes de génie ont une mauvaise écriture ?

Commençons par notre pays. Il nous a été donné dernièrement de voir un grand nombre d'autographes canadiens, et nous devons dire que sur le tout, nous avons été agréablement surpris. La plupart de nos hommes d'État, nos écrivains, nos évêques, les maires de nos deux grandes villes depuis qu'elles sont placées sous le régime municipal, la plupart de nos juges, un grand nombre d'avocats éminents, sont représentés dans cette collection. Peu d'entre eux, il est vrai, ont une bien belle écriture ; il en est cependant, et parmi les plus célèbres, dont la calligraphie pourrait faire honneur à un copiste de profession. Mais la plupart de ces autographes sont très-lisibles et d'une grande netteté. Très peu, même parmi les plus mauvais, sont désagréables à l'œil. On peut voir dans quelques-uns, de la préoccupation, de la précipitation ; mais nul part l'effet de cette paresse, de cette insouciance, qui a l'air de compter l'écriture pour peu de chose.

Que l'on examine aussi les autographes qui ornent les petits livres d'Eugène de Mirecourt. La plupart de ces petits billets familiers, sans conséquence et sans portée, sont parfaitement lisibles. Le chantre des *Méditations* et des *Harmonies* écrit d'une main rapide, mais nette, régulière, élégante et empreinte d'une grâce presque féminine. L'écriture du Comte de Montalembert est large, ferme et très-belle. Alexandre Dumas est représenté, dans la collection Mirecourt, par un autographe superbe ; mais c'est peut-être une malice de l'auteur de la « *Maison Alexandre Dumas et Cie.* ». Mirecourt, on le sait, prétend que Dumas se sert beaucoup plus de la plume des autres que de la sienne, et qu'il ne se gâte pas la main à faire tout le manuscrit de ses œuvres. Louis Veuillot, quoique journaliste et l'un des plus féconds écrivains du siècle, a une écriture bien meilleure qu'on ne l'imaginerait. Méry a une belle signature et une grosse écriture assez laide, mais très-lisible. Alfred de Vigny a une grande et belle écriture ; celle de Victor Hugo n'est pas aussi élégante, mais elle est loin d'être indéchiffrable ; il en est de même de celle de Thiers, de Dupin, d'Odilon Barrot, et de Berryer. En général, les avocats et les hommes politiques, représentés dans cette collection, écrivent moins lisiblement que les poëtes et les littérateurs. L'écriture de Béranger est nette et facile, et ne déplaît pas à l'œil ; il en est de même de celle de Pierre Dupont ; celle de Scribe est droite et presque imprimée ; celle de Théophile Gauthier est très-lisible ; celle d'Alphonse Karr est rapide et jolie.

L'écriture de Mme. Emile de Girardin est très-élégante ; celle de Mme. Ségalas est jolie et bien lisible ; celle de Mme. George Sand, moins belle, n'est cependant pas indéchiffrable.

L'autographe de Lamennais montre une belle main, ferme et sûre, mais celle de M. Proudhon n'est guère plus belle que ses doctrines. Nous ne pensons pas, d'ailleurs, que personne soit tenté de lui ressembler.

Nous n'avons rien sous la main qui traite de l'écriture des hommes de lettres anglais ; mais, ce qui suit, extrait d'un journal européen, sur l'écriture des hommes d'état britanniques, vient à l'appui de notre thèse.

" L'écriture de Lord Derby est belle, élégante et lisible ; celle de Lord Stanley est bien lisible, mais nullement élégante. L'écriture de Lord Palmerston est dégagée, belle et passablement lisible ; celle du Duc de Newcastle est encore supérieure à cette dernière, formée de longues lettres, bien distinctes. Lord John Russell a une écriture qui ressemble à celle du Ministre des Colonies, quoiqu'elle soit formée de lettres plus petites. On pourrait citer plusieurs autres exemples, mais qu'il suffise de faire remarquer ici que la Compagnie des Indes Orientales, depuis soixante ans, a presque toujours eu l'avantage de trouver chez ses gouverneurs une belle écriture ; cet exemple donné à tous les écrivains, ne devrait pas être perdu de vue. Lord Wellesley a probablement la plus belle main que nous ayons jamais vue. Sir George Barlow écrivait un peu moins bien. L'écriture de Lord Minto était ferme et lisible. Lord Hastings et Lord Amherst ont quelque chose de pompeux dans leurs manuscrits et qui sent l'homme d'État, mais chaque lettre est aussi bien formée qu'une lettre moulée. Lord William Bentick rapprochait ses lettres, et quelquefois ses mots, un peu trop près les uns des autres ; ce qui n'empêchait pas son écriture d'être courante et le plus souvent lisible. L'écriture de Lord Auckland était remarquablement ronde et facile ; ce qui était tout l'opposé de celle de son successeur, Lord Ellenborough, dont l'écriture ressemblait à celle d'une femme et était difficile à lire. Lord Dalhousie avait une écriture belle, courante, bien ornée et surtout bien lisible ; et le Gouverneur actuel de l'Inde, Lord Canning, n'aurait pas à rougir en voyant son écriture placée à côté de celle d'aucun de ses contemporains."

Journal de l'Instruction publique
du Bas-Canada.

SUR LES INSTANTS QU'ON PEUT DONNER À L'ÉTUDE.

On se demande souvent : où prendre le temps que l'on pourra consacrer aux études ? "*Nous n'avons pas le temps*," se disent mille personnes qui reconnaissent l'utilité de la science, et qui, pourtant ne s'occupent point de diminuer leur ignorance.

Que l'on ne se fasse pas d'illusion. Ceux qui disent ainsi : " Je n'ai pas le temps," lorsqu'ils reconnaissent l'utilité de la science, sont ceux qui méconnaissent l'utilité de la science lorsqu'ils sont forcés de convenir que le temps ne leur manque pas.

En général, ce qui manque aux hommes, ce n'est ni le temps, ni la force physique, bien qu'ils le répètent perpétuellement : c'est la *force de volonté.* Ils voudraient bien tous être savants si la science venait d'elle-même. Mais il faut travailler pour l'acquérir, et le travail, on en a peur. On n'en convient pas toutefois : il y a plus, souvent on n'en convient pas avec soi-même, et pour dissimuler le mécontentement où l'on est de soi, on va disant, tantôt : " À quoi bon savoir cela !" tantôt : " Il faut si longtemps pour se familiariser avec telle science ! je n'ai pas ce temps-là."

Nous sommes d'avis, au contraire, nous, que presque toujours on a du temps de reste, même pour les études qui ne sont point indispensables, et que l'on peut en quelque sorte tailler du temps dans sa journée, pour peu qu'on en ait la volonté ferme et que l'on y pense toujours. Presque toujours, effectivement, à moins que déjà l'on n'ait fait usage d'une méthode analogue à la nôtre et fort sévère, on pourra :

1o. Éviter des pertes de temps complètement gaspillé ;

2o. Utiliser des instants qui semblent déjà avoir un emploi.

Éviter les pertes de temps. Il y a deux manières principales de perdre le temps. Ne rien faire, et faire des riens :

1o. Ne rien faire, c'est essayer une chose, puis une autre; aller et venir dans sa propre maison par désœuvrement, par ennui profond, ennui qui quelquefois, arrive à tel point qu'on ne se dissimule plus qu'on perd le temps, qu'on est enchanté de la plus sotte visite qui vienne faire diversion, qu'on cherche quelque occasion futile qui aide à le tuer.

2o. Faire des riens, c'est jouer plus longtemps ou plus souvent qu'il ne faut, se livrer à la promenade, à la société plus que de raison, prolonger des conversations qui ne roulent sur rien d'important ou d'instructif, tenir des correspondances inutiles, etc. Que l'on se surveille secrètement ; que l'on s'interdise les choses inutiles ; et que les choses utiles elles-mêmes, on ne se les permette que tant qu'elles sont utiles et pas une minute au delà : on retrouvera bientôt une heure ou deux par jour, et peut-être davantage. Pour faciliter ce travail, nous ajouterons que la première espèce de perte de temps, le *ne rien faire* affecte deux formes principales, l'une perdre le temps par masse, par heures, par demi-journées ; l'autre laisser couler des dix minutes, des quarts-d'heure dans l'oisiveté. Ces deux formes sont également funestes. Mais la seconde peut-être est plus dangereuse que la première ; car l'on ne s'aperçoit pas de la perte que l'on fait, on est loin d'en soupçonner l'étendue, on ne suppose pas, ce qui pourtant est la vérité, qu'elle se renouvelle souvent plusieurs fois par jour, et qu'une centaine de quarts-d'heure ainsi perdus par mois (ce qui est peu dire), c'est un intervalle de 25 heures non seulement astronomiques, mais encore économiques (c'est-à dire qui toutes pouvaient avoir un emploi autre que le sommeil, la toilette ou les repas). Ces quarts-d'heure perdus sont ceux qui séparent un travail d'avec un travail, ou d'avec un repas, ou d'avec une course, etc. Comme naturellement il faut du temps pour passer d'une occupation à une autre, on se dit que le quart-d'heure qu'on a de libre sera presque totalement absorbé par les mesures à l'aide desquelles s'opèrera le changement du travail, et qu'en conséquence ce n'est pas la peine de prendre ces mesures. Il serait facile pourtant, avec un peu d'attention, d'éviter l'inconvénient dont on se plaint. Que ces instants soient consacrés à des lectures, et qu'on ait l'attention de laisser le livre ouvert ou marqué soit par un signet, soit autrement. Il est vingt manières d'arriver à ce résultat : n'en indiquons qu'une. En quittant un ouvrage de géométrie, par exemple, on replie le bout de la planche de laquelle on se sert entre les deux pages qu'on est en train de lire. Rien n'empêche de procéder d'une façon analogue, même pour des travaux autres qu'une lecture. On peut avoir sur une table particulière (le pupitre à écrire debout est spécialement propre à cela) le travail tout prêt pour les instants dont il s'agit, travail auquel on se met et qu'on abandonne à volonté. On choisira pour cette espèce de travail volant le plus facile de tous, celui qui exige le moins de suite dans les idées. On ne se figure point combien on gagnera ainsi de temps. Si sur cette table des instants perdus on avait une petite pendule qui permit d'examiner combien l'on a ainsi gagné de temps par jour, par mois, par an, on ne reviendrait pas de son étonnement.

UTILISER LES INSTANTS QUI SEMBLENT DÉJÀ AVOIR UN EMPLOI.

Ces instants sont ceux des courses indispensables, des promenades solitaires, des attentes soit dans les antichambres, soit ailleurs ; des soins donnés à la toilette, au bain, enfin tous ceux pendant lesquels on est comme physiquement occupé ou empêché de faire autre chose. Mais rien alors n'empêche de penser, et puisque ici nous nous occupons plus spécialement des moyens d'apprendre vite, rien n'empêche de se rappeler. Que l'on passe en revue dans son souvenir ce que l'on a lu le matin, la veille, depuis un temps quelconque: Que tantôt l'on cherche à se rappeler purement et simplement, et tantôt à classer ce qu'on sait. Ces moments, pendant lesquels il est impossible de tenir un livre, seront de tous les plus fructueusement employés, ils nécessitent certaine tension d'esprit qui lorsqu'elle est couronnée par quelque succès, n'est pas sans charme ; ils nous donnent la mesure de ce que nous savons, en nous avertissant de ce que nous ne savons pas, et en nous préservant à cet égard de l'illusion à laquelle nous entraîne souvent l'habitude de regarder furtivement, du coin de l'œil le coin du livre où se trouve caché ce que nous sentons ne pas trop bien savoir, enfin, parfois ils nous font presque découvrir, en nous aidant à retrouver, par l'ensemble de ce que nous nous rappelons, les détails que nous ne nous rappelons pas, détails qui, bien souvent, résultent soit de ce qui précède, soit de ce qui suit, ou qui s'y rattachent et que l'on en peut conclure, comme, par exemple de la forme des corps enveloppants, on déduit sans peine celle de l'objet enveloppé.

L'inconvénient unique qui puisse résulter de la méthode que nous indiquons ici, c'est quelque chose qui ressemble à de la distraction. Souvent, en effet, on reproche ce défaut aux personnes les plus remarquables de la société, aux penseurs. Nous ne conseillons point à nos lecteurs d'affecter ce défaut pour se donner l'air de métaphysiciens ou de mathématiciens profonds, pas plus que nous ne leur conseillons de mal écrire pour ressembler à Napoléon ou à lord Byron. Nous leur conseillons même d'en éviter la réalité tout aussi bien que l'apparence : il y a un temps pour tout en ce monde, et avec un peu de souplesse dans l'esprit, il est facile de revenir en un dixième de seconde, des méditations les plus graves, à ce que l'on vous dit, et d'y répondre juste. Mais si par malheur, il arrivait qu'en utilisant ainsi le temps, on devint distrait, nous regarderions ce malheur comme infiniment moins grand que la perte de temps qu'il fait éviter.

Grandsagne et Julien.
L'Art d'étudier avec fruit.

LE TRAVAIL, LOI DE LA VIE ET DE L'ÉDUCATION.

On confond trop dans l'usage du discours et dans la pratique de la vie, l'action de l'homme et son travail ; et pourtant il s'en faut bien qu'*agir* et *travailler* soient choses identiques ; tout travail est une action, mais toute action n'est pas un travail. Il y a un *faire* qui comporte la paresse ; il y a une *action* qui ne *travaille* pas, et le monde est plein de gens qui usent dans une *action paresseuse* une vie qui ne produit rien.

Qu'est-ce donc que le Travail ? Le travail dans sa notion la plus simple, c'est l'effort de l'homme contre l'obstacle ; c'est la lutte contre la difficulté. Quand l'homme veut faire de ses puissances, un usage fécond, il trouve dans sa nature une force, hostile au déploiement de ses facultés ; et devant toute grande et belle chose, son action sent une barrière qui l'arrête ; travailler, c'est vaincre cette force, c'est briser cette barrière.

Le Travail, c'est l'homme qui marche, l'homme qui produit, mais la fatigue aux membres, la sueur au front, si ce n'est la tristesse au cœur. Donc, le Travail, c'est la peine ; le Travail, c'est l'action, plus la douleur ; c'est la douleur même. Ceci nous explique pourquoi, dans les langues humaines, souvent les mêmes mots expriment le Travail et la douleur. Dans la langue romaine, si philosophique toujours, et aujourd'hui si chrétienne, le mot LABOR est tout à la fois le signe de l'action et de la douleur. C'est qu'en effet, dans la réalité de la vie, travail et douleur ne sont pas deux choses, mais une. Le Travail, je le sais, produit des joies qu'ignore la paresse ; mais si la joie peut en sortir, elle ne le constitue pas ; le bonheur est le fruit du travail, ce n'est pas le travail lui-même.

Le règne de l'homme sur la nature physique, est la conquête progressive du travail de ses mains, et chaque force de la matière qu'il soumet à son sceptre, ne cède qu'à la violence que le travail lui fait. L'industrie, née de lui, ne marche qu'avec lui ; et le progrès matériel, dont se glorifie *seul* le génie de ce siècle, est plein de la sueur des siècles.

Or, ce que le Travail fait dans l'ordre matériel, il le fait dans l'ordre artistique, littéraire et scientifique. Partout où se déploie, pour produire, l'énergie humaine, vous verrez les créations de l'homme sortant de ses douleurs, fécondées par son travail ; et partout les chefs-d'œuvre de la pensée, de l'art, de la poésie, de l'éloquence, comme de l'industrie, recevant de la main du TRAVAIL, la consécration de l'immortalité. Le Travail est dans l'ordre naturel le plus grand des *Thaumaturges* ; c'est lui qui fait les miracles de l'homme.

Suivez, sur la route des siècles, ces vestiges éclatants qu'a laissés dans l'histoire l'élite de l'humanité ; tout ce qu'il y a de la force, la beauté, l'illustration. Les créations du génie sont marquées à ce signe, auquel on reconnaît la postérité d'Adam et les œuvres de l'homme. Le souffle de l'inspiration les conçoit, et les conçoit avec bonheur ; seul le Travail les enfante, et les enfante dans la douleur.

Voilà pourquoi le génie, dans la création de ses œuvres, est visité tour à tour par la joie et la douleur, l'enthousiasme et la mélancolie. Chaque cri d'admiration qu'il excite répond à l'un de ses soupirs ; plongé dans la souffrance encore plus que dans la vérité, il puise, dans des abîmes d'angoisses, la paternité de ses œuvres ; et il peut dire, en les regardant, comme une mère à l'enfant qui lui renvoie, avec son image, le souvenir de la souffrance : *vous êtes fils de mes douleurs.* C'est peut-être là le mystère de cette sympathie profonde que l'homme garde pour tout ce qu'il a produit L'homme sent dans ses œuvres, avec le germe de sa vie, le tressaillement de ses douleurs.

Tout être créé a la vocation de se développer selon sa propre loi : l'éducation de la vie se fait selon les lois de la vie , et l'éducation de l'homme n'est pas autre que l'homme lui-même se développant dans l'équilibre des lois qui régissent la nature humaine. Or, nous venons de le reconnaître, le Travail est, pour la nature humaine, une loi radicale, souveraine, indéclinable. Il en résulte immédiatement que le perfectionnement ou l'éducation de l'homme n'est possible que dans le Travail et par le Travail ; en d'autres termes, sans le Travail, l'homme ne peut s'élever, il est imperfectible.

Tel est le caractère original, tel est le signe glorieux qui distingue la formation de l'homme de la formation des autres êtres de la création, le libre effort, le Travail volontaire. Donnez à une plante son sol, son atmosphère et son soleil; la plante croît et s'élève, son éducation est *fatale*. Impuissante à l'effort, la Providence lui ordonne de céder à l'action des forces qui provoquent son développement. Il en est tout autrement de l'éducation de cet être que M. de Maistre nommait si bien la *plante humaine*. L'homme est une *activité*, son développement doit être actif. L'homme est une *liberté*, son développement doit être libre. L'homme est un être tombé, son développement doit être laborieux, il ne s'élève que par l'effort. À son développement normal sa nature fait obstacle, il faut qu'il brise par son énergie cet obstacle à sa légitime croissance; il faut qu'il porte dans un sillon douloureux, la trace du travail qui l'a touché, ou plutôt dont il s'est touché lui-même, pour coopérer dans la formation de sa vie, à l'action du Créateur.

L'homme est le chef-d'œuvre de Dieu, mais à l'achèvement de ce chef-d'œuvre, l'homme doit concourir. Mieux que ses propres œuvres, l'homme s'élève et se parfait lui-même Il faut qu'il demande à son propre labeur, le sceau de sa propre perfection; et qu'à force de se sculpter, de se châtier et de se travailler lui-même. il mérite, aux jours de sa jeunesse, l'honneur de sa virilité. Sans ce travail personnel par lequel l'enfant se façonne et se forme lui-même, son éducation ne se fait pas, elle se défait : il ne s'élève pas, il descend : il descend par l'intelligence, il descend par la volonté, il descend par le cœur; et, sous ce triple rapport, il consomme en lui-même, par une paresse qui le déshonore et le déshérite de sa propre dignité, la déchéance de l'homme.

Regardez; voici l'enfant qui a travaillé; il a fécondé son intelligence, affermi sa volonté et contenu son cœur. Habitué par le travail, à une mâle résistance et à de chastes efforts, il a défendu sa vie contre les charmes et les enivrements du plaisir. Cette vie monte au lieu de descendre, et ne se répand sur les hommes que pour les embaumer de ses parfums et les couvrir de ses dons. L'intelligence, la volonté et le cœur ont en lui leur développement harmonieux. Le cœur a mis sur son front sa grâce; la volonté, sa force; l'intelligence, sa majesté; et de ce triple rayonnement il se forme une beauté incomparable, beauté vraiment royale, qui annonce le roi de la création, et efface de son éclat toute beauté créée. Il est plus beau que tous les spectacles des cieux, plus beau que tous les sourires de la nature, plus beau que toutes les beautés que Dieu fait reluire sur la terre, et dans l'épanouissement de sa beauté virile, il peut dire *j'ai travaillé*, *j'ai fait mon éducation*, *je suis un homme.*

LE PÈRE FÉLIX.

PENSÉES.

Le son des cloches de notre paroisse nous attache et nous émeut. Toute notre vie cette voix réveille de touchants souvenirs; de même notre conscience, si délaissée qu'elle soit, nous crée de temps en temps des enseignements auxquels nous ne pouvons nous soustraire : ce sont des appels de Dieu.

Si la religion ne te rend pas plus heureux, libre, aimant, actif, dévoué, c'est que tu n'as pas la véritable religion.

Nous supportons nos défauts comme certaines gens supportent les odeurs qu'ils affectionnent : tout le monde en souffre et nous n'y songeons même pas.

Parler sans penser, c'est tirer sans viser.

Un mauvais penchant est d'abord un passant, puis un hôte, enfin un maître.

Celui qui apprend la sagesse sans y conformer sa vie ressemble au laboureur qui tourne et retourne son champ sans y faire de semailles.

Celui qui ne se lève pas à l'heure est tout le jour en retard.

La paresse marche si lentement que la pauvreté ne tarde pas à l'atteindre.

Si tu achètes le superflu, tu vendras bientôt le nécessaire.

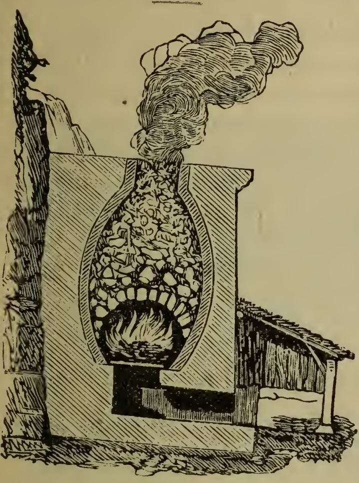
Ne fais rien dans ta colère ; mettrais-tu à la voile pendant une tempête ?

Fais comme cet arbre qui donne son fruit à celui qui lui jette une pierre. Donne le bien pour le mal.

Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.

Les livres donnent le même tour à nos pensées et à notre manière de raisonner que la bonne et la mauvaise compagnie à nos manières et à notre conversation.

LA PIERRE CALCAIRE.



FOUR À CHAUX

La pierre calcaire, avec laquelle on fait la chaux, forme des bancs souterrains considérables. Cette pierre sert à construire les bâtiments. Brisée en morceaux faciles à manier, elle s'appelle moellons. La pierre calcaire contient le plus ordinairement les traces des objets qui ont servi à sa formation : Ainsi l'on y retrouve en grande quantité des coquilles, des *tests* (enveloppes dures d'animaux). Lorsque la pierre calcaire a un grain fin et qu'elle ne présente aucune de ces traces d'animaux, on lui donne le nom de *pierre calcaire compacte;* c'est celle dont on se sert pour lithographier.

On calcine la pierre calcaire comme le plâtre, pour la convertir en chaux ; mais on la calcine à une chaleur beaucoup plus élevée. Un feu très-ardent doit être entretenu pendant douze heures de suite. Le plus souvent dans un fourneau en pierre ou en brique, on superpose alternativement plusieurs lits de pierres cassées et plusieurs lits de houille ou de tourbe, on allume le feu en dessous avec du menu bois.

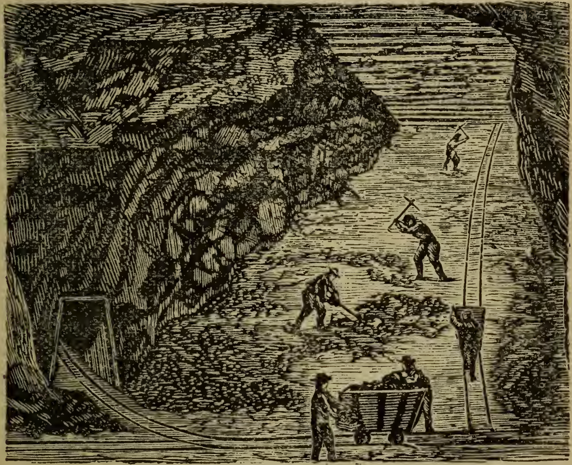
Lorsque la chaux a été retirée du four, elle prend le nom de *chaux vive.* Si l'on verse de l'eau sur cette chaux, l'eau s'échauffe, bouille et se vaporise en partie. La chaux devient alors une pâte d'un blanc de neige ; on lui donne le nom de *chaux éteinte*, et on l'emploie pour tous les ciments On la mêle au sable, aux pierres pilées, aux briques pulvérisées, au mâchefer, à la cendre. Ces divers mortiers servent à lier entre elles les pierres de construction.

(Livre de lecture)

LA HOUILLE.

La houille est une pierre noire et luisante vulgairement connue sous le nom de *charbon de terre.* Elle produit une chaleur plus grande que le bois et elle brûle en faisant une flamme très-bleue et une fumée très-grasse dont l'odeur fait mal à la tête. Cette odeur pernicieuse est produite par le soufre et le bitume renfermés dans la houille. On trouve ce combustible dans la terre, à différentes profondeurs et en couches plus ou moins épaisses. Quand les dépôts sont à fleur de terre, l'exploitation en est facile et se fait à ciel ouvert. Mais, quand il faut aller chercher la houille à quinze ou dix-huit cents pieds de profondeur, l'exploitation rencontre mille difficultés, exige une foule de travaux, et, expose les ouvriers aux plus grands dangers.

D'abord de larges puits sont creusés jusqu'à la couche qu'on veut exploiter. Au fond de ces puits, et quelquefois à diverses hauteurs, on ouvre dans le charbon de longues galeries, dont les voûtes sont soutenues de distance en distance par de solides piliers de charbon de terre réservé. Des paniers suspendus à de longues cordes, ou à de fortes chaînes descendent les mineurs, et remontent le charbon de la même façon que les seaux de nos puits ordinaires ; quand un panier descend, un autre monte. Nulle existence n'est plus rude que celle des ouvriers des mines ; enterrés, pour ainsi dire, pendant plusieurs jours de suite, sans cesse exposés à des éboulements imprévus ou à de subites inondations causées par les sources souterraines qui jaillissent sous le moindre coup de pioche.



INTÉRIEUR D'UNE MINE DE CHARBON.

En outre, un gaz très-inflammable, quand il est mélangé à l'air, circule dans les parties inférieures des mines, et si par malheur, il rencontre une flamme quelconque, on entend une épouvantable détonation qui fait écrouler les plus solides parois des galeries et ensevelit les mineurs. Ce gaz s'appelle le *feu grisou.* Autrefois, pour s'assurer qu'il ne s'en était pas formé, l'ouvrier le plus dévoué s'exposait pour ses camarades. Muni d'une longue perche, au bout de laquelle était une torche enflammée, il se glissait en rampant jusque dans les galeries les plus reculées ; et s'il y avait du gaz, l'explosion avait lieu, et le plus souvent l'ouvrier périssait victime de son dévouement. Il y a environ quarante ans, ces explosions étaient fréquentes dans les houillères d'Angleterre, et il en résultait les accidents les plus terribles. Les propriétaires des mines s'adressèrent alors à un savant de leur pays, et lui demandèrent si la science n'avait pas les moyens de prévenir ces accidents. Ce fut à cette occasion que le chimiste Dary inventa pour les mineurs une lampe de sûreté. C'est une petite lampe très-simple, où la lumière est enfermée dans une toile métallique, qui, sans doute, rend la lumière moins vive, mais qui empêche le gaz extérieur de s'enflammer. Au moyen de ces lampes rendues plus parfaites aujourd'hui, on travaille dans les mines avec une lumière suffisante, et sans la moindre crainte du feu grisou.

(ÉCOLE NORMALE.)

L'OR ET L'ARGENT.

Les métaux les plus rares ne sont pas les plus utiles : ceux qu'on appelle métaux précieux ont plus de valeur que les autres, mais leur rareté seule leur donne cet avantage, qui est bien faible si on le compare à l'utilité des métaux les plus communs. Sans le fer, les arts, l'industrie, le commerce, l'agriculture perdraient toute leur puissance ; sans l'or, le luxe seul aurait à souffrir. Si l'on a choisi l'or et l'argent pour en fabriquer la monnaie, c'est surtout à cause de leur rareté. Il ne faut pas oublier que ce qui fait la richesse ou la pauvreté d'un pays, ce n'est pas la plus ou moins grande quantité d'or et d'argent ; c'est la quantité plus ou moins grande des productions du sol et des produits de l'industrie. La terre, riche en blés, en bois, en prairies, en bestiaux a de l'or et de l'argent : les comtés où l'industrie est active, où le travail de l'homme est productif, où les usines et les manufactures s'élèvent et prospèrent, ont de l'or et de l'argent.

Le commerce serait bien difficile et bien borné s'il ne se faisait que par échanges. Si le cultivateur qui a du blé ne pouvait se procurer la viande dont il a besoin qu'après avoir rencontré le berger, qui, ayant lui-même besoin de pain, lui donnerait un mouton en échange d'un sac de blé, l'un et l'autre pourraient perdre un temps précieux. Les hommes ont de bonne heure reconnu la nécessité d'avoir un signe représentatif de toutes les marchandises. La monnaie dans la poche de l'ouvrier représente son travail de toute la journée ; elle représente aussi toutes les denrées qui lui sont nécessaires. Cette pièce est le signe de la valeur de son industrie ; elle est en même temps le signe de la valeur du pain, de la viande, du thé, etc., nécessaires pour le nourrir lui et sa famille ; des étoffes pour ses vêtements, du bois pour son chauffage, de l'abri qu'il trouve sous le toit qu'il loue ou qu'il achète ; enfin de la réserve qu'il doit amasser pour ses vieux jours. Tout cela se trouve dans sa poche, représenté par la pièce d'or ou d'argent, qui, depuis qu'elle a été fabriquée, se roule de poche en poche, représentant toujours ces mêmes richesses.

On conçoit qu'il était nécessaire de choisir pour ce signe représentatif, une substance qui fût assez rare, et qui eut en même temps l'avantage de ne se point détériorer facilement. L'or et l'argent ont cette double qualité. Le fer, le cuivre sont communs et rapidement attaqués par l'humidité de l'atmosphère. Le cuivre, plus rare que le fer, n'a été employé que pour la fabrication des monnaies de petite valeur.

L'or est deux fois, au moins, plus lourd que le cuivre à égal volume ; il est dix-neuf fois plus lourd que l'eau ; il est inaltérable à l'air et très-tenace. C'est enfin le plus ductile et le plus malléable de tous les métaux.

On trouve l'or à l'état métallique dans les sables des rivières ou des montagnes. Ce métal se présente aussi à l'état de minerai, c'est-à-dire mêlé à d'autres substances, desquelles on le sépare au moyen du mercure C'est de la Californie et de l'Australie que le commerce tire maintenant la plus grande partie de l'or employé au monnayage et à l'orfèvrerie. On ne l'emploie qu'en l'alliant avec l'argent ou le cuivre, qui lui donnent de la dureté.

OUVRIERS LAVANT LE SABLE POUR CHERCHER LES PAILLETTES D'OR.

L'argent se trouve également à l'état métallique dans certaines mines d'Amérique. C'est notre continent qui renferme les mines d'argent les plus riches. Ce métal pèse 10 fois autant que l'eau à égal volume ; il est peu altérable à l'air ; mais les exhalaisons fétides noircissent rapidement sa surface ; il n'est pas aussi ductile que l'or ; cependant, on le convertit en feuilles très-minces qui servent à recouvrir les autres métaux. La monnaie d'argent contient un dixième de cuivre. On fabrique avec ce métal des cuillers, des fourchettes, des plats, des vases, des ornements d'église, etc. L'argent se dissout dans l'acide nitrique, et, lorsqu'ainsi dissous on a fait évaporer le liquide, on obtient une pâte noirâtre qui durcit et qui forme la *pierre infernale* ou nitrate d'argent dont se servent les chirurgiens pour brûler les chairs.

DILATATION DE L'EAU PAR LA GELÉE.

L'eau augmente par la gelée d'environ un treizième de son volume. C'est ainsi que, pendant l'hiver, nous voyons souvent se briser des vases par le seul effet de la congélation de l'eau dont ils sont souvent remplis. On conçoit en effet que l'eau, augmentant de volume, presse avec force contre les parois du vase et tend à le faire éclater ; aussi, faut-il avoir soin de ne jamais remplir en entier les vases qui pourraient être soumis à l'action de la gelée. Ces faits ne donnent toutefois qu'une faible idée de la force expansive de l'eau ; en voici d'autres plus remarquables. Une bombe de plus d'un pouce d'épaisseur, ayant été remplie d'eau et fermée par un bouchon fortement maintenu, fut fendue par l'effort de la gelée. Un canon de fer également rempli d'eau, bien fermé et exposé à la gelée, se trouva crevé en deux endroits après douze heures. D'après cela on ne doit pas être étonné que la gelée soulève le pavé des rues, qu'elle fasse crever les tuyaux des fontaines, quand on n'a pas la précaution de les tenir vides, qu'elle fende les pierres, et qu'elle détruise les tissus des végétaux. Ce dernier effet, lorsqu'il se produit au printemps, est particulièrement dangereux pour les plantes et les jeunes arbres, parce que la sève, très-abondante à cette époque, venant à se geler, se dilate, tandis qu'au contraire, les fibres de la plante se resserrent par le froid, d'où résultent des déchirures qui entravent la végétation et font quelquefois mourir la plante.

L'ESCLAVAGE ANTIQUE ET LES MACHINES MODERNES.

«Si la navette et le ciseau pouvaient marcher tout seuls, disait un ancien, l'esclavage ne serait plus nécessaire.» La puissante intelligence d'Aristote a comme devancé les siècles quand, dans un éclair de génie, il a prononcé les paroles que je viens de rapporter Autrefois, il fallait des milliers d'esclaves, travaillant sans paix ni trêve, pour faire subsister quelques personnes privilégiées, et la société vivait dans une sorte de misère universelle En effet, on manquait partout de ce qui

INTÉRIEUR D'UNE SALLE DE LA MANUFACTURE DE COTON DE V. HUDON. (¹).

---

(1) Établie à Hochelaga le 14 février, 1874.

aide et fertilise le travail, c'est-à-dire de routes, de canaux, de chemins de fer, de bateaux à vapeur, de tout ce qui compose le vaste appareil de nos usines, de nos manufactures, de nos ateliers. Un fort simple citoyen d'aujourd'hui mène une existence plus commode que celle des héros qui assiégèrent Troie, ou qui firent tomber les murs de Thèbes. La célèbre Pénélope avait 12 femmes esclaves occupées à moudre le grain, nuit et jour, pour sa maison que nous pouvons évaluer à 240 personnes ; ainsi une personne était nécessaire pour moudre le grain consommé par 20 bouches. De nos jours, un moulin à farine n'a besoin que d'une personne pour 5,000 bouches. Une bonne fileuse d'autrefois produisait la moitié de la besogne d'une broche de nos usines, et un homme suffit à 160 broches au moins, ce qui revient à dire qu'une seule personne fait à présent autant d'ouvrage que 320 autrefois. La puissance de l'activité humaine est, par conséquent, plus de trois fois centuplée. Que serait-ce si nous comparions le machiniste monté sur sa locomotive avec le pauvre Indien des Cordillières qui sert de bête de somme !

L'industrie par ses progrès rend accessible au monde entier les ressources de l'aisance et de la prospérité. Elle donne aux faibles mains de l'homme un pouvoir sans limite, et assure à l'intelligence un triomphe perpétuel sur la matière.

CINQUIÈME PARTIE.

GENRE ÉPISTOLAIRE.

LETTRES.

La parole, est sans doute le plus grand avantage qui ait été réservé à l'homme ; mais l'écriture nous en a procuré un, qui n'est guère moins précieux, celui de transmettre aux absents l'expression de nos sentiments divers, d'entrer avec eux en communication de pensées, d'intérêts, d'affections.

Or, comme les objets de nos pensées, de nos intérêts, de nos affections sont aussi divers que le sont les rapports des hommes entre eux, on ne saurait établir une classification rigoureuse des différentes espèces de lettres dont le genre épistolaire se compose.

Consulté par un ami sur les règles à suivre dans cette espèce de composition, Saint-Grégoire de Nazianze lui répondit : « La précision que je demande dans une lettre, c'est la clarté, qui consiste à éviter, autant que possible, de s'embarrasser dans un flux de paroles stériles, lequel ne prouve autre chose que la démangeaison de parler. Car, enfin, le principal mérite de ce genre, c'est de se faire également goûter des ignorants et des savants ; des premiers, en leur parlant un langage qui ne s'éloigne pas de l'intelligence la plus bornée ; des seconds, en s'exprimant dans un style qui ne soit pas celui du commun, et qui pourtant se fasse comprendre sans aucun effort. Après, vient le mérite de l'agrément. Ce qui doit y régner surtout, c'est le naturel.

VOICI COMMENT L'ILLUSTRE FÉNELON DONNE D'AFFECTUEUX CONSEILS À SON FRÈRE :

« Je m'intéresse de si bon cœur, mon cher frère, à tout ce qui vous regarde, que je ne puis m'empêcher de vous l'écrire de temps en temps, quoique j'aie peu de temps, et que les lettres me fatiguent beaucoup. Mandez-moi un peu ce que vous faites, et comptez que c'est me parler de ce qui me touche... Votre personne m'est assez chère pour vous souhaiter les sentiments de crainte de Dieu, et de confiance en Lui qui met le cœur en repos, et qui est la plus sûre ressource dans les peines de la vie. Il n'y a rien que je ne donnasse et que je ne souffrisse pour vous voir un chrétien solide, sans grimace ni façon. Pour y parvenir, il faut un peu lire, faire des réflexions simples sur sa lecture, étudier ses devoirs et ses défauts, demander à Dieu la vertu, et chercher son amour, qui est le souverain bien.

Je suis tout à vous tendrement »

LETTRE DE MADAME DE MAINTENON À SA NIÈCE, POUR L'ENGAGER À N'AIMER ET À NE SERVIR QUE DIEU.

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit ; vous en serez plus humble, et vous sentirez que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur. Croyez-le bien, tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ?

J'ai été jeune et jolie, j'ai eu des fêtes et des plaisirs, j'ai été aimée partout ; dans un âge un peu avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit, je suis parvenue à la faveur ; et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois ; alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre : on a des chagrins, mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

UN PERSAN À PARIS.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait ; si j'étais au spectacle, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, et qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas que d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques, car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: « Ah! ah! monsieur est Persan! c'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan? »

MONTESQUIEU.

Cette lettre se fait remarquer par une critique fine et spirituelle de la légèreté des habitants de Paris. Le style en est simple, comme le comporte le genre épistolaire dans les sujets du commerce ordinaire de la vie.

DIVERS GENRES.

EXCUSES À UNE BONNE TANTE.

Il y a quinze jours, ma très-bonne et très-chère tante, que je me propose, chaque matin, de partir pour aller vous voir, vous embrasser, et mettre à vos pieds un neveu qui se souvient, avec la plus tendre reconnaissance, des soins que vous avez pris de lui dans son enfance, et de l'amitié que vous lui avez toujours témoignée. Des soins indispensables m'ont empêché, jusqu'ici, de suivre le penchant de mon cœur, et me retiendront encore quelques jours ; mais rien ne m'empêchera de satisfaire mon empressement à cet égard le plustôt qu'il me sera possible ; et j'aime encore mieux un retard qui me laissera le loisir de passer quelque temps auprès de vous, que d'être obligé d'aller et revenir le même jour Je ne puis vous dire quelle fête je me fais de vous revoir, et de retrouver en vous cette chère et bonne tante, que je pouvais appeler ma mère, par les bontés qu'elle avait pour moi, et à laquelle je ne pense jamais sans un véritable attendrissement. Je vous prie de témoigner à M Viger le plaisir que j'aurai aussi de le revoir, et d'être reçu de lui avec un peu de la même bonté que vous avez toujours eue pour moi Je vous embrasse de tout mon cœur, l'un et l'autre, et suis avec le plus tendre et le plus respectueux attachement, etc

REMERCIMENT.

Au Général *** à Naples.

Mon général, j'ai chargé M. Desgoutins de vous payer en or 945 francs Je vous prie d'agréer en même temps mes remercîments Le service que vous m'avez rendu, quoique venant fort à propos, m'a bien moins touché que les manières pleines de bonté dont vous l'accompagnâtes. Je sens qu'en vous rendant votre argent je ne suis pas quitte envers vous, et malheureusement je ne pourrai jamais vous être bon à rien. Mais ma reconnaissance, toute impuissante qu'elle est, ne me pèse point du tout, et je trouve du plaisir, à vous être obligé toute ma vie.

P.-L. Courier

L'OUBLI ET LE PARDON DES INJURES.

St. Jérôme à sa tante.

Saint Jean, qui a uni en sa personne la qualité d'apôtre et celle d'évangéliste, dit que « tout homme qui hait son frère est homicide. » C'est bien avec raison qu'il parle de la sorte, car l'homicide est ordinairement l'effet de la haine ; un cœur qui s'abandonne à cette furieuse passion est souvent coupable d'un meurtre dont la main est innocente. À quoi bon un tel début, me direz-vous, et que prétendez-vous par là ? C'est de vous exhorter à bannir de votre cœur toute l'aigreur que nos anciens différends y ont fait naître, afin d'y préparer une demeure agréable au Seigneur. « Mettez-vous en colère, dit David, et ne péchez point, » c'est-à-dire, comme l'explique saint Paul : « Que le soleil ne se couche point sur votre colère. »

Que deviendrons-nous au jour du jugement (¹), nous que le soleil voit persévérer dans la haine, non pas durant un jour, mais depuis tant d'années ? Jésus-Christ dit dans l'Évangile : « Si en présentant votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre

---

(1) "Du jugement." Le jugement dernier.

frère a quelque chagrin contre vous, laissez-là votre don devant l'autel, et allez vous reconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don. » Que je suis malheureux (je ne puis pas en dire autant de vous), d'avoir passé tant d'années sans offrir de dons à l'autel, ou d'avoir perdu par une haine invétérée tout le mérite de ceux que j'ai offerts ! Comment avons-nous pu dire tous les jours dans nos prières : «Pardonnez-nous nos offenses ; » puisque notre cœur n'était pas d'intelligence avec notre bouche, et que nos actions démentaient nos prières ? Je vous prie donc encore aujourd'hui, comme je vous en ai déjà prié il y a plus d'un an, de vouloir bien entretenir avec moi cette paix que le Seigneur nous a laissée ; il voit votre cœur et le mien, et avant qu'il soit peu, nous paraîtrons devant son tribunal, et nous y serons ou récompensés pour avoir fait la paix, ou punis pour l'avoir rompue. Que si vous ne voulez pas, ce qu'à Dieu ne plaise, étouffer vos anciens ressentiments, pour moi je ne laisserai pas d'être déchargé devant Dieu ; cette lettre que j'écris suffira pour me justifier. (SAINT-JÉRÔME, *lettre écrite du désert*, *l'an* 372.) (1)

---

(1) Saint Jérôme, le plus savant docteur de l'Église, naquit vers l'an 331 et mourut vers l'an 420. Il se retira, pendant plusieurs années, dans la solitude, en Syrie, pour mieux s'y livrer à l'étude et à la vie sainte.

INDULGENCE POUR NOS AMIS.

À M***.

Daignerez-vous bien encore me recevoir en grâce, après une aussi indigne négligence que la mienne ? J'en sens toute la turpitude, et je vous en demande pardon de tout mon cœur. À le bien prendre, cependant, quand je vous offense par mes retards déplacés, je vous trouve encore le plus heureux des deux. Vous exercez à mon égard la plus douce de toutes les vertus de l'amitié, l'indulgence ; et vous goûtez le plaisir de remplir les devoirs d'un parfait ami, tandis que je n'ai que la honte et des reproches à me faire sur l'irrégularité de mes procédés envers vous. Vous devez du moins comprendre par là que je ne cherche point de détour pour me disculper. J'aime mieux devoir uniquement mon pardon à votre bonté que de chercher à m'excuser par de mauvais subterfuges. Ordonnez ce que le cœur vous dictera, du coupable et du châtiment, vous serez obéi. Je n'excepte qu'un seul genre de peine qu'il me serait impossible de supporter ; c'est le refroidissement de votre amitié. Conservez-la-moi toute entière, je vous en prie, et souvenez-vous que je serai toujours votre tendre ami, quand même je me rendrais indigne que vous fussiez le mien.

J.-J. Rousseau.

L'ABSENCE.

À Madame de Grignan.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! comment vous a-t-il paru? Pour moi, je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avais imaginées, et que j'avais appréhendées depuis si longtemps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes! Quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté quand on se trouve si bien ensemble! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur, je veux me représenter votre courage et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant Pour moi, je revins à Paris comme vous pouvez vous l'imaginer: M. de Coulanges se conforma à mon état; j'allai descendre chez M. le cardinal de Retz, où je renouvelai tellement toute ma douleur que je fis prier M. de La Rochefoucauld, madame de La Fayette et madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur; il faut cacher ses faiblesses devant les forts. M. le cardinal entra dans les miennes; la sorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un religieux de Saint-Victor, je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours; son secret est répandu; ses gens sont fondus en larmes: je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi, quelle différence! quelle solitude! quelle tristesse! votre chambre, votre cabinet, votre portrait! ne plus trouver cette aimable personne! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui était hier, je me trouvai toute éveillée à cinq heures; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique; il voudrait bien m'apprendre à gouverner mon cœur; j'aurais beaucoup gagné à mon voyage si j'en rapportais cette science. Je m'en retourne demain; j'avais besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête, et reprendre une espèce de contenance.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

À LA DUCHESSE DE BEAUVILLIER.

PAROLES DE CONSOLATION SUR LA MORT DE SON ÉPOUX. (1)

Ce que vous me faites espérer, Madame, est une des plus grandes consolations que je puisse ressentir dans tout le reste de ma vie. En attendant, je prie Dieu tous les jours qu'il vous console. Il y a une consolation que notre cœur ne veut point, et c'est avec raison ; elle est vaine et indigne de l'esprit de grâce. Mais il y a une autre consolation qui vient de Dieu seul. Il apaise la nature désolée, il fait sentir qu'on n'a rien perdu, et qu'on retrouve en Lui tout ce qu'on semble perdre, il nous le rend présent par la foi et par l'amour (1) ; il nous montre que nous suivons de près ceux qui nous précèdent ; il essuie nos larmes de sa propre main ; j'espère, Madame, que celui qui vous a affligée par un coup si accablant modérera votre douleur : Il n'y a que Lui qui le puisse faire. Ayez soin de votre santé ; elle doit être bien altérée ; vous avez horriblement souffert.

---

(1) "*Beauvillier*" (Paul de), duc de Saint-Aignan, né en 1648, mort le 31 août 1714, était renommé par sa haute vertu. Louis XIV le choisit, en 1689, pour gouverneur du jeune duc de Bourgogne, son petit-fils, dont Fénelon était précepteur. Le duc et le prélat, rapprochés par leur caractère et leurs

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE FÉNELON, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

FÉNELON.

---

vertus autant que par leurs fonctions, s'unirent de la plus étroite et de la plus tendre amitié, que la mort seule put rompre. Fénelon n'appelait jamais M. de Beauvillier que *le bon duc*.

(1) « Il nous le rend présent, etc. » Dans une autre lettre sur le même sujet, écrite à la duchesse de Beauvillier au mois de décembre suivant, Fénelon revient d'une manière très-touchante sur la même pensée, et dit en parlant de lui-même : « Pour moi, qui étais privé de le voir depuis tant d'années, je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu, et quoique je l'aie pleuré amèrement, je ne puis croire que je l'aie perdu »

LA JEUNE FILLE ORGUEILLEUSE.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr (1) ; et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille ? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne convient point.

Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours ? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse ne vous regardera, ni vous, ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province avec peu de biens, et beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez, et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis point prévenue contre vous ; mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Évangile par cœur ; et qu'importe si vous ne vous conduisez point par ses maximes ?

Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre, et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi : ne vous flattez point ; je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien.

---

(1) " Saint-Cyr. " Célèbre maison fondée auprès de Versailles par madame de Maintenon pour l'éducation des filles nobles de familles pauvres.

Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile, je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire.

MADAME DE MAINTENON.

LA RECOMMANDATION.

AU MARQUIS D'ARGENSON.

Que direz-vous de moi, Monsieur ? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante ; vous ne semblez me laisser de sentiments que ceux de la reconnaissance, et il faut avec cela que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi, mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. « Oh ! oh ! dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc ;

écrivez-lui en ma faveur.—Mais, Monsieur, considérez que j'abuserais...—Eh bien ! abusez, dit-il ; je voudrais être à lui s'il va en ambassade : je ne demande rien, je lui servirai à tout ce qu'il voudra ; je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue ; enfin, donnez-moi une lettre pour lui. » Moi, qui suis un bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux ; *Je verrai M. d'Argenson !*—Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, Monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité ; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit. J'en retiens part.

S'il arrivait en effet que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous-en au noviciat des Jésuites ; il y a été deux ans novice.

Pour moi je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance.

VOLTAIRE

LETTRE D'INTRODUCTION

À M VICTOR DE TRACY, À PARIS.

Cher et excellent ami,

Le colonel Fagan, qui a été pour moi une providence bienfaisante dans l'Inde, à la veille de quitter ce pays pour toujours et de retourner en Europe, où la France sera sans doute sa demeure définitive, me prie de lui faire connaître quelques-uns de mes amis. C'est par vous que je commence le cercle de visites épistolaires (¹) que je vais donc faire pour lui et avec lui. Le colonel Fagan est de famille irlandaise, élevé en France : entré fort jeune au service indien, il fut de cette expédition que les Anglais envoyèrent contre nous de Bombay en Égypte (²), et qui n'arriva qu'après notre capitulation (³). Il connut là M. La Fosse, revint en France avec lui, et y resta une couple d'années, pendant lesquelles se forma sa liaison avec M. La Fosse, qui est intime. Il a depuis revu la France à deux reprises. C'est un officier de la plus haute distinction. Il est depuis maintes années *adjudant général*, c'est-à-dire major général de l'armée indienne (⁴), ce qui équivaut au commandement en chef, vu que le commandant en chef de nom est un grand seigneur anglais, renouvelé tous les quatre ans, qui arrive ici et s'en retourne après ses quatre ans, sans comprendre un mot du langage et des mœurs si particulières de l'armée à la tête de laquelle il est placé. Le colonel Fagan emporte avec lui les regrets, l'estime, le respect et l'affection de cette

---

(1) " Visites épistolaires. " Parce qu'il écrit à ses amis ce qu'il leur dirait dans une visite qu'il ne peut leur faire.

(2) " Bombay. " Grande ville de l'Inde anglaise — " Égypte." Grande contrée de l'Afrique.

(3) " Capitulation. " Il s'agit de la retraite de l'armée française qui abandonna l'Égypte en 1799.

(4) " Indienne. " C'est-à-dire de l'armée anglaise dans l'Inde.

armée. C'est par le moyen de M. La Fosse que j'ai fait sa connaissance. Elle m'a été bien utile, car il n'est pas de station militaire dans l'Inde où il n'ait quelque ami, et dans ces lieux-là, je suis sûr de trouver partout la plus admirable hospitalité.

Je n'ai eu l'avantage de voir M. Fagan que pendant un temps assez court à Calcutta (1); mais nous nous sommes attachés rapidement l'un à l'autre, et notre connaissance est devenue, depuis, bien plus intime par notre correspondance. Ses mœurs sont nobles, sérieuses, élégantes. Ses opinions sur les grandes choses du monde moral sont les nôtres.

Je lui donne une lettre pour votre père. Menez-le chez lui. M. Fagan ne peut qu'être jaloux de l'honneur de connaître M. de Tracy, et monsieur votre père trouvera certainement du plaisir à faire la connaissance d'un homme aussi distingué. Veuillez aussi, cher ami, le présenter à vos sœurs et à vos beaux-frères : faut-il vous prier de le présenter d'abord à madame Victor ?

Adieu, c'est un ami que je vous adresse ; j'espère qu'à mon retour en France il sera le nôtre à tous deux. Je vous aime et vous embrasse de cœur.

V. JACQUEMONT.

---

(1) " Calcutta. " Grande ville de l'Inde anglaise.

CONSEILS À UN JEUNE ENFANT.

À Thomas Jefferson Smith.

Cette lettre sera pour vous comme si elle venait du séjour des morts (1). Celui qui vous l'écrit sera dans le tombeau avant que vous puissiez peser ses conseils. Votre tendre et excellent père m'a demandé de vous adresser quelque chose qui put exercer une influence favorable sur la direction future de votre vie, et moi aussi, qui porte le même nom que vous, je me sens intéressé à votre avenir. (2) Peu de mots suffiront, si vous y apportez de votre côté de bonnes dispositions : adorez Dieu, vénérez et chérissez vos parents, aimez votre prochain comme vous-même, soyez juste, soyez sincère ; ne murmurez jamais contre les voies de la Providence ; ainsi la vie dans laquelle vous êtes entré sera pour vous une introduction à une félicité ineffable et éternelle. S'il est permis aux morts de prendre part encore aux choses de ce monde, je vous suivrai dans tous les actes de votre vie. Adieu.

Thomas Jefferson (3).

---

(1) " Jefferson, né en 1743, avait 82 ans au moment où il écrivait cette lettre

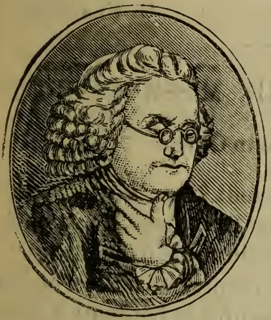
(2) " Parce qu'il porte le même nom que cet enfant, et qu'il a intérêt à ce que ce nom soit toujours honoré.

(3) " Jefferson fut deux fois président des États-Unis, la première fois en 1801, et la seconde, en 1805, par une réélection. Il refusa une troisième candidature, et mourut en 1826, à l'âge de plus de 83 ans.

À M. BENJAMIN WEB, EN LUI ENVOYANT DIX LOUIS.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 15 courant, et le mémoire qui y était joint. Le tableau que vous me faites de votre situation m'afflige. Je vous envoie ci-inclus un billet de dix louis. Je ne prétends pas vous *donner* cette somme, je ne fais que vous la *prêter*. Lorsque vous retournerez dans votre patrie, avec une bonne réputation, vous ne pourrez manquer de prendre un intérêt dans quelque affaire qui vous mettra en état de payer vos dettes; dans ce cas, si vous rencontrez un honnête homme qui se trouve dans une détresse semblable à celle que vous éprouvez en ce moment, vous me payerez en lui prêtant cette somme, et vous lui enjoindrez d'acquitter sa dette par une semblable opération, dès qu'il sera en état de le faire, et qu'il en trouvera une occasion du même genre. J'espère que les dix louis passeront de la sorte par beaucoup de mains avant de tomber dans celles d'un malhonnête homme qui veuille en arrêter la marche. C'est un artifice que j'emploie pour faire beaucoup de bien



BENJAMIN FRANKLIN. (1)

---

(1) Benjamin Franklin naquit à Boston en 1706, mort en 1790.

avec peu d'argent. Je ne suis pas assez riche pour en consacrer beaucoup à de bonnes œuvres, et je suis obligé d'user d'adresse afin de faire le plus possible avec peu. C'est en vous offrant tous mes vœux pour le succès de votre mémoire et pour votre prospérité future que j'ai l'honneur d'être, mon cher Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

B FRANKLIN.

LES SOUFFRANCES D'UN MISSIONNAIRE (1)

DANS LE NORD-OUEST.

Le bon M. Goiffon revenait d'un voyage qu'il avait fait à St Paul, pour l'avantage de sa chère mission. C'était sur la fin du mois d'octobre.

Pressé du désir de se revoir au milieu de son cher troupeau, et de lui procurer le bonheur d'avoir la Ste Messe le dimanche suivant, 28, il voulut dans ce dessein devancer sa petite caravane ; il prit donc le devant un vendredi matin, 26 octobre.

Après avoir marché un long bout, la pluie commença à tomber ; elle était froide et mêlée de neige ! saisi de froid, il s'arrêta, fit du feu et songeait même à retourner sur ses pas, lorsque dans le courant de la journée le temps se mit au beau et parut se radoucir. Le soir du même jour il campait avec quelques hommes qui lui suggérèrent de rester avec eux ; mais le samedi de grand matin il voulut poursuivre sa route, malgré la neige et un vent impétueux qui le glacèrent bientôt. Plusieurs fois durant ce jour, il essaya de descendre de cheval pour se réchauffer, mais il ne pouvait que difficilement se tenir sur ses jambes, probablement atteintes du froid. Le soir, à la tombée de la nuit, malgré le désir qu'il avait de continuer son chemin, il se vit obligé de s'arrêter, la poudrerie l'incommodait fortement et son cheval ne pouvait presque plus marcher. Il s'arrêta donc, ignorant qu'il choisissait un marais pour s'y reposer ; car, la neige était tombée en si grande abondance, qu'il lui semblait que l'humidité qu'il sentait sous lui ne pouvait venir d'ailleurs que de la neige fondue par la chaleur de son corps. Son cheval, peut-être un peu trop habitué aux soins domestiques, et aussi harassé de fatigue, ne fit pas un seul pas pour chercher quelques brins de foin. Il demeura de bout et mourut à peu près dans la même attitude, dans la nuit du dimanche au lundi probablement.

---

(1) Nous empruntons aux Rapports des Missions du diocèse de Montréal pour 1860, ce touchant récit, modèle de narration et de style épistolaire.

En attendant quelques secours de la Divine Providence, M Goiffon s'était creusé, dans la neige déjà un peu gelée, un trou assez profond dans lequel il se blottit pour la nuit, recouvert seulement d'une peau de buffle qu'il avait arrangée de manière à ne point laisser pénétrer le vent glacial dans cette triste habitation.

Le dimanche matin venu, il voulut se découvrir et se mouvoir un peu, mais il s'aperçut alors que ses pieds ne pouvaient plus le suivre, ils étaient gelés. Il commença dès lors à calculer un peu sur le danger où il se trouvait et qu'il appréhendait plus que jamais. Il avait avec lui quelques vivres, à peu près pour faire un bon repas ; il en prit très économiquement jusqu'au mardi. Durant tout ce temps, il se sentait peu à peu faiblir, et le mardi soir, dans l'excès de la peine et de la faiblesse, il lui sembla qu'il allait mourir, la vie lui échappait, et il éprouvait de vives douleurs dans tout son corps. Enfin, dans la nuit, voyant qu'il prenait un peu de mieux, il se décida à chercher sa vie sur le cadavre même de son cheval ; il essaya à l'aide d'un petit couteau, de couper un morceau de viande sur une partie exposée au vent glacial, mais son couteau ne l'aidait que difficilement, il revint sur une épaule plus abritée et encore molle,

LE P. GOIFFON.

il réussit à en couper un morceau pesant, d'après ses indications, environ vingt livres. D'abord, il lui répugnait extrêmement de manger cette viande; il avait encore un peu de beurre, il en mit sur le premier morceau qu'il mangea et il lui parut délicieux. Dans la journée du mercredi, il en mangea encore et avec beaucoup d'appétit, tellement que le jeudi matin il ne lui en restait presque plus. Il se proposait de retourner encore à la boucherie, mais il lui coûtait pourtant de le faire, car enfin, dans son trou comme il l'était, et n'ayant que son haleine pour se réchauffer, toutes les fois qu'il voulait se découvrir, soit pour voir le temps, soit pour s'assurer s'il ne verrait venir personne, le vent glacial raidissait ses habits, et il avait ensuite beaucoup de peine à se réchauffer et à assouplir ses vêtements.

Dans la journée de mercredi, il lui vint en pensée qu'il ne mourrait point dans cette triste position; cette pensée du ciel sembla lui redonner la vie; aussi, plein de confiance dans la Providence particulière aux Missionnaires, il fit une promesse à Dieu et commanda aussitôt, avec un accent d'autorité qu'il puisait dans sa confiance même, il commanda à son bon ange gardien d'aller lui chercher quelqu'un et de ne revenir qu'avec du secours Après cet acte il attendait sans le moindre doute le secours qu'il avait demandé, et croyait fermement que dans peu il serait retiré du lieu de misère où il gisait.

Le jeudi parut enfin; dans la matinée, comme il avait crié toute la nuit, rêvant sans cesse qu'il passait quelqu'un près de lui, il se mit à crier encore, et avec une voix si forte qu'il en était étonné lui-même. En criant ainsi, il aperçut au loin deux bêtes à cornes, que conduisait un homme ; il lui semblait qu'on le fuyait au lieu d'aller à lui, aussi se prit-il à crier encore plus fort Cet homme ainsi que ceux qui l'accompagnaient finirent enfin par l'entendre, mais ils croyaient entendre un loup. Ils coururent immédiatement pour s'assurer du fait. Ils trouvèrent donc le bon M. Goiffon Ils s'empressèrent de le placer sur un wagon, où ils avaient disposé quelques couvertures pour l'y mettre. Là, ils lui arrachèrent ses souliers et ses habits et le réchauffèrent ensuite avec une tasse de café, seul soutien qu'ils avaient et pour eux et pour l'infortuné Missionnaire, (ces braves gens sont protestants). Après ce premier soin, ils s'acheminèrent vers Pembina. L'un d'eux eut la bonté de prendre le devant pour prévenir M. Rolette, (catholique de Pembina) lequel s'empressa de venir au-devant de M Goiffon, avec une traîne. Il le retint chez lui et lui prodigua tous les soins que réclamait sa cruelle position. M. Rolette a été pour lui plutôt une mère qu'un père, par les tendres soins qu'il en prenait

M. Goiffon avait creusé un trou dans la neige près de son cheval, puis un autre dessous pour se mettre à l'abri du mauvais temps ; c'est là même qu'on l'a trouvé. Son pied gauche, presque toujours dans l'eau à cause de la position où il se trouvait, a été moins atteint par le froid que son pied droit ; l'amputation de ce dernier a été faite dès les premiers jours de son arrivée.

À la nouvelle de ce triste accident, les Révérends Pères auraient bien désiré voler au secours du pauvre Missionnaire affligé, mais les chemins ne le permettaient pas. Le bon M. Goiffon, de son côté, soupirait après le bonheur de se voir entouré de confrères et de compatriotes ; aussi, demanda-t-il avec instance d'être transporté à St.-Boniface. Le Révérend Père Lestanc s'empressa d'expédier un homme avec tous les secours possibles pour l'aller chercher.

En effet, il arriva ici le 28 novembre dernier. Des larmes de compassion et de joie, si on peut le dire, coulèrent de tous les yeux, et vous pensez bien que le pauvre patient fut entouré des soins les plus empressés. Il était à l'Évêché, aux soins des Révérends Pères en l'absence de Sa Grandeur Monseigneur Taché.

Il semble que la Divine Providence ne l'avait conduit à St-Boniface, et précisément à l'Évêché, que pour lui faire essuyer encore une épreuve bien sensible. Au commencement de décembre dernier, ce bon monsieur avait été trouvé dans un état de faiblesse telle, que le médecin jugea qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre : une abondante hémorragie s'était déclarée par l'ouverture de sa plaie. Peu de jours après cette déclaration du médecin, à peine revenu de cette faiblesse extrême, il eut à subir le désastre du feu, accident lamentable qui nous jeta dans la consternation la plus désolante.

Vous avez appris, très-honorée Mère, tous les détails de ce sinistre désastreux, dans le journal de la Rivière-Rouge. Vous y avez vu que notre vénéré et digne Pasteur, se trouvait réduit à n'avoir plus, à l'exemple du Divin Maître, où reposer sa tête, au retour de son voyage apostolique.

M. Goiffon seul échappa aux flammes, par les soins actifs du Révérend Père Maistre, qui, au cri d'alarme, s'empara de son cher confrère malade, lequel, par un héroïsme sans égal, priait le Révérend Père de le laisser mourir, disant qu'il était inutile et de songer à sauver ceux qui pouvaient servir encore. Sa prière sans doute ne fut pas écoutée ; on sortit M Goiffon et il fut pendant dix ou douze minutes exposé au froid, puis il fut transporté ici, où nous en prenons soin autant qu'il nous est possible de le faire.

La Sœur Curran

M. CHÂTEAUBRIAND À M. C-F PAINCHAUD.

Si la date de votre lettre est exacte, Monsieur, ce n'est qu'après plus d'un an que cette lettre me serait parvenue · je n'ai donc pu avoir l'honneur de vous répondre plus tôt. Je ne mérite point, sans doute, Monsieur, les louanges que vous voulez bien me donner ; mais croyez que je suis infiniment plus touché des éloges d'un *pauvre curé* du Canada, que je ne le serais des applaudissements d'un prince de l'Église. Je vous félicite, Monsieur, de vivre au milieu des bois : la prière qui monte du désert est plus puissante que celle qui s'élève du milieu des hommes ; toute pour le ciel, elle n'est inspirée, ni par les intérêts, ni par les chagrins de la terre ; elle tire sa force de sa pureté.

Désormais, Monsieur, les tempêtes politiques ne me jetteraient sur aucun rivage ; je ne chercherais pas à leur dérober quelques vieux jours qui ne vaudraient pas le soin que je prendrais de les mettre à l'abri : à mon âge, il faut mourir pour le tombeau le plus voisin, afin de s'épargner la lassitude d'un long voyage. J'aurais pourtant bien du plaisir à visiter les forêts que j'ai parcourues dans ma jeunesse, et à recevoir votre hospitalité.

Agréez, Monsieur, je vous prie, avec mes remercîments, l'assurance de ma considération très-distinguée.

CHATEAUBRIAND.

DES LETTRES DE COMMERCE.

Une lettre de commerce n'est que l'exposé net et précis de ce qu'un négociant propose, demande ou envoie à son correspondant. Ici donc, autant et même plus que dans les autres affaires, il faut être bref et clair. Point de mots superflus, point de phrases, point de cérémonies ni de compliments ; il faut aller droit au fait, et passer d'un article à un autre sans s'occuper de la transition. On peut terminer la lettre par quelque assurance de son dévouement ou de son zèle, ou par quelque autre formule de politesse toujours très-simple.

Nous ne pouvons donner des modèles pour tous les cas où l'on a des lettres de commerce à écrire : le nombre en serait interminable. Qu'il nous suffise d'indiquer une formule pour envoi de marchandises et pour la réponse à faire à une pareille lettre.

Lettre d'avis pour envoi de marchandises.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous donner avis que, suivant votre demande, je vous ai expédié le 10 de ce mois, par le vapeur le *Canadien*, un ballot contenant les articles que vous m'avez désignés. Vous les recevrez, à ce que je crois, le 14 ou le 15 au plus tard, et j'espère que vous en serez content ; la marchandise que je vous envoie est de la première qualité.

« Vous verrez que la facture porte $2,000 piastres. Aussitôt que le ballot vous sera parvenu, je vous prie de m'en accuser réception : vous aurez la bonté de me remettre en même temps votre effet (¹) à quatre mois d'échéance. Quand nous aurons quelque autre chose à votre service, j'ai la confiance que vous voudrez bien encore m'honorer de vos ordres. »

Réponse à la lettre précédente.

« Monsieur,

« J'ai reçu en bon état, et tel que je l'attendais de votre zèle, le ballot dont vous m'annoncez l'envoi par votre lettre du 10 de ce mois. J'ai tout lieu,

---

(1) Dans le langage commercial, on appelle *effet*, un billet promissoire, une lettre de change, etc

en effet, d'être content de ce que vous m'expédiez. Suivant vos désirs, je vous remets ci-inclus un effet de $2,000 piastres à quatre mois, de cette date, payable à la Banque du Peuple, pour solde de ce que je vous dois

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble serviteur. »

Dans les lettres de commerce, il ne faut pas sans doute viser à l'élégance. Quand on a la tête remplie d'affaires, on ne songe point à tourner des phrases, mais plutôt à ménager son temps et celui de ceux à qui l'on écrit. Néanmoins, même dans ces sortes de lettres, on devrait s'interdire les expressions barbares et les tournures étranges qui offensent la grammaire et le bon goût.

SIXIÈME PARTIE.

DE L'HISTOIRE.

DÉFINITION

L'*histoire est le récit raisonné des événements mémorables.* Le premier devoir de l'historien est de n'admettre que ce qui ne peut être révoqué en doute. Il ne prend la plume que pour instruire et éclairer l'esprit par le récit des faits. Il doit donc se borner à raconter avec simplicité, à mettre dans son style de la clarté sans diffusion, de la précision sans obscurité, de l'élévation sans enflure, du nombre, de l'harmonie et de l'agrément sans effort. Cela n'empêche pas qu'il ne doive être proportionné au sujet, se plier pour ainsi dire aux circonstances, se conformer aux caractères, se diversifier selon les événements. Il raconte avec simplicité les choses qui ne comportent point d'émotion, son style s'élève avec celles qui imposent; il jette des pensées profondes dans l'appréciation des causes et des résultats, il analyse les caractères des grands personnages qui passent devant lui, et s'arrête même quelquefois aux détails de la vie privée ou à l'anecdote. — Les morceaux suivants (*narrations* ou *récits*) sont des modèles où l'on trouvera toutes les qualités indiquées.

Parmi les formes diverses que présentent les compositions historiques, il faut remarquer : 1o l'*Histoire proprement dite*, dont nous venons de tracer les règles; 2o les *Biographies*, qui renferment les actions d'un homme célèbre, 3o les *Annales*, qui sont des collections de faits rangés par ordre chronologique, et où l'on s'abstient de donner des appréciations, parce qu'on les considère simplement comme des matériaux; 4o enfin, les *Chroniques* et les *Mémoires*, où l'auteur ne prétend pas donner une instruction complète sur tous les événements du temps qu'il décrit, mais où il rapporte seulement ceux dont il a été témoin.

HISTOIRE ROMAINE.

Coriolan — La lutte entre les patriciens et les tribuns commence avec Coriolan. Cette âme fière et impitoyable, contre laquelle viennent se briser tous les emportements du peuple, que ne peuvent toucher ni les envoyés du sénat ni les ministres de la religion, voilà bien le type du noble qui pousse la passion et la haine jusqu'à oublier les devoirs du citoyen. Dans l'histoire romaine, le patriotisme a plus d'une fois vaincu les sentiments naturels de l'homme ; ici, et c'est ce qui rend touchante cette histoire, c'est la piété filiale, plus forte que le patriotisme, qui triomphe du farouche transfuge. Mais, l'amour de la patrie n'a pas abdiqué, et c'est la mère de Coriolan qui en parle le langage dans le beau récit de Tite-Live.

« Les dames alors se réunissent en grand nombre près de Véturie, mère de Coriolan, et près de Volumnie, son épouse J'ignore si cette démarche fut le résultat d'une délibération publique, ou si elles obéirent à la crainte naturelle à leur sexe : ce que je sais, c'est qu'elles parvinrent à décider Véturie, malgré son grand âge, et Volumnie, portant les deux fils de Coriolan, à les accompagner au camp ennemi ; et des femmes entreprirent de défendre, par leurs larmes et leurs prières, une ville que les hommes ne pouvaient plus défendre par les armes. À leur approche, quand on annonça à Coriolan l'arrivée de ce long cortége de dames, lui que n'avait pu émouvoir ni la majesté de la république représentée par ses députés, ni le respect dont le caractère sacré des pontifes frappait les yeux et les cœurs, s'endurcit plus encore contre les pleurs de ces femmes. Cependant, un de ses serviteurs, qui, au milieu de la foule, avait reconnu à sa douleur Véturie, entre sa bru et ses petits-fils, s'écrie : « Si mes yeux ne me trompent, voilà ta mère, ta femme et tes enfants » À ces mots, Coriolan, comme hors de lui, s'élance, plein de trouble, de son siége, et court au-devant de sa mère pour l'embrasser ; mais elle, passant des supplications à la colère : « Permets, lui dit-elle, qu'avant de recevoir tes embrassements, je sache si je viens près d'un fils ou d'un ennemi ; si, dans ton camp, je suis ta mère ou ta captive. Voilà donc où m'ont conduite une vie trop longue et une vieillesse malheureuse ! Je t'ai vu exilé, et aujourd'hui je te vois armé contre ta patrie. Quoi ! tu as pu ravager cette terre qui t'a donné le jour et qui t'a nourri ! Après être venu courroucé et menaçant, ta colère n'est point tombée quand tu as mis le pied sur nos frontières ! À l'aspect de Rome, tu ne t'es pas dit : Derrière ces remparts sont ma maison, mes pénates, ma mère, ma femme et mes enfants. Si je n'avais jamais été mère, Rome ne se verrait donc point assiégée ; si je n'avais point de fils, je serais morte libre dans ma patrie libre. Pour moi, quoi qu'il m'arrive, mon malheur est au comble ainsi que ma honte, et quel qu'en soit l'excès, je n'ai plus longtemps à souffrir ; mais ces enfants, songe à eux : encore un pas, et tu les condamnes à une mort prématurée ou à une longue servitude: « Son épouse et ses enfants le pressent ensuite dans leurs bras. Les pleurs que versent toutes ces femmes, leurs gémissements sur leur sort et sur leur patrie brisent enfin cette âme superbe. Il les congédie, après avoir ouvert les bras à sa famille, et éloigne son camp de Rome. Bientôt après, il fit sortir ses légions du territoire de la république, et périt, dit-on, victime de la haine qu'inspira cette conduite. D'autres rapportent sa mort d'une manière différente. Je trouve dans Fabius, le plus ancien de tous nos historiens, qu'il vécut jusqu'à un âge avancé. Il rapporte du moins que Coriolan, sur la fin de sa carrière, répétait souvent que l'exil était bien pénible pour un vieillard. Les Romains n'envièrent point aux femmes l'honneur de leur délivrance : on n'avait pas besoin alors de rabaisser le mérite des autres. Pour conserver le souvenir de cet événement, on bâtit et l'on consacra un temple à la Fortune des femmes. »

TITE-LIVE.

MARIUS.

SES ACTES MILITAIRES.

Marius, comme capitaine.— Avec Marius commence une époque décisive dans l'histoire de la république romaine. Comme général, c'est le successeur des capitaines illustres, de Scipion Émilien ; il achève les grandes guerres, soumet Jugurtha, sauve Rome de la terrible invasion des Cimbres et des Teutons, comme politique, il porte un coup mortel à la discipline militaire, en introduisant les prolétaires dans les légions, les *soldats* combattent désormais pour leur *général*, les guerres civiles commencent avec Marius et Sylla ; c'est la ruine de l'ancienne république.

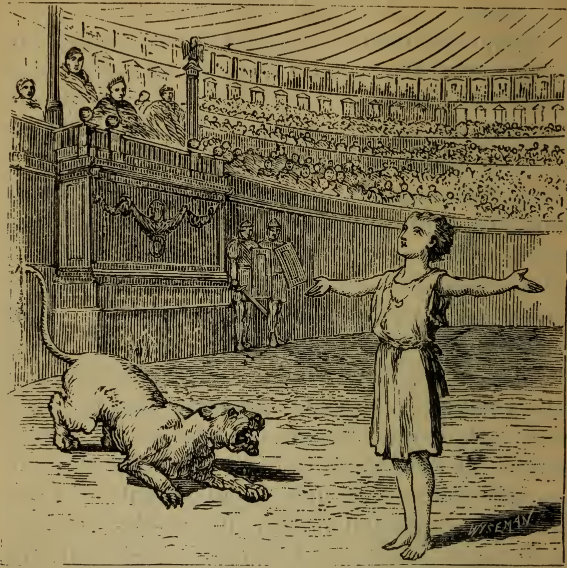
« *Commencements de Marius.*—Il naquit de parents obscurs et pauvres, réduits à gagner leur vie du travail de leurs mains. Son père s'appelait, comme lui, Marius, et sa mère, Fulcinie. Il ne vint pas de bonne heure à Rome, et ne connut que tard les mœurs et les usages de la ville. Il avait passé les premières années de sa vie dans un bourg de l'Arpinum, nommé Cerretinum, où il menait une vie grossière, en comparaison de la politesse et de l'urbanité des villes, mais tempérante et semblable à celle des anciens Romains. Il fit sa première campagne contre les Celtibériens, pendant que Scipion l'Africain faisait le siége de Numance. Ce général eut bientôt reconnu dans Marius une grande supériorité de courage sur tous les autres jeunes gens ; il lui vit embrasser avec la plus grande facilité la nouvelle discipline que Scipion avait introduite dans des armées corrompues par le luxe et par la mollesse. Il combattit un jour un des ennemis à la vue de son général, et le tua. Scipion chercha depuis à se l'attacher en le comblant d'honneurs ; et un soir que Marius était à sa table, la conversation étant tombée, après le souper, sur les généraux de ce temps-là, un des convives, soit qu'il fût véritablement dans le doute, soit qu'il voulût flatter Scipion, lui demanda quel capitaine le peuple romain aurait après lui pour le remplacer. Scipion, qui avait Marius au-dessous de lui, le frappa doucement de la main sur l'épaule, en disant : « Ce sera peut-être celui-ci ; » tant ces deux hommes étaient heureusement nés, l'un pour annoncer dès sa jeunesse sa grandeur future, et l'autre pour conjecturer quelle fin aurait le début de ce jeune homme ! »

Plutarque.

LES ÉVANGILES.

Chaque évangéliste a un caractère particulier, excepté saint Marc, dont l'Évangile ne semble être que l'abrégé de celui de saint Mathieu et qui est surtout précieux pour la morale. C'est cet apôtre qui nous a transmis le plus grand nombre de ces préceptes ou sentiments qui sortaient avec tant d'abondance des entrailles de Jésus-Christ.—Saint Jean a quelque chose de plus doux et de plus tendre. On reconnaît en lui « le disciple que Jésus aimait, » le disciple qu'il voulut avoir auprès de lui au jardin des Oliviers, pendant son agonie. Au reste, l'esprit de tout l'Évangile de saint Jean est renfermé dans cette maxime qu'il allait répétant dans sa vieillesse: cet apôtre, rempli de joies et de bonnes œuvres, ne pouvant plus faire de longs discours au nouveau peuple qu'il avait enfanté à Jésus-Christ, se contentait de lui dire: « *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* » — Saint Jérôme prétend que saint Luc était médecin, profession si belle et si noble dans l'antiquité, et que son Évangile est la médecine de l'âme ; le langage de cet apôtre est pur et élevé. On voit que c'est un homme versé dans les lettres et qui connaissait les affaires et les hommes de son temps. — Plus on lit les Épitres des apôtres, surtout celles de saint Paul, plus on est étonné ; on ne sait quel est cet homme qui, dans une espèce de prône commun, dit familièrement des mots sublimes, jette les regards les plus profonds sur le cœur humain, explique la nature du souverain Être et prédit l'avenir.

CHÂTEAUBRIAND.



PERSÉCUTION DES CHRÉTIENS

APRÈS LE TROISIÈME INCENDIE DE ROME.

Cet incendie fut l'occasion de la première persécution contre les chrétiens. Le récit de Tacite est resté bien célèbre.

« Aucun moyen humain, ni largesses impériales, ni cérémonies expiatoires, ne faisait taire le cri public qui accusait Néron d'avoir ordonné l'incendie. Pour apaiser ces rumeurs, il offrit d'autres coupables, et fit souffrir les tortures les plus raffinées à une classe d'hommes détestés pour leurs abominations et que le vulgaire appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, qui, sous Tibère, fut livré au supplice par le procurateur Pontius - Pilatus. Réprimée un instant, cette exécrable superstition se débordait de nouveau, non-seulement dans la Judée, où elle avait sa source, mais dans Rome même, où tout ce que le monde enferme d'infamies et d'horreurs afflue et trouve des partisans. On saisit d'abord ceux qui avouaient leur secte ; et, sur leurs révélations, une infinité d'autres, qui furent bien moins convaincus d'incendie que de haine pour le genre humain. On fit de leurs supplices un divertissement : les uns, couverts de peaux de bêtes, périssaient dévorés par des chiens ; d'autres mouraient sur des croix, ou bien ils étaient enduits de matières inflammables, et, quand le jour cessait de luire, on les brûlait en place de flambeaux Néron prêtait ses jardins pour ce spectacle, et donnait en même temps des jeux au Cirque, où tantôt il se mêlait au peuple en habit de cocher, et tantôt conduisait un char. Aussi, quoique ces hommes fussent coupables et eussent mérité les dernières rigueurs, les cœurs s'ouvraient à la compassion, en pensant que ce n'était pas au bien public, mais à la cruauté d'un seul, qu'ils étaient immolés.

TACITE.

CONVERSION DE CLOVIS.

Clovis, roi de France, était païen comme toute son armée, c'est-à-dire qu'il ne connaissait pas le vrai Dieu, et qu'il adorait de fausses divinités.

Quoique très-jeune, il avait déjà remporté de grandes victoires; aussi était-il redouté de ses ennemis et chéri de ses soldats. Il avait épousé une princesse chrétienne nommée Clotilde, si douce et si bonne, qu'il l'aimait avec tendresse. Elle aimait aussi beaucoup son mari parce qu'il était beau et brave, et elle était très-affligée de voir qu'il ne connaissait pas le vrai Dieu. Elle priait tous les jours pour lui, et parfois elle l'engageait doucement à se faire chrétien. Mais il ne songeait pas à suivre ses avis, parce qu'il ne pensait qu'à la guerre et aux moyens d'agrandir son royaume.

Or, il arriva que Clotilde eut un fils; elle le fit baptiser, et l'enfant mourut presque aussitôt Clovis en éprouva un vif ressentiment Il disait à Clotilde : si mon fils avait été mis sous la protection de nos dieux, il aurait vécu; c'est parce qu'il a été baptisé au nom de votre Dieu qu'il est mort La reine supporta ces reproches avec patience. Bientôt, Dieu lui fit la grâce d'avoir un autre fils. Elle le fit baptiser comme le premier Il tomba encore malade. Le roi disait déjà; Il en sera de celui-là comme de son frère, il a été baptisé au nom de votre Dieu, il va certainement mourir Mais Clotilde pria Dieu avec ferveur, et l'enfant revint à la santé.

Clovis ne paraissait pas mieux disposé à se faire chrétien, lorsque tout-à-coup les Allemands vinrent fondre sur son royaume pour le lui enlever. Il marcha aussitôt contre eux avec toutes ses troupes. La bataille se livra près de Tolbiac. Le choc des deux armées fut terrible, et il y eut d'abord de part et d'autre un grand carnage. Mais bientôt les Francs, découragés en voyant l'un de leurs principaux chefs grièvement blessé, commencèrent à reculer et semblaient devoir être exterminés jusqu'au dernier. Clovis, à la vue du désastre de son armée, lève les yeux au ciel, et s'écrie : ô Jésus-Christ, que Clotilde assure être le fils du Dieu vivant ! on dit que tu secoures ceux qui sont dans la peine, et que tu accordes la victoire à ceux qui mettent leur espérance en toi. J'implore ardemment ta protection ! Et si tu me fais triompher de mes ennemis, je croirai en toi et je me

LE BAPTÊME DE CLOVIS.
(D'après le dessin de L. Capello.)

ferai baptiser en ton nom. Je t'invoque, et je veux croire en toi ! Fais seulement que j'échappe à mes ennemis.

À peine avait-il achevé cette prière, que les Allemands prirent la fuite à leur tour. Leur roi tomba mort. À cette vue, ils perdirent entièrement courage et ils se rendirent à Clovis, en disant : Épargne-nous, nous sommes à toi ! Clovis fit cesser le combat. Puis ayant soumis ce peuple, il s'en revint tranquillement et il raconta à la reine comment il avait obtenu la victoire en invoquant le nom de Jésus-Christ. Saint Rémi, évêque de Reims, vint, à la prière de Clotilde, pour instruire Clovis des principales vérités de la religion. La cérémonie du baptême eut lieu avec une grande magnificence dans l'église de Sainte-Marie, à Reims, et lorsque Clovis s'avança pour recevoir l'eau sur la tête, le saint évêque lui dit. "Baisse la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré" Ce qui signifiait que la barbarie des Francs et des Sicambres allait être adoucie par l'influence de la religion, et que Clovis devait désormais renoncer aux fausses divinités qu'il avait invoquées jusqu'alors, et adorer le vrai Dieu dont il avait auparavant combattu la religion. Une sœur de Clovis et plus de trois mille de ses soldats furent baptisés en même temps que lui, et c'est ainsi que les Français se convertirent à la religion du pays dont ils avaient fait la conquête.

RÈGNE DE CHARLEMAGNE.

Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contrebalancés et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition ; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef : le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les rois, ses enfants, furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables règlements, il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir ; il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, les difficiles, avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Ses affaires renaissaient de toutes parts ; il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joue de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré : Son caractère était doux, ses manières simples ; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense : il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie ; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses Capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot, il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

MONTESQUIEU.

CHARLEMAGNE À L'ÉCOLE.

Un jour on vit Charlemagne s'asseoir sur les bancs d'une école. Il prétendait donner l'exemple partout et exciter chez lui l'amour de l'étude. Il avait établi une école dans son palais, il en voulait une dans chaque cathédrale. Il appela à lui, pour instruire les Francs, Pierre de Pise, Eginhard, l'Anglo-Saxon Alcuin ; celui-ci lui disait qu'il fallait fonder « une Athènes chrétienne. » On se mit à l'œuvre de toutes parts ; on composa une foule de traités, qui étaient écrits sans art, mais appropriés aux besoins de la nation. Ce n'était point une littérature savante ni très-belle : la pensée de Charlemagne n'était pas de créer une littérature, mais de fonder un enseignement. Il disait aux enfants des seigneurs, qui n'étudiaient pas avec goût et qui étaient dépassés à l'école par des enfants plus pauvres : « Vous comptez sur le rang de vos familles pour obtenir des faveurs. Non ! le mérite de vos pères a été reconnu ; ils ont leur récompense. Maintenant, il faudra récompenser à leur tour ceux qui acquièrent ici du mérite. » Cette parole indiquait nettement la résolution, qui fut celle de tout le règne de l'empereur, de développer chez une génération nouvelle les idées et les qualités des peuples civilisés.

CHARLEMAGNE À L'ÉCOLE.

SAINT LOUIS FAIT PRISONNIER EN ÉGYPTE.

L'an 1244, le roi de France, Saint Louis, durant une maladie grave, avait fait vœu de prendre la croix et d'aller délivrer Jérusalem. Il fit pendant quatre ans les préparatifs de cette importante expédition, et partit à la tête d'une flotte immense, accompagné de sa femme et de ses trois frères. Le rendez-vous était à l'île de Chypre, le séjour y fut long : Louis attendait l'arrière-garde. Il avait été décidé qu'on irait soumettre l'Égypte, avant de conquérir la Terre-Sainte : c'était le moyen de rendre durable cette conquête. On cingle donc vers Damiette, et bientôt l'ardeur des croisés, électrisés par l'exemple du saint roi, les porte avec une telle audace sur le rivage, que les Musulmans ne peuvent soutenir ce choc, et Damiette est enlevé. Saint Louis songe alors à marcher droit au Caire ; mais l'imprudence chevaleresque de son frère Robert, Comte d'Artois, compromit le sort d'une expédition qui avait commencé avec tant d'éclat. Les Templiers étaient à l'avant-garde, et le comte d'Artois conduisait la seconde ligne. Aussitôt que ce prince eut passé le Nil, il vit fuir les Sarrasins et se mit à leur poursuite. En vain, le grand-maître des Templiers veut l'arrêter ; il se rit de sa prudence, continue sa course audacieuse et entraîne les Templiers, qui se seraient crûs déshonorés s'ils avaient laissé le comte d'Artois aller devant eux. Tous se précipitent dans la ville de Mansourah, et bientôt un combat terrible se livre dans des rues étroites. Les Sarrasins, en grand nombre et abrités par les murs de leurs maisons, accablent de traits les chrétiens. Le comte d'Artois est tué, et la chronique orientale dit qu'autour de lui, plus de quatorze cents chevaliers périrent.

La nouvelle de ce désastre remplit d'effroi l'armée de Saint Louis. Les Sarrasins, ayant éprouvé l'effet de l'intrépidité française, ne livrent plus de combats ; ils attaquent le convoi de vivres qui remontait le fleuve, et bientôt la famine se fait sentir dans le camp des croisés. À ce fléau s'en joint un autre plus dangereux : l'ardeur du soleil brûlant de ce climat, engendrait des maladies contagieuses. La mort multiplie ses ravages ; car le découragement était tel, qu'on ne prenait plus le soin de couvrir d'un peu de terre les cadavres des guerriers qui étaient frappés, et la contagion n'en devint que plus terrible. Louis a perdu lui-même son énergie, mais elle reparaît plus puissante lorsqu'il a commandé la retraite, et qu'à la tête de sa noblesse il protège cette triste phalange, qui retourne morne et découragée par le même chemin qu'elle vient de parcourir victorieuse et pleine d'espoir. Saint Louis affronte tous les dangers, risque sa vie pour protéger la retraite précipitée de ses soldats ; mais ses braves chevaliers l'entourent et le défendent contre les traits de l'ennemi ; Geoffroi de Sargines reçoit le coup qui était destiné à son roi ; Gauthier de Châtillon soutient seul le choc des Musulmans à l'entrée du pont que traversait Saint Louis. Son beau dévouement fut récompensé de la mort des braves.

Cependant Louis s'était refugié dans une maison, et ses chevaliers se préparaient à y soutenir un siége. Toute cette brillante noblesse aurait péri victime de sa fidélité ; le roi lui-même aurait succombé, si l'un de ses serviteurs, voyant que la défense était inutile, ne fût venu crier que le roi ordonnait qu'on mît bas les armes.

Saint Louis fut plus grand encore dans les fers qu'il ne l'avait été quand la victoire favorisait ses armes. Bientôt les vainqueurs eux-mêmes ne purent résister à l'ascendant de ses vertus ; elles lui valurent le témoignage le plus étonnant du pouvoir qu'exerce sur les hommes la supériorité d'une belle âme. Le chef des Musulmans avait péri victime d'une révolte ; ses sujets, cherchant un maître, se prosternèrent aux pieds de Louis, et le supplièrent de les gouverner.

Cependant il traita de sa rançon ; les Turcs lui demandèrent de l'or : " Non pas pour moi, s'écria-t-il, le roi de France ne se rachète pas avec de l'or ; je donnerai la somme que vous demandez pour mes gens, et Damiette pour ma personne.

Malgré les prières de la reine Blanche, sa mère, qu'il avait laissée régente pendant son absence, et qui le pressait de revenir, il alla en Palestine, où il resta quatre ans, occupé du soin de mettre en état de défense les villes qui appartenaient encore aux chrétiens, et de régler les intérêts sacrés de la religion. Il revint en France lorsqu'il eut appris la mort de Blanche de Castille.

LECTURE COURANTE.

JEAN GUTENBERG.

Gutenberg est l'inventeur de l'imprimerie. Avant lui tous les livres étaient écrits à la main : aussi, étaient-ils très-rares et très-chers. Le roi de France, Charles V, n'avait pu en réunir que 833 pour fonder en 1377 la bibliothèque du Louvre. Aujourd'hui, le moindre particulier lettré en possède autant ; et la Bibliothèque impériale, sans parler des autres, compte sur ses rayons plus d'un million de volumes. L'imprimerie, en multipliant à l'infini les sources du savoir et des connaissances, en les mettant à la portée de tous, a changé la face du monde, et aucune découverte industrielle n'a plus servi la civilisation que celle-là.

JEAN GUTENBERG.

Cela paraît pourtant une chose très-simple que l'invention de l'imprimerie. Il s'agissait tout uniment de représenter en lettres de métal les 26 caractères de l'alphabet et de composer une page, avec ces lettres, au lieu de l'écrire à la plume. Une fois cette page ainsi composée, on met de l'encre sur les lettres et on y applique une feuille de papier qui prend naturellement l'empreinte des caractères et reproduit toute la page métallique. Après cette première feuille, on en applique une seconde qui prend également l'empreinte des lettres métalliques ; après la seconde, une troisième, et ainsi de suite indéfiniment : de sorte qu'au lieu d'avoir à écrire la page, on n'a plus qu'à poser une feuille de papier, qui vous offre immédiatement une page toute faite.

Cette idée, si simple en apparence, il fallait l'avoir ; il fallait surtout triompher des difficultés de l'exécution. C'est ce qui fit la gloire de Gutenberg.

Ce célèbre inventeur, à qui l'on a dressé des statues, était un simple ouvrier allemand que nous trouvons en 1436 à Strasbourg, occupé à poursuivre laborieusement et à travers mille embarras de tout genre (procès, manque d'argent, tracasseries, injustices, etc), l'œuvre dont son génie avait entrevu les immenses résultats.

Après avoir épuisé toutes ses ressources dans ces premiers essais, il retourna, en 1444, à Mayence, lieu de sa naissance, et s'étant associé un orfèvre nommé Fust, qui lui prêta de l'argent, et un ouvrier habile, nommé Schœffer, il produisit en 1450 le premier livre imprimé. C'était une Bible latine in-folio, dont il existe encore quelques exemplaires dans les grandes bibliothèques d'Europe. L'empereur de Russie, en 1858, a payé 2,336 florins (près de mille dollars), l'un de ces exemplaires, bien qu'il fût taché et piqué des vers.

Cette somme n'eût pas été inutile à Gutenberg qui, ruiné de nouveau par les dépenses de son entreprise et poursuivi par l'impitoyable rigueur de ses créanciers, se vit réduit à quitter Mayence, à abandonner ses ateliers et à errer pendant dix ans, en proie à la misère et souvent sans pain. Recueilli en 1465 par l'électeur de Mayence, il mourut trois ans après

---

LE CZAR PIERRE Ier.

Pour civiliser la Russie, alors barbare, le czar Pierre Ier entreprit des travaux inouïs. Il quitta son empire, alla passer deux ans en Hollande pour y apprendre les arts utiles, et surtout la construction des vaisseaux, afin de se mettre en état de créer plus tard par lui-même une marine. Vêtu en ouvrier, il alla s'établir dans le fameux village de Sardam. Là, il admira un spectacle nouveau pour lui : cette multitude d'hommes toujours occupés ; l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau et à le munir de ses agrès, et cette quantité incroyable de magasins et de machines qui rendent le travail plus facile, plus sûr. Le czar se mit à manier la hache et le compas ; il se fit inscrire sur le rôle des ouvriers charpentiers sous le nom de Pierre

Mikhaïlov Il commença par acheter une barque, à laquelle il fit un mât de ses propres mains , ensuite, il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les ouvriers de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans les moulins (1) dont la quantité prodigieuse borde le village, dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on fait l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles Les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un souverain pour compagnon, vécurent ensuite familièrement avec lui. Il acheva de ses mains un vaisseau de 60 pièces de canon, et le fit partir pour Archangel (2) ; il engagea pour la Russie un grand nombre d'ouvriers de toutes sortes, mais il ne voulait que de ceux qu'il avait vu travailler lui-même Il continua ainsi pendant deux ans ses travaux de constructeur de vaisseaux, d'ingénieur et de physicien pratique. On montre encore aujourd'hui à Sardam la maisonnette qu'il occupait, et qu'on appelle la maison du prince.

De retour dans son vaste empire, il se plaisait à visiter les ateliers et les manufactures, afin d'encourager l'industrie qu'il avait créée On le voyait souvent dans les forges d'Istia à quelque distance de Moscou : le czar y passa un mois entier. Après s'être occupé des affaires d'État, son amusement était de tout examiner avec l'attention la plus minutieuse ; il voulut même apprendre le métier de forgeron. Il eut bientôt réussi ; et, quelques jours avant son départ, il forgea quelques barres de fer et y grava sa marque ; puis il se fit payer ce travail par le maître de forges, à sa juste valeur, et employa cet argent à acheter des souliers. Il se plaisait à les porter et à dire : "Voilà des souliers que j'ai gagnés à la sueur de mon front"

---

(1) Il y avait alors à Sardam et aux environs 2,800 moulins mus par le vent et employés à toutes sortes d'usages ; il y en a encore 700.

(2) Ville et port de la Russie, sur la mer Blanche, Saint-Pétersbourg n'était pas encore fondé, et Archangel était le seul port de la Russie.

SIÉGE DE QUÉBEC

PAR PHIPS.

Mais déjà la flotte anglaise, composée de trente-quatre batiments de guerre, avait jeté l'ancre du côté de Beauport, dans le grand bassin que forme le Saint-Laurent au-dessous de Québec. L'amiral Phips fit sommer insolemment, par un trompette, au nom de Guillaume III, se disant roi d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, de France et Défenseur de la foi, le comte de Frontenac, d'avoir à rendre, dans une heure, Québec et toutes ses dépendances. "Il est dix heures, dit l'envoyé de Guillaume Phips ; j'attends jusqu'à onze heures votre réponse." Et en même temps il lui présentait une montre. "Je ne vous ferai point tant attendre, répondit le comte. Dites à votre général que je ne connais point de Roi Guillaume, que le prince d'Orange est un usurpateur qui a violé les droits les plus sacrés du sang en entreprenant de détrôner son beau-père ; et que je ne connais d'autre souverain en Angleterre que le roi Jacques Second." Puis, se tournant et montrant les officiers qui remplissaient son salon, il ajouta en souriant : "Votre général croit-il que lors même qu'il m'offrirait des conditions plus douces, et que je fusse d'humeur à les écouter, ceux que vous voyez voulussent y consentir, et me conseillassent de me fier à un homme qui n'a point gardé la capitulation qu'il avait faite avec le gouverneur de Port-Royal, à un rebelle qui a manqué à la fidélité qu'il doit à son roi, pour suivre le parti du prince d'Orange." L'envoyé, paraissant alarmé d'un tel discours, et n'osant le rapporter à son général, demanda au comte de Frontenac s'il ne voulait pas lui donner par écrit sa réponse. "Non, repartit Frontenac, je n'en ai point d'autre à faire que par la bouche de mes canons, et que votre général apprenne que ce n'est pas de la sorte que l'on envoie sommer un homme tel que moi. Qu'il fasse du mieux qu'il pourra de son côté, comme je suis résolu de faire du mien. Allez."

L'envoyé fut congédié les yeux bandés, comme il était venu. Frontenac soutint par sa belle conduite la fermeté de sa réponse. Phips ayant aussitôt commandé l'attaque, vit son pavillon renversé par le premier coup de canon qui partit de Québec, et les Français, se jetant à la nage, aller le prendre, sous son feu et sous celui de toute la flotte anglaise. C'était le Moyne de Sainte-

Hélène qui pointait lui-même si bien contre l'amiral ennemi ; en un moment, celui-ci eut toutes ses manœuvres coupées, son grand mât brisé, et fit eau par vingt gouffres à la fois qu'avaient ouverts les boulets incessants de l'habile et intrépide pointeur. Les ponts des Anglais étaient encombrés de morts et de blessés ; tous cessèrent leur feu, et allèrent se cacher et se radouber derrière le cap aux Diamants. Le lendemain, Le Moyne de Longueuil et Le Moyne de Sainte-Hélène, avec plusieurs officiers et soldats français, suivirent le bord de la rivière Saint-Charles, et firent plier les troupes anglaises qui avaient débarqué auprès et se proposaient de la traverser. Sainte-Hélène qui, l'année précédente, avait eu une jambe cassée dans les combats livrés autour de Montréal reçut une blessure que l'on soupçonna d'être empoisonnée, et qui lui coûta presque aussitôt la vie. Il était adoré des Canadiens dont la mort redoubla la rage. Les jours suivants, les ennemis furent chassés de leur campement, après avoir fait une perte considérable, et se rembarquèrent à la hâte, abandonnant leurs canons. Bientôt après, l'amiral Phips ne songea plus qu'à lever le siége de Québec et à s'enfuir du fleuve Saint-Laurent, avec ses bâtiments désemparés et près de couler bas. Pour ne pas les perdre tous, il fut obligé d'en abandonner neuf ; chemin faisant, trois autres sombrèrent et plusieurs furent dispersés par la tempête sans qu'on en ait eu depuis aucune nouvelle. Le lendemain de la levée du siége de Québec, 25 Octobre 1690, le canot dépêché naguère par d'Iberville, apporta au comte de Frontenac l'assurance que l'expédition de la Baie d'Hudson s'était armée avec succès. Au bruit de tant de victoires, de solennelles actions de grâces et de grandes réjouissances eurent lieu dans la capitale du Canada ; on y promena en triomphe le grand pavillon de l'Amiral d'Angleterre. Une fête fut instituée à perpétuité sous le titre de Notre-Dame des Victoires. Québec et la Nouvelle-France purent avoir des jours plus riches, jamais elles n'en eurent de plus beaux, et c'est pour cela qu'on se plaît à y revenir.

L. GUÉRIN.

BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM.

Le général anglais (1) prit le parti de remonter le fleuve, pour chercher, au-dessus de la ville, un lieu propre au débarquement. M. de Bougainville observait les mouvements de l'ennemi, mais Wolfe sut lui donner le change. Il se rendit jusqu'au Cap Rouge ; et dans la nuit du 12 Septembre, après avoir fatigué les Français par de continuelles allées et venues, il redescendit le fleuve, trompa la vigilance des sentinelles, débarqua ses troupes à l'improviste dans l'anse du Foulon, gravit les Falaises, et, le 13 au matin, rangea ses troupes sur les plaines d'Abraham. Montcalm, qui se croyait couvert par M. de Bougainville, accourut aussitôt de Beauport avec 4,500 hommes, résolu d'attaquer les anglais avant qu'ils eussent le temps de se retrancher.

---

(1) Wolfe.

L'armée de Wolfe était rangée en face des buttes à Neveu, dont la hauteur suffisait pour la protéger contre le canon de la ville. Son aîle droite, commandée par Monckton, était appuyée au bois de Samos, et sa gauche, sous les ordres de Townshend, se courbait un peu le long du chemin Ste. Foye. Montcalm rangea ses troupes sur une seule ligne de trois hommes de profondeur, la droite sur le chemin Sainte-Foye, et la gauche sur le chemin Saint-Louis ; les réguliers occupaient le centre avec l'artillerie, et les milices étaient sur les aîles.

Les Anglais essuyèrent la première décharge sans s'ébranler, malgré des pertes nombreuses. Wolfe, convaincu que toute retraite était maintenant impossible, parcourait les rangs pour exciter le courage de ses soldats. Il avait fait mettre deux balles dans les fusils, et donné ordre de ne tirer que quand les Français seraient à vingt pas. Au moment fixé, les Anglais firent sur toute la ligne une décharge si terrible qu'elle jeta le désastre dans toute l'armée française Le général anglais, quoique blessé au poignet, saisit ce moment pour faire, avec ses grenadiers, une charge à la baïonnette sur la gauche des français. Il avait à peine fait quelques pas, qu'il fut atteint d'une seconde balle, qui lui traversa la poitrine Monckton, blessé presqu'en même temps que lui, dut laisser le commandement à Townshend, et quitter le champ de bataille ainsi que le colonel Carleton. Les troupes anglaises, ignorant en grande partie la chute de leur général, continuèrent à se battre avec intrépidité, jusqu'à ce qu'elles eussent enfoncé et mis en déroute les troupes de Montcalm. En ce moment, Wolfe entendit dire : Ils fuient ! Qui ? demanda-t-il. Les Français, lui répondit-on. "Je meurs content," dit le héros, et il expira.

MORT DU GÉNÉRAL MONTCALM.

MORT DU GÉNÉRAL WOLFE.

Montcalm en essayant de rallier ses soldats en désordre, reçut aussi une blessure mortelle. Malgré la violence du mal il resta à cheval, et, soutenu par deux grenadiers, il rentra dans la ville consternée, où il mourut le lendemain matin, avec tous les sentiments d'un véritable héros chrétien.

Les Français perdirent dans cette journée, près de mille hommes, y compris 250 prisonniers, au nombre desquels furent M.M. de Senezergues et de Saint-Ours, qui moururent de leurs blessures. La perte des anglais fut d'environ 700 hommes.

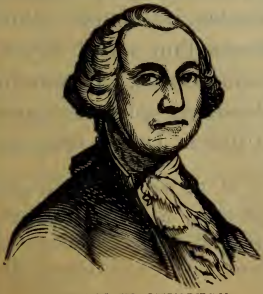
C. H. LAVERDIÈRE.

WASHINGTON.

Un des plus beaux modèles qu'on puisse citer de l'accomplissement des devoirs du citoyen, c'est Georges Washington, véritable fondateur de la liberté américaine : homme privé, homme de guerre, homme d'état, il pratiqua constamment toutes les vertus civiques.

Lorsque Washington naquit, le pays qu'on appelle aujourd'hui États-Unis, comprenait treize colonies soumises à l'Angleterre. Ces colonies, opprimées par le gouvernement anglais, s'allièrent pour lui déclarer la guerre, et résolurent de conquérir leur indépendance. Il fallait un chef ; ôn choisit Washington, et on lui donna le titre et les pouvoirs de généralissime.

La lutte contre les Anglais dura neuf ans. Washington eut à vaincre des difficultés inouïes. Les obstacles, les revers, les inimitiés, les trahisons, les injustices, abondèrent sous ses pas ; il triompha de tout.


GEORGCS WASHINGTON.

Quand la guerre fut terminée, il licencia l'armée ; il se démit de son titre de généralissime, et retourna vivre en simple particulier dans son domaine.

Nommé ensuite deux fois chef de ce grand pays, sous le titre de président, il gouverna huit ans avec une volonté habile et ferme, et fut toujours fidèle aux grands principes d'ordre, de liberté, de justice.

On lui offrit une troisième fois le gouvernement ; il refusa, et passa ses derniers jours dans la retraite.

BARRAU

MORT DE NAPOLÉON Ier. (1821).

Napoléon expira le 5 mai, mois qui, à Sainte-Hélène, correspond à notre mois de novembre ; son dernier vœu avait été d'être enterré ou à Ajaccio, son pays natal, ou sur les bords de la Seine, et les derniers mots qu'il prononça, le 3, furent : *Mon fils... l'armée... Desaix* (1).

Conformément à ses instructions, dit M. Thiers, son autopsie fut faite, et on reconnut qu'un cancer à l'estomac, joint aux funestes influences d'un climat terrible et aux tourments d'un sourd désespoir, avait amené sa mort prématurée. L'examen du corps révéla plusieurs blessures, quelques-unes très-légères, et trois fort distinctes. De ces trois, la première était à la tête ; la seconde, au doigt annulaire de la main gauche ; la troisième, à la cuisse gauche; celle-ci très-profonde, provenant d'un coup de baïonnette reçu au siége de Toulon.

---

(1) Son agonie dura du 3 au 5, et fut cruelle. Il rendit l'âme le 5, à cinq heures quarante-cinq minutes, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière, et où le canon donnait le signal de la retraite. Il avait cinquante deux ans.

Des mesures prises et de la description exacte du cadavre, il résulte que Napoléon avait cinq pieds deux pouces (1m, 677), le corps bien proportionné dans toutes ses parties, le pied et la main remarquables par la régularité de leur forme, les épaules larges, la poitrine développée, le cou un peu court, mais portant ferme et droite la tête la plus vaste, la mieux conformée dont la science anatomique ait constaté l'existence.

Un seul prêtre et quelques amis prièrent pendant plusieurs jours près de ce corps inanimé, autour duquel vinrent défiler avec respect les militaires anglais. Enfin, lorsque le tombeau qui devait le contenir, et qui avait été placé près de la fontaine à laquelle il avait dû un peu de soulagement, fut terminé, ses amis, suivis du gouverneur, de l'état-major de l'île, des soldats de la garnison, des marins de l'escadre, le portèrent au lieu où il devait reposer jusqu'au jour où, selon ses désirs, il a été transporté sur les bords de la Seine. Les soldats anglais firent entendre autour de ce corps inanimé les derniers éclats du canon, et ses compagnons d'exil, après s'être agenouillés sur la tombe qui venait de recevoir la plus grande existence humaine depuis César et Charlemagne, se préparèrent à regagner l'Europe.

ENFANCE DE MONSEIGNEUR PLESSIS.

Joseph Octave Plessis naquit à Montréal, le trois mars 1763, vers le temps où le Canada était définitivement cédé à l'Angleterre, par l'ancienne mère-patrie. Ses parents, respectables artisans, avaient conservé le vieux type de simplicité, d'honnêteté et d'attachement aux devoirs religieux, qui distinguait les anciennes familles de la classe moyenne, dans la colonie de la Nouvelle-France. Loyal, honnête et habile dans son métier, Louis Plessis-Bélair, père du futur évêque, avait acquis une certaine aisance, par son travail et par l'ordre maintenu dans sa maison. Ses ancêtres étaient arrivés au pays, vers le milieu du dix-septième siècle, et avaient fixé leur résidence dans le voisinage immédiat de Montréal, au lieu connu sous le nom de Tanneries des Bélair.

Louise Ménard, épouse de Louis Plessis, était une de ces femmes chrétiennes, qui font le bonheur d'une famille et dont les leçons et les exemples laissent de si salutaires empreintes dans le cœur de leurs enfants.

Au sang des Gaulois, qui coulait dans les veines du jeune Plessis, se mêlait aussi un peu de sang britannique ; car une de ses aïeules, du nom de French, était née dans la Nouvelle-Angleterre. Toute jeune encore, elle avait été élevée avec deux de ses sœurs par des Iroquois du Saut Saint-Louis. Deux des pauvres captives, placées et élevées dans des familles de Montréal, épousèrent des Canadiens; la troisième, adoptée par un chef Iroquois, prit la langue, le costume et les habitudes des femmes iroquoises de son village, mais elle ne voulut jamais consentir à se marier, avec un sauvage ou avec un français.

Au sein d'une famille aussi chrétienne que l'était celle de Louis Plessis, le jeune Joseph ne pouvait recevoir que des exemples d'ordre, de régularité et de vertu. Chaque soir, les enfants et les apprentis se réunissaient autour des chefs de la maison, pour faire la prière commune, réciter le chapelet, et entendre une lecture de piété. Les apprentis, qui étaient toujours choisis avec une attention particulière à leur caractère et à leurs mœurs, étaient traités comme les enfants de la maison, et leur conduite était surveillée avec le plus grand soin. Une fois par mois, en compagnie de leur maître et de ses deux fils, Joseph et Louis, ils devaient se rendre à l'église pour s'approcher du tribunal de la pénitence; c'était encore sous les yeux du *bourgeois* (1) qu'ils assistaient, les dimanches et les jours de fêtes, à tous les offices de l'église. De son côté, madame Plessis remplissait les mêmes devoirs envers ses trois filles et les servantes du logis.

Rude travailleur lui-même, le sieur Louis Plessis accoutumait ceux qui dépendaient de lui, à bien employer le temps, et à mettre de l'ordre dans leur besogne. L'ouvrage qui devait se faire à la forge, dans le cours de l'année, était toujours déterminé d'avance ; on réservait, pour chaque saison, le genre de travail le plus convenable; et l'arrangement une fois décidé, devait être invariablement suivi.

---

(1) Patron.

Les objets qui sortaient de la boutique de M. Plessis étaient presque tous destinés pour le commerce des marchands de Montréal avec les tribus sauvages du Nord-Ouest. Ainsi, pendant l'automne et l'hiver, le maître et ses ouvriers fabriquaient des haches de traite, qu'on déposait dans un magasin avant qu'elles fussent complètement terminées. Et voici pourquoi: le chef de l'atelier observait, dans toute leur rigueur, les jeûnes commandés par l'Église; pendant le reste de l'année, un jeûne d'un ou deux jours par semaine ne l'empêchait pas de se livrer aux travaux ordinaires; mais, comme il aurait été difficile d'en faire autant, pendant les quarante jours du carême, il réservait des ouvrages plus légers pour ce temps. Alors,les gros marteaux se reposaient sur l'enclume, et comme il ne restait plus qu'à polir et à aiguiser les haches de longue main, tous les ouvriers pouvaient jeûner exactement, sans nuire à leur santé.

Le même esprit d'ordre, qui présidait aux ouvrages du dehors, réglait les détails de l'économie intérieure, à laquelle était préposé la mère de famille. Mais, dans toutes ces dispositions, régnait une si grande charité qu'aucun des employés n'avait jamais à s'en plaindre.

Avec de tels exemples sous les yeux, le jeune Plessis contracta de bonne heure l'amour du travail, l'esprit d'ordre, la droiture et la fermeté qui ont marqué sa carrière.

Dès ses tendres années, à travers la gaieté et l'irréflexion de l'enfance, percèrent les talents qui, à mesure qu'il avançait en âge, se déployèrent si solides et si brillants. Les premières leçons de lecture lui furent données au logis paternel, en même temps qu'on lui enseignait quelques chapitres du petit catéchisme, livre trop souvent méprisé, mais qui renferme cependant les principes de la plus profonde philosophie et de la théologie la plus sublime.

L'enfant grandissait et montrait chaque jour les plus belles dispositions pour la vertu et la science. Aussi, ses parents se hâtèrent de le placer à l'école primaire, fondée et soutenue par les Messieurs du Séminaire de Saint-Sulpice. Les progrès rapides du nouvel élève étonnaient son maître ; tandis que sa gravité habituelle le faisait respecter de ses compagnons. Sous ces dehors sérieux se cachait, toutefois, un grand fonds de fine espièglerie, qui se manifestait de temps en temps ; si bien qu'il ne lui fut pas permis d'échapper au redoutable martinet du père Lucette.

Le père Lucette était un respectable laïque, placé par M. le curé de Montréal, à la tête de l'école paroissiale ; sa qualité de *magister* lui assurait un modeste salaire, avec le logis et la pension au Séminaire. Sans être savant, il avait réussi à maintenir la dignité de son siége, par une sévère discipline, qui maintint dans la crainte et le tremblement les gaillards les plus décidés.

Pendant près d'un demi-siècle, le père Lucette, dont un badin, pour se venger, disait : *Lucet à non lucendo*, règna en despote sur l'école paroissiale de Montréal; génération après génération venaient s'asseoir à l'ombre, non pas de sa houlette, mais de son martinet. De tous les gamins qui se succédèrent sur les bancs, pas un seul ne fut exempté de visiter le cabinet noir, où le maître distribuait les châtiments corporels, sans jamais faire exception de personne.

Lorsque, trente ans plus tard, Joseph Octave Plessis, devenu évêque, visitait sa ville natale pour la première fois après son sacre, le père Lucette, dont la verdeur était passée, mais qui se rappelait avec satisfaction les services qu'il avait rendus à la jeunesse de Montréal, fut un des premiers à se jeter aux genoux du prélat pour lui demander sa bénédiction. " Monseigneur, votre bénédiction, s'il vous plaît. Vous me pardonnerez, j'en suis bien sûr, l'honneur que j'ai eu de vous donner le fouet."

«Très-volontiers, père Lucette,» répondit l'évêque, mais à condition que vous n'y reviendrez plus."

J. B. FERLAND.

CARACTÈRE DE MONSEIGNEUR PLESSIS.

Mgr. Plessis n'était pas ce qu'on appelle un homme d'imagination et de sentiment; on ne voit pas dans les sermons ou discours qui nous sont restés de lui ces entraînements et ces mouvements spontanés qui enlèvent un auditoire; c'était plutôt un homme d'esprit, de bon sens et de jugement, un philosophe, un administrateur remarquable et un diplomate habile. Les personnages distingués du Canada et d'Angleterre, devant lesquels il plaida pendant tant d'années la cause de ses compatriotes et de son Église, étaient étonnés de la largeur et de la sagacité de ses vues, de la profondeur de ses convictions et de l'habileté avec laquelle il savait s'emparer de leur sympathie. C'était bien l'homme qu'il fallait pour agir sur ces esprits fiers, subtils et prévenus, pour les forcer de respecter une religion et une nationalité si bien représentées. Tous les gouverneurs, qui eurent des rapports avec lui, avouaient qu'ils avaient rencontré dans l'évêque Plessis un esprit supérieur et un grand caractère, un homme capable de leur tenir tête. Soyons fiers de ces hommages dont l'honneur rejaillit sur nous.

Sa conversation vive, animée, semée de traits piquants, d'anecdotes plaisantes, était recherchée des hommes d'esprit. Les choses ridicules lui causaient, même dans les circonstances les plus solennelles, des accès de gaieté qu'il ne pouvait réprimer. Plus d'une fois, on l'a vu dans la chaire ou à l'autel, s'arrêter court et faire les plus grands efforts pour réprimer une malheureuse envie de rire, provoquée par une peinture grotesque, un incident bizarre. Plein de bonté et de déférence pour ses prêtres et les jeunes ecclésiastiques, il prenait souvent plaisir à les taquiner et à les railler avec une familiarité agréable.

Le Rév. M. Mignault, ancien curé de Chambly, dont tout le monde garde un si bon souvenir, avait été son secrétaire. Lorsqu'il fut obligé de faire son premier sermon, à la cathédrale de Québec, il exprima à Mgr. Plessis son anxiété. " Marche, marche, lui dit l'évêque, dis-toi en montant que tu es le moins fin de la bande. " Le jeune prêtre monta dans la chaire et s'acquitta de sa tâche avec succès. " Eh bien ! lui dit Monseigneur, après le sermon, le diable a-t-il trouvé moyen de te dire que tu étais le plus fin ?"

Versé dans la littérature, l'histoire et la philosophie, il avait l'esprit orné des plus riches connaissances, et son heureuse mémoire lui rappelait les pages qui l'avaient le plus frappé, dix et vingt ans après qu'il les avait lues.

Il n'y a qu'une chose qu'il ne put jamais apprendre parfaitement, malgré ses efforts, c'est l'anglais. Il prenait plaisir à raconter lui-même ce qui lui était arrivé un jour. Une irlandaise était venue le consulter et lui avait exposé son affaire avec la faconde et l'entrain qui caractérisent les enfants de la verte Érin, les femmes surtout. Mgr. Plessis lui répondit en anglais, et il y avait déjà plusieurs minutes qu'il parlait, lorsque la pauvre femme lui remarqua, toute confuse, qu'elle ne comprenait pas le français.

Combien de pages il me faudrait maintenant pour rendre un digne hommage à ses vertus sacerdotales, à son zèle admirable pour le salut des âmes, et ses généreux efforts pour faire fleurir, dans sa patrie bien-aimée, la foi et les vertus qui font la force et la grandeur des nations ; pour dire avec quel soin il travailla pour obtenir ce but sublime, à donner à ses prêtres la sagesse, le dévouement et les autres vertus qu'il possédait lui-même à un si haut dégré !

Pour donner une idée de la douce influence qu'il devait exercer sur son clergé, je ne puis mieux faire que de citer une belle parole qu'on peut regarder comme l'expression des sentiments du pays tout entier.

“ Si j'avais offensé cet homme-là, ” disait un jour M. Painchaud, fondateur du collége Ste. Anne, je consentirais à me traîner sur les genoux, depuis mon presbytère jusqu'à Québec, pour lui demander pardon. ”

La vie de Monseigneur Plessis est pleine de grands enseignements.

À ceux qui nient ou méconnaissent les services rendus par la religion au Canada, elle offre un sujet de méditations profitables, et au clergé lui-même, elle présente des exemples salutaires de prudence, d'énergie et de patriotisme. Elle a réalisé, cette vie sublime, le problème difficile de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César, et à la patrie ce qui est à la patrie. Mgr. Plessis aura le mérite éternel d'avoir conduit sûrement la barque qui portait les destinées de l'Église du Canada, au plus fort de la tempête, lorsqu'une main trop nerveuse ou inexpérimentée aurait pu la jeter sur les écueils, et d'avoir ouvert au catholicisme, dans l'Amérique du Nord, ces vastes horizons qu'il parcourt si glorieusement. Il aura aussi l'honneur d'avoir compris que la mission civilisatrice de la Nouvelle-France devait se poursuivre, comme autrefois, par l'alliance et la protection mutuelle de la religion et de la patrie, de la foi et du patriotisme, et que plus la confiance du peuple dans son clergé est grande, plus la conduite de celui-ci doit être sage, prudente et nationale. Instruit par l'expérience des siècles, il savait, sans doute, que le jour où le peuple canadien regretterait d'avoir mis ses destinées entre les mains de ses prêtres, serait un jour fatal pour son pays et la religion.

Il a indiqué au clergé catholique la voie lumineuse qu'il doit suivre pour conserver et propager dans un pays où l'indépendance de la pensée est si grande et l'erreur si facile, une religion d'amour et de charité sortie des entrailles d'un Dieu et fécondée dans le sang des martyrs. Aussi, tant que le clergé marchera à la lumière de cette grande existence, la croix plantée sur les bords du Saint-Laurent par Jacques Cartier, sera le signe de salut et le plus glorieux symbole de la nationalité canadienne-française.

L. O. David.

PIE IX.

On sait qu'il y a en France, et notamment à Paris, des écoles du soir ou classes d'adultes, établies en faveur des ouvriers qui ne sont plus d'âge à fréquenter les écoles ordinaires. Ils peuvent ainsi, après le temps donné aux travaux de leur état, consacrer les dernières heures de la journée à acquérir l'instruction dont ils ont été privés dans leur enfance, ou à entretenir et à perfectionner les connaissances qu'ils possèdent déjà.

Il existe aussi à Rome, sous le nom d'écoles nocturnes, des institutions analogues, particulièrement dans les quartiers les plus populeux; elles ont été créées et sont encore tenues par des prêtres charitables, animés du désir de venir en aide aux classes pauvres de la société, en leur communiquant les connaissances premières, les notions morales et religieuses, qui inspirent à l'homme un sentiment plus vrai et plus profond de ses devoirs, et donnent à l'ouvrier les moyens de rendre honorable et digne sa vie laborieuse.

SA SAINTETÉ PIE IX.

Tous les élèves d'une de ces écoles, située dans un des quartiers les plus pauvres de Rome, se trouvaient réunis le soir du 9 mars 1847. Un certain air de fête se remarquait sur tous les visages. Des guirlandes de feuillage ornaient les murs; des couronnes de laurier, des livres, des gravures couvraient le bureau placé devant la chaire du directeur. On allait proclamer les noms des élèves les plus studieux et de ceux dont la conduite avait été la plus satisfaisante, puis leur décerner les récompenses d'usage.

La séance était sur le point de commencer, lorsqu'on entendit frapper à la porte. Un des élèves va ouvrir, et introduit deux ecclésiastiques.

Quand ils sont arrivés jusqu'au milieu de la salle, celui qui marchait en avant ouvre son manteau, découvre sa tête... Maîtres et élèves tombent aux pieds du pape qui les bénit, les fait relever, et leur annonce qu'il veut lui-même présider la séance et faire la distribution des prix. Il se dirige vers l'estrade, s'assied à la place du maître, et promenant autour de lui des regards de satisfaction : — C'est à présent, dit-il, que je me sens l'abbé Mastaï !...

Il se souvenait, que lorsqu'il était simple abbé, il avait beaucoup aimé ce quartier des Monts, où il venait, avec d'autres jeunes prêtres zélés, visiter et consoler tant de pauvres familles.

Puis, le pape dit à haute voix la prière, que répètent les élèves, et commence en quelque sorte à faire la classe ; il adresse des questions aux uns et aux autres sur les devoirs moraux et religieux ; les interroge sur la position de leurs familles, sur leurs professions, leur donne des avis paternels, et leur adresse des paroles pleines de bienveillance et d'encouragement.

Ensuite, on lit à haute voix le nom des élèves les plus méritants, les plus habiles ; ils s'approchent avec émotion. Le pape pose sur la tête de chacun d'eux la couronne de laurier, l'embrasse et lui remet une monnaie d'argent à son effigie.

La distribution faite, il s'adresse aux maîtres de l'école, loue leur dévouement, leur recommande vivement cette œuvre si belle de l'instruction du peuple, leur remet, en témoignage de sa satisfaction, des médailles où son portrait est gravé, et les charge de distribuer une somme d'argent entre les élèves qui se trouvent dans une position malheureuse.

Enfin, Pie IX bénit de nouveau toute l'assistance, s'enveloppe dans le grand manteau qui cache le costume blanc du Souverain Pontife, et se dispose à sortir. Toute l'école est en mouvement : on veut l'accompagner avec des flambeaux : « Oh ! ne faites pas de bruit, dit le Pape, qui ne voulait pas que le voisinage remarquât rien d'extraordinaire ; restez, et laissez-moi m'en aller comme je suis venu. » — En effet, la porte se referma derrière lui, et Pie IX regagna la voiture qui l'avait amené, sans que le cocher ne se doutât de rien.

Le lendemain, il n'était bruit par toute la ville que de la distribution faite par Pie IX à l'école des Monts, et chacun se réjouissait de ce puissant encouragement donné à une des institutions les plus capables de répandre parmi le peuple l'instruction et la moralité.

SEPTIÈME PARTIE.

AGRICULTURE.

L'AGRICULTURE, CAUSE DE LA PROSPÉRITÉ DES NATIONS.

Consultez un moment les savants qui se sont occupés de rechercher les causes de la prospérité des nations, et vous verrez que tous s'accordent à dire que l'agriculture est la première source d'une richesse durable ; qu'elle offre plus d'avantages que tous les autres emplois ; qu'elle favorise le développement de l'intelligence plus que toute autre industrie ; que c'est elle qui donne naissance aux manufactures de toutes sortes ; enfin, qu'elle est la mère de la prospérité nationale, et pour les particuliers, la seule occupation réellement indépendante. L'agriculteur qui vit de son travail peut dire, avec raison, " qu'il ne connaît que Dieu pour maître."

Jean Rivard.

LA SAGESSE EN AGRICULTURE.

Le sage agriculteur ne se laisse entraîner ni par l'aveugle routine, ni par un dangereux esprit d'innovation. N'ayez, si vous voulez réussir, ni inconstance, ni vanité, ni goût immodéré pour les choses de luxe et les parties de plaisir.

La vie rurale ne ressemble ni à la vie publique, ni à la vie industrielle. Plus vous serez simple, laborieux, actif, vertueux, plus vous aurez chance de succès.

Moins vous serez familier avec les serviteurs, sans être dur pour eux, mieux vous les conduirez. Parce qu'un bon père de famille fait pour ses serviteurs, lorsqu'ils sont malades ou dans la peine, on croirait qu'il en est plutôt le père que le maître. Plus les années s'écoulent, plus le cultivateur intelligent devient habile, parce que l'expérience l'instruit toujours.

Quoique le travail des champs soit pénible, le cultivateur n'en doit pas moins utiliser tous ses instants. Jamais, quoi que l'on fasse, on n'inspire l'activité, si l'on est pas soi-même actif.

Quand un accident, une perte sont arrivés, examinons si c'est notre faute. Toutes les fois qu'il n'y a eu de notre part ni oubli, ni négligence, il ne faut pas s'affliger; mais lorsque nous avons manqué, soit de vigilance, soit d'attention, nous devons nous le reprocher, sans tomber dans le découragement.

Lorsque tout réussit à souhait, on ne doit pas s'enorgueillir, mais remercier Dieu, qui dirige tout, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, exactement comme il lui plaît.

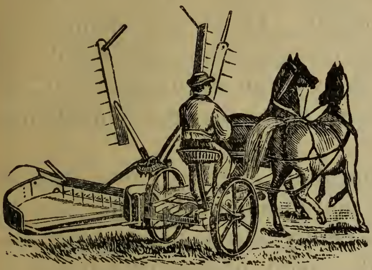
LA SCIENCE AGRICOLE ET LES CONCOURS.

Il y a deux mille ans, on travaillait avec des esclaves abrutis. Aujourd'hui, l'homme est libre, et c'est la matière qu'on a réduite en esclavage. Selon l'expression originale d'un Américain, des *esclaves*, voilà les *machines* avant Jésus-Christ ; le fer, le feu, l'eau, réduits en servitude, les *machines*, voilà les seuls *esclaves* après Jésus-Christ.

La science, avec un petit tuyau de drainage, augmente de moitié la valeur de certains terroirs ; la science, avec un peu de chaux, transforme une lande en verte prairie ; la science, avec un peu de vapeur d'eau dans un tube de métal, bat, fauche, sème, moissonne, ou met en mouvement le tarare, le concasseur, le hache-paille, etc. L'homme a conçu ; l'instrument, exécute ; la nature, obéit.

À côté de ces progrès locaux ou encore à l'essai, j'aime les progrès généraux, l'amélioration des lois, les inventions honnêtes du crédit, l'assainissement des communes, les progrès de la viabilité par les *canaux*, par les *routes*, par les *chemins de fer*.

Enfin, j'admire et je considère aussi comme un grand progrès l'institution de ces concours, écoles mutuelles des améliorations, appels à l'industrie nationale, à l'émulation, assemblées généreuses où les hommes se saluent, se donnent la main, se félicitent, se respectent, se récompensent, s'encouragent, et où les plus humbles viennent fiers de leur année de travail, et s'en retournent heureux de leur journée de repos et du prix de leurs efforts.



LA MOISSONNEUSE MÉCANIQUE.

Mais je dois ici, j'en sens le besoin, je dois remercier solennellement l'agriculture, au nom de la société et de la religion.

Il y a longtemps que Sully disait : « L'agriculture et le pâturage sont les deux mamelles de l'État. » Eh bien ! les deux grandes sources de la fortune publique sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient alors.

Mais, de plus, la société doit à l'agriculture des mœurs tempérantes, des vertus fortes et viriles, des races robustes. L'ordre, l'économie, l'activité, la prévoyance, la persévérance, sont nécessaires aux travaux des champs. Les rudes labeurs de la culture imposent une vie sobre et réglée, endurcissent aux fatigues, et trempent les caractères en fortifiant les corps. De tout temps, on a remarqué les vertus de la race agricole : ses mœurs plus pures, comme disait admirablement Virgile ; sa patience infatigable aux travaux, sa frugalité modeste ; son ferme bon sens et sa loyale équité, malgré les finesses dont nous nous plaignons quelquefois, son esprit religieux. C'est pourquoi, un auteur ancien, Columelle, qui a beaucoup écrit sur l'agriculture, disait : « La vie des champs est voisine, sans aucun doute, sinon parente de la « sagesse. » Et le vieux Caton disait aussi : " C'est parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs « soldats. »

Et savez-vous pourquoi, le travail des champs est essentiellement moralisateur ! Je vous l'ai dit : c'est que cette lutte contre la rude nature, avec ses fatigues et ses périls, a pour nécessaires auxiliaires les plus mâles vertus. Interrogez l'expérience ou la science, l'économie politique ou la bonne routine du village : elles vous disent, avec la religion, que la terre ne vaut que par l'homme, et que l'homme ne vaut que par son âme : intelligence, vertu, instruction, piété, du garçon de ferme au fermier, du laboureur au propriétaire, voilà le premier capital et le fonds indispensable.

DUPANLOUP.

RÉPARATIONS ET SOINS DES INSTRUMENTS ARATOIRES.

Il est bien rare qu'après les travaux de l'automne les charrues et autres instruments de culture n'aient pas besoin de quelques réparations. C'est pendant l'hiver que le cultivateur prévoyant doit passer l'inspection de tout son matériel de travail, et le faire remettre en bon état. Ceux qui attendent le moment des travaux pour faire réparer leurs charrues, s'exposent à perdre les premiers beaux jours, et à voir leurs chevaux à l'écurie pendant que les charrues seront chez le charron.

Trop souvent aussi, on voit des instruments passer l'hiver dans les champs, ou rester dans la cour de la ferme, abandonnés à toutes les intempéries. C'est une négligence qui coûte cher, car la pluie et le soleil usent les instruments presque autant que le travail. Il est bien peu de fermes où l'on ne puisse trouver un abri pour y loger les instruments pendant l'hiver ; et partout il est facile de construire pour cet usage, et à très-peu de frais, un hangar adossé à quelque bâtiment, et couvert en paille. En général, les cultivateurs ne comprennent pas assez l'importance des précautions de ce genre et des habitudes d'ordre : ils ne font pas attention que ces petits soins souvent répétés et exactement observés, procurent à ceux qui en prennent l'habitude une grande satisfaction et de notables économies.

Revue agricole.

LABOURS D'AUTOMNE.

L'importance des labours d'automne est trop bien reconnue aujourd'hui pour qu'il soit nécessaire d'insister sur leur pratique ; il y a beaucoup de cultivateurs dont tous les labours sont terminés l'automne. On ne doit pas conseiller d'en agir ainsi sur des terrains sablonneux et légers, surtout si le labour se fait par un temps humide. Dans ce cas, la bande de terre se déforme complètement et l'influence des gelées a pour résultat de faire disparaître toute trace de labour au printemps, en sorte que l'enfouissage de la semence devient très-difficile, même avec des hersages répétés. De plus l'ameublissement exagéré de ces terres a pour effet de les rendre très-sensibles aux sécheresses et de compromettre le succès des récoltes, par leur facilité à se dessécher aux premiers vents chauds qui les traversent par tous leurs pores. Loin d'opérer un soulèvement sur ces terres, on devrait plutôt les tasser. Mais pour les terres argileuses et fortes qui constituent la grande masse de la vallée du St. Laurent, les labours d'automne offrent le seul moyen puissant et économique d'obtenir cette pulvérisation du sol si nécessaire à une bonne végétation. Les gelées sont un des avantages de notre climat excessif qui nous dispense de ces nombreux labours donnés en Europe, pour obtenir

LABOURS D'AUTOMNE.

un ameublissement bien inférieur à celui que nous tenons gratuitement de la nature au prix d'un seul labour. Sachons profiter des avantages naturels de notre pays, et nous n'aurons rien à envier aux autres climats.

REVUE AGRICOLE.

LA FERME EST LA PLUS IMPORTANTE DE NOS MANUFACTURES.

En entrant dans la ferme rappelons-nous cette parole sensée : on peut juger de l'intelligence d'un cultivateur par le soin qu'il donne à son fumier.

Le fumier est l'aliment des futures moissons, le réservoir de vie et l'âme de nos champs : en lui et par lui se ranime, de la terre à la plante, et de la plante à la bête tout ce qui a vécu.

J'ai ouï une grande dame s'écrier qu'elle ne voulait pas qu'on lui salit sa terre avec ces ordures. Ordures précieuses, dont la nature, par un miracle de chimie organique, fera du blé, des fleurs et des fruits. Le soleil, l'air pur, la rosée moins fiers, s'allieront à ce vil fumier, et deviendront avec lui la substance même des plus délicats, des plus suaves produits du domaine.

ENGRAIS.

L'utilité, ou, pour parler plus exactement, l'indispensable nécessité des engrais pour la culture maraîchère est généralement si bien comprise, si bien appréciée, que le fumier est regardé comme la base de cette culture, partout où elle est pratiquée.

Quelque soit le sol, le climat ou le genre de culture, pour avoir des récoltes abondantes il faut du fumier ; il en faut seulement plus ou moins pour produire l'effet désiré, selon l'épuisement du sol, le dégré d'énergie fertilisante des engrais et le climat sous lequel on opère.

Dans les terres légères et brûlantes, le fumier de vache est le meilleur ; à défaut de cet engrais, on en peut employer tout autre, pourvu qu'il soit à demi-consommé.

Dans les terres fortes, humides et froides, qu'il est toujours avantageux de diviser, le fumier long, peu fermenté et peu avancé en décomposition, convient mieux que tout autre.

C'est en automne qu'on enterre les fumiers destinés à la grande culture, à la dose d'environ 600 livres par are,(1) dose suffisante lorsqu'on donne au sol du bon fumier de ferme, provenant de plusieurs espèces de bestiaux ; une fumure dans ces proportions fait sentir son effet utile pendant trois ans. Mais dans un jardin potager, la fumure de 600 livres par are doit être renouvelée tous les ans.

Le fumier des bestiaux n'est pas le seul engrais qui puisse être appliqué avec avantage à ce genre de culture. Les boues des villes, les plantes marines, telle que le *varech* ou *goëmon*, toutes les matières animalisées, notamment le sang desséché, les os broyés, la râpure d'os et de corne, selon les facilités et les ressources que chaque localité peut offrir, sont aussi des engrais très-actifs.

---

(1) À peu près cent verges carrées.

La terre destinée à la culture des légumes, peut-être aussi fumée avec l'engrais humain délayé, soit dans l'eau, soit dans l'urine, sans que l'on ait à craindre qu'il communique aux légumes une saveur désagréable. Il n'est pas de fumure plus énergique, et son efficacité est aussi grande sous les climats du Nord que sous ceux du Midi.

Dans toutes les localités où il est possible de se procurer le *guano* à un prix raisonnable, il peut être employé, soit en poudre, mêlé à la terre, soit délayé dans l'eau et répandu comme engrais liquide au pied des plantes ; cet engrais et quelques autres qu'on ne peut jamais employer qu'à faible dose, tels que la colombine ou fiente des pigeons et des poules, sont particulièrement propres aux plantes dont il est nécessaire d'activer la végétation : on l'emploie spécialement pour les concombres, les melons et les tomates.

PAILLIS.

On nomme paillis une couverture de fumier court qu'on étend sur les semis pour faciliter la germination des graines et pour protéger la levée des jeunes plantes ; c'est sa principale, mais non pas sa seule destination. On donne également un paillis aux planches du potager qui doivent être fréquemment arrosées : le paillis conserve la fraîcheur de la couche superficielle du sol ; il a surtout pour effet d'empêcher la terre, battue par l'eau des arrosages, de se durcir à l'excès. Lorsque enfin, le paillis est enterré par les labours donnés à la fin de l'automne, il contribue comme engrais à fertiliser la terre du potager.

TERREAU.

On nomme terreau, le résidu consommé du fumier, quelle que soit sa nature, lorsqu'il est arrivé à son dernier degré de décomposition ; tout fumier mis en tas et abandonné à lui-même finit par se convertir en terreau. Le terreau qu'on emploie pour la culture maraîchère provient du fumier décomposé des vieilles couches à melons et de celles qui ont servi pour les premiers semis, à la fin de l'hiver. On s'en sert soit comme de paillis pour protéger les semis, soit comme amendement pour rendre plus légères les terres trop compactes. Les paillis mis en tas et décomposés lentement deviennent, comme le fumier, un excellent terreau, applicable aux mêmes usages que le terreau des vieilles couches.

DÉFONCEMENT.

Lorsqu'on établit un jardin potager sur un terrain neuf, les grandes herbes sèches qui peuvent s'y rencontrer, doivent être arrachées, mises en tas et brûlées ; leurs cendres sont mises à part pour être répandues sur le sol lorsqu'il aura été défoncé.

Voici comment on procède à l'opération du défoncement ; à l'une des extrémités du terrain on ouvre une tranchée dont la largeur varie de deux à trois pieds. La profondeur à donner à cette tranchée est également variable ; elle dépend de la nature plus ou moins bonne du sol ; elle est habituellement de deux fers de bêche, ou d'environ 2 pieds et demi. Quand le sous-sol est de mauvaise nature, on a soin, pendant l'opération, de réserver la bonne terre pour la couche superficielle, sans la mêler au sous-sol. À mesure qu'on ouvre la tranchée, la terre qu'on en retire est portée à l'extrémité opposée de la pièce de terre, où doit s'arrêter le défoncement ; elle y reste déposée jusqu'à ce qu'elle serve à combler la dernière tranchée en terminant le travail.

Chaque tranchée successivement ouverte est remplacée par une autre de même largeur ; on a soin de retourner la bonne terre pour que le dessous se trouve en dessus. Si le défoncement est exécuté à une époque de l'année où il n'est pas possible de mettre immédiatement la culture maraîchère en activité, on laisse le terrain dans l'état brut où l'a laissé l'opération, avec de grosses mottes à sa surface ; la terre profite mieux ainsi des influences atmosphériques. Au moment d'y commencer la culture, on donne une façon soignée à la fourche, pour briser les mottes et enlever les pierres, dont on se sert pour consolider le sol des allées. On donne, au contraire, cette même façon aussitôt après le défoncement, lorsque la culture doit y être immédiatement établie. Il vaut toujours mieux, quand les circonstances le permettent, que le sol neuf destiné à l'établissement d'un potager soit défoncé quelque temps avant d'être ensemencé ou planté ; le sol défoncé qui a pris l'air n'en est que plus favorable à la végétation des plantes potagères.

Sarclage.

Cette opération consiste à enlever la mauvaise herbe comprenant toutes les plantes étrangères à la culture. Dans les jardins maraîchers, on sarcle à la main ; il faut beaucoup d'habitude et d'attention, lorsqu'on sarcle une plante dont le semis est levé depuis peu, pour ne pas confondre les bonnes plantes, encore très-petites, avec les mauvaises herbes. Quand la terre est sèche, le sarclage est très-difficile ; c'est pourquoi, lorsqu'une plante du potager doit être sarclée, on a soin de la bassiner fortement une heure avant de commencer l'opération.

BINAGE.

Les plantes potagères n'ont pas moins besoin d'être binées que d'être sarclées. Le binage s'exécute au moyen de l'instrument appelé " binette," soit avec la lame, soit avec les dents, selon le besoin. Cette opération a pour but d'ameublir la couche superficielle du sol, afin de la rendre perméable aux influences atmosphériques ; l'expérience prouve que les plantes dont les racines ne pénètrent pas très-avant dans le sol ont moins à souffrir de la sécheresse quand sa surface est ameublie par le binage ; elles peuvent dans ce cas profiter complètement des effets bienfaisants de la rosée pendant la nuit.

ARROSEMENTS FERTILISANTS.

Les urines qui ont subi une certaine fermentation, le purin ou jus de fumier et les eaux animalisées, peuvent être employés avec grand avantage pour l'arrosage des plantes potagères. Malheureusement, il est peu de fermes qui soient pourvues de citernes pour recevoir l'urine des bestiaux ; on laisse également courir dans le ruisseau, l'eau de pluie qui s'écoule des toits, et le liquide provenant des tas de fumier.

La perte de ces eaux est d'autant plus regrettable, que la dépense d'une citerne ne dépasse pas les moyens du cultivateur dans les circonstances ordinaires. S'il trouve cette dépense trop lourde, il peut toujours creuser un bassin plus profond que large, dont il garnira les bords avec de la terre glaise bien battue ; les frais alors se réduisent à quelques journées de travail, et pendant la saison des pluies, rien n'est plus facile que de diriger les eaux qui coulent sur le sol vers le réservoir.

Ce mélange d'eau de pluie, d'urine et de purin constitue un liquide dont on peut se servir une fois chaque semaine pendant l'été, pour donner au potager des arrosements fertilisants d'une grande énergie.

À défaut de citerne, le cultivateur soigneux peut toujours faire ramasser par ses enfants les bouses de vache et même le crottin de mouton perdus sur les chemins : il n'en faut pas une grande quantité pour changer un tonneau d'eau en un excellent engrais liquide dont l'effet se fait sentir immédiatement.

De tous les liquides fertilisants qui peuvent être utilement employés pour activer la croissance des plantes potagères, il n'en est pas de plus énergique dans ses effets que le *guano* du Pérou, délayé à diverses doses dans l'eau. Les horticulteurs adonnés à la culture des végétaux d'ornements réalisent des merveilles de végétation au moyen de cet engrais liquide ; nul doute que des résultats analogues n'en fussent obtenus s'il était appliqué avec discernement aux plantes potagères. Le guano est toujours cher ; mais, comme il agit même à faible dose, six à huit livres par vingt gallons d'eau, son emploi n'est pas excessivement coûteux. On sait que le guano, formé des déjections des oiseaux de mer sur les parties des côtes du Pérou où il ne pleut jamais, ressemble beaucoup par sa composition à la colombine ou fiente des pigeons ; il n'est pas de jardinier qui ne sache à quel point une petite quantité de colombine est utile aux melons, aux cornichons et aux concombres ; le guano agit dans le même sens, mais avec encore plus d'efficacité.

Quelles que soient les substances que l'on emploie pour fertiliser l'eau destinée aux plantes potagères, il faut, pour obtenir tout l'effet que ces substances peuvent produire, savoir les administrer à propos, car, chaque plante ayant un mode de végétation particulier, il est impossible de les soumettre toutes au même traitement. Ainsi, les carottes doivent, pour donner de beaux produits, être arrosées avec des engrais liquides, pendant les premiers temps de leur végétation, tandis que les melons ne doivent pas recevoir d'engrais liquides avant d'avoir des fruits ; autrement les fleurs coulent. Quant aux choux, on peut sans crainte leur donner des engrais liquides, jusqu'au moment où ils commencent à former leur pomme.

De ce qui précède, il résulte que l'on peut, à l'aide des engrais liquides, en agissant avec discernement, favoriser à volonté le développement des racines, des feuilles ou des fruits de chacune des plantes potagères que l'on cultive.

CULTURE DE LA CAROTTE.

Nous attirerons l'attention de tous les agriculteurs sur la culture de la carotte, comme bien adaptée à notre sol et à notre climat. La carotte a moins d'ennemis que toutes les autres plantes. Les meilleures espèces pour la culture en grand sont la carotte rouge d'Altringham et la grande blanche de Belgique.

Comme aliment pour les animaux, celle-ci peut se trouver meilleure que l'Altringham : la graine germe plus vite, la plante croît plus promptement et produit une plus forte récolte. Elle réussira mieux dans un sol peu profond, attendu que la racine s'élève considérablement hors de terre. Sur un sol humide et mousseux, plusieurs des racines se sont élevées de dix à douze pouces au dessus de la surface. Elles se gardent mieux aussi durant l'hiver. La meilleure manière de cultiver la carotte est la suivante :

LA CAROTTE.

La terre fumée l'automne, doit être labourée au moins deux fois le printemps, les deux labours devant se croiser et être aussi profonds que possible ; on doit aussi la herser jusqu'à ce qu'elle soit bien préparée. On fait ensuite à la charrue, des sillons espacés de deux pieds à deux pieds trois pouces, en ayant soin de relever la terre entre ces sillons autant que possible : on passe le rouleau sur le labour, puis on ouvre avec le coin d'une houe (pioche) un petit sillon sur le sommet des rangs ; déposez la graine, et passez de nouveau le rouleau ; cette dernière opération suffit pour couvrir la semence. Quand on peut se procurer un semoir à brouette, cela simplifie de beaucoup le travail. Le rouleau dont on vient de parler est essentiel pour la culture des plantes bulbeuses (légumes) qui viennent de petites semences, mais il est aussi à la portée de tous les cultivateurs. Un billot de pin de vingt pouces de diamètre et de cinq pieds de long, avec des timons fixés à ses extrémités, voilà le rouleau.

La graine de carotte (et on peut en dire autant des autres graines), doit être trempée dans de l'eau de pluie ou de l'eau douce, et y demeurer jusqu'à ce qu'elle soit prête à germer ; ensuite on la roule dans de la chaux vive jusqu'à ce qu'elle soit assez sèche pour que les grains n'adhèrent point les uns aux autres. Quand on n'a pas de chaux, on peut se servir de cendre de bois. Une livre de graine, si elle est bonne, et on en doit faire l'épreuve avant de la semer, peut suffire pour un arpent de terre.

Par ce moyen, la jeune plante poussera avant les mauvaises herbes, en sorte qu'il sera facile de distinguer les rangs de la carotte avant que les mauvaises herbes apparaissent.

Ceci rend le nettoyage comparativement plus facile, parce qu'il peut se faire, (excepté l'éclaircissement) avec la houe à cheval. Cette houe est un instrument que tout cultivateur doit avoir, et qui est extrêmement simple dans sa construction ; elle est composée de trois montants en bois réunis à leur extrémité antérieure, et espacés en arrière en proportion de la largeur des rangs que l'on veut nettoyer. Cet instrument peut être facilement tiré par un cheval, et armé de manchons, comme une charrue, mais plus légers ; un homme ou un jeune garçon peut le diriger de façon à ne pas toucher aux rangs de carottes, tout en soulevant la terre, à une plus ou moins grande profondeur, à volonté. Dès que les mauvaises herbes font leur apparition, on promène cette houe de manière à amener la terre aussi près que possible des jeunes pousses, sans les toucher ni les couvrir. Ce procédé tiendra toujours les pousses dans un état de propreté satisfaisante jusqu'au temps venu d'éclaircir les plants et de les laisser distants de quatre à cinq pouces. Peu après, on pourra labourer entre les rangs ainsi hersés et renchaussés. Ces procédés font du bien à la plante en permettant à l'air et à l'humidité de se faire jour, et en facilitant l'évaporation.

Une manière de récolter les carottes l'automne consiste à passer la charrue le long du côté droit des plantes aussi près que possible sans les endommager ; ceci les dégage d'un côté, et la tige est assez forte ensuite pour arracher les racines.

Cette espèce de culture requiert un travail considérable, mais le revenu est plus que suffisant pour récompenser le cultivateur. Quand on considère la grande quantité de principes nutritifs que cette racine contient, et l'application générale qu'on peut en faire pour la nourriture de tout ce qui a vie dans la ferme, on ne saurait trop en recommander la culture, c'est en outre un aliment aimé de tous les animaux, et surtout des chevaux de travail auxquels on peut en donner, à la place de l'avoine.

Revue agricole.

CULTURE DE LA BETTERAVE.

La betterave est une plante bien connue et généralement cultivée dans le pays. On distingue la rouge sanguine qui est la plus estimée; et la blanche disette dont la culture est négligée, faute d'en connaître l'usage pour les bestiaux.

LA BETTERAVE.

Toutes deux demandent une terre légère, profonde et bien ameublie par des labours, ni trop sèche, ni trop humide.

Comme elles sont sensibles aux gelées, on ne doit les semer qu'en mai, lors qu'elles sont passées.

On en met les graines dans des sillons espacés, dans les jardins, d'un pied, et dans les champs d'un pied et demi, pour les sarcler et renchausser à la charrue, par un temps pluvieux, lorsqu'elles ont cinq à six feuilles, après quoi il sera bon de leur donner un ou deux binages pour en favoriser la grosseur, de les éclaircir en ôtant celles qui sont trop proches les unes des autres, et de les replanter où elles auront manqué.

On mange les betteraves cuites et assaisonnées de diverses manières, surtout en salade au vinaigre ; leur digestion est facile ; les cultivateurs devraient en garnir leurs tables ; car elles fournissent un antidote contre le lard, dont ils font usage toute l'année.

REVUE AGRICOLE.

ARRACHAGE ET CONSERVATION DES BETTERAVES ET CAROTTES.

Ces deux espèces de racines sont moins sensibles aux gelées que les pommes de terre : aussi, c'est toujours par cette dernière récolte qu'on doit commencer les arrachages ; cependant on doit prendre ses mesures pour que les autres soient encore arrachées en bonne saison, quand ce ne serait que pour éviter les journées courtes et froides dans lesquelles les ouvriers font peu de besogne.

Quelques personnes donnent aux vaches les feuilles de betteraves ; mais, d'après mes expériences et celles d'autres agriculteurs, c'est un aliment si peu nutritif, qu'elles ne valent guère la peine qu'on les recueille. Il paraît plus convenable de les laisser sur le sol, en forme d'engrais, en les répandant bien également sur la surface du terrain. On doit encore bien moins cueillir les feuilles de betteraves pendant leur croissance, pour en nourrir les bestiaux ; c'est un chétif profit qui entraîne une perte considérable sur le volume et surtout sur la valeur nutritive des racines. Un effeuillage, même modéré, diminue la récolte dans une proportion très-considérable.

Lorsque les betteraves ou les carottes ont été semées en lignes, on diminue considérablement les frais de l'arrachage, en y employant une charrue, portant en place de versoir, un morceau de bois triangulaire placé entre le soc et l'étançon de devant, et figurant la partie antérieure d'un versoir ordinaire, c'est-à-dire, celle qui soulève la terre sans la retourner. Avec les charrues à soc américain, il suffit de démonter le versoir, sans ajouter la pièce de bois qui est remplacée par l'avant-corps de cette charrue. On fait piquer profondément la pointe du soc, un peu à gauche de la ligne des plantes, en sorte que la lame du soc passe au-dessous des racines. Celles-ci, sans être retournées, sont assez soulevées et détachées du sol pour qu'on puisse facilement les enlever à la main, en les saisissant par les feuilles. Un attelage de quatre chevaux est ordinairement nécessaire pour cette opération, mais une charrue peut arracher les racines sur quatre arpents au moins dans la journée, en sorte qu'il remplace un grand nombre de bras. Lorsque les plantes sont arrachées, on en coupe les feuilles à la main, et on laisse pendant quelques heures les racines sur le terrain pour qu'elles s'y ressuient avant de les serrer. Il importe cependant beaucoup de ne pas laisser les betteraves exposées ainsi à un grand soleil ; car le degré de la température qu'elles auraient prise se maintiendrait dans la masse et provoquerait la fermentation. En général, les betteraves se conservent d autant mieux qu'elles ont été entassées par une température plus froide, et il vaut mieux les serrer un peu humides que de les laisser exposées au soleil.

Sur les sols de fertilité suffisante pour produire communément quinze à dix-huit minots de blé par arpent, on peut, à l'aide d'une culture soignée, obtenir en moyenne 400 minots de betteraves et à peu près autant en carottes ; mais sur des sols d'une très-haute fertilité, on obtient fréquemment des produits doubles et même triples de cette quantité.

Revue agricole.

LE CHOU.

Le chou, dont les variétés sont très-nombreuses, est une plante annuelle, dont on fait un grand usage pour la nourriture de l'homme et des animaux, et qui sous ce double rapport doit attirer l'attention de tous les cultivateurs, tant dans les

LE CHOU.

jardins que dans les champs. Les choux demandent un bon sol, et veulent être soignés convenablement. La graine doit être semée soit en rayons ou à la volée, dans les premiers jours de mai, sur une planche de terre bien ameublie et fumée, ou encore mieux une couche chaude, dans les premiers jours d'avril. On les transplante quand ils sont assez forts, par un temps pluvieux, sur un carré de terre bien ameublie et fumée, à un et deux pieds de distance les uns des autres et en quinconce sur des lignes droites.

Il faut les sarcler, les arroser et les biner deux ou trois fois pendant la saison. On coupe les pommes quand elles sont fermes. Dans les premiers jours de novembre, on les lève de terre et on les encave avec le trognon debout, les uns contre les autres, et butés avec du sable. On en cultive ordinairement deux espèces, l'une d'été et l'autre d'hiver. Comme ils sont d'une grande ressource, l'hiver et l'été, on ne saurait en prendre trop de soin. Les choux frais font l'assaisonnement de la soupe chez les cultivateurs et les citadins ; ils corrigent les mauvais effets du lard. Leur usage est toujours sain ; on les mange aussi en salade et à la sauce blanche.

J. Perrault.

RÉCOLTE ET CONSERVATION DES POMMES DE TERRE.

On reconnaît que les pommes de terre sont mûres à la dessication complète des feuilles et des

UN PIED DE POMMES DE TERRE.

tiges. Jusqu'à cette époque, les tubercules grossissent et profitent ; aussi on ne doit la devancer, pour l'arrachage, qu'en cas de rigoureuse nécessité, soit parce que les feuilles ont été gelées, car, dans ce cas, les tubercules ne profitent plus guère ; soit parce que la saison étant trop avancée, on a lieu de craindre de mauvais temps qui contrarieraient la récolte. Quelques variétés hâtives mûrissent en septembre ; mais pour le plus grand nombre des espèces rustiques, la matûrité n'a communément lieu qu'en octobre.

La récolte des pommes de terre est une des opérations les plus coûteuses de leur culture ; on ne peut guère ici remplacer le travail des mains. On a bien proposé de les arracher à la charrue ; mais, il est très-difficile de le faire sans en perdre une très-grande quantité, et l'économie de main-d'œuvre est beaucoup moins considérable qu'on ne le croit, parce que le ramassage est alors beaucoup plus long. Les frais de l'arrachage à la main varient considérablement selon que la terre est plus ou moins meuble ou argileuse ; selon qu'il est fait par un beau ou par un mauvais temps, dans une saison plus ou moins avancée ; selon que la récolte est plus ou moins abondante, que les tubercules sont plus ou moins gros. Il est fort important d'expédier cette besogne le plus lestement possible, aussitôt que les pommes de terre sont parvenues à leur matûrité, pour ne pas se laisser surprendre par les pluies. Comme elle se rencontre ordinairement avec les labours d'automne, il faut que le cultivateur développe, en ce moment, tous ses moyens d'action et toute son activité. S'il peut faire exécuter cet arrachage à la *tâche*, il y trouvera beaucoup d'avantage ; mais il est nécessaire alors d'exercer une grande surveillance sur les ouvriers, pour qu'ils ne laissent pas de tubercules en terre, car ils peuvent en arracher une bien plus grande quantité dans la journée, s'ils négligent de chercher les tubercules qui n'ont pas été amenés par le premier coup d'instrument. On emploie à l'arrachage, soit la bêche, soit un crochet à deux ou trois dents plates, Des hommes ramènent à la surface les tubercules de chaque touffe, et des femmes qui suivent, les démêlent, les nettoient et les mettent dans des paniers, et ensuite dans des sacs, ou sur des voitures disposées pour cela. Si la terre est humide, il est bon de laisser pendant quelques heures les pommes de terre sur le sol avant de les ramasser ; elles s'y ressuient et se conservent beaucoup mieux.

Avec une culture soignée, les pommes de terre de bonne espèce peuvent donner en moyenne, deux cent cinquante minots par arpent, sur les sols qui conviennent à cette récolte, et qui, par leur degré de fertilité, produisent communément quinze à dix-huit minots de blé. Quelques variétés aqueuses de pommes de terre produisent davantage en mesure, mais il est douteux que le produit ait plus de valeur, relativement à la faculté nutritive des diverses espèces.

REVUE AGRICOLE.

LES ABEILLES.

SIGNES AUXQUELS ON RECONNAÎT LA SORTIE PROCHAINE D'UN ESSAIM D'ABEILLES.

Plusieurs signes annoncent la sortie prochaine d'un essaim : les faux - bourdons sont nés, et paraissent en grand nombre dans l'intérieur de la ruche ; peu d'ouvrières sortent, et celles qui reviennent des champs n'ont pas de cire aux pattes ; beaucoup d'abeilles ne pouvant rester à l'aise dans la ruche, se tiennent à l'extérieur, le long de ses parois. Il ne faut plus alors quitter son rucher : l'événement du départ est annoncé dès qu'on entend dans l'intérieur de la ruche un bruit extraordinaire. Tout y est en mouvement ; et lorsque le soleil a chauffé l'air et que la chaleur devient insupportable dans la ruche, les abeilles se décident à l'abandonner. C'est le plus souvent la vieille mère qui conduit l'essaim ; elle ne s'expatrie que peu de jours avant la naissance d'une autre femelle. Les ouvrières le savent, et l'absence momentanée d'une reine ne leur fait pas cesser leurs travaux.

C'est ordinairement depuis quatre heures du matin jusque vers quatre heures du soir que les essaims sortent. En moins d'une minute toutes les mouches qui doivent former la nouvelle colonie quittent la ruche et se dispersent. Il n'est pas certain que ce soit la reine qui fasse le choix du lieu où elles se rassemblent. Quelques abeilles s'étant posées sur une branche, y sont bientôt suivies d'un grand nombre, la reine vient aussi se joindre à elles, et d'instant en instant le groupe augmente ; les abeilles qui volent encore dans les airs se pressent de se rendre avec lés autres ; elles forment alors un gros paquet de mouches toutes cramponnées les unes aux autres par les pattes. Elles se tiennent en repos, et l'on choisit ce moment pour s'en emparer. Il n'est pas indifférent de bien choisir la place destinée au rucher ; il ne faut pas qu'elle soit trop voisine d'arbres élevés, parce que les essaims sont plus difficiles à recueillir, et qu'on risque d'en perdre. Les arbres peu élevés d'un jardin potager ou d'un verger conviennent parfaitement. Si les abeilles s'étaient fixées trop haut, on les obligerait à descendre en jetant sur elles à pleines mains du sable ou de la terre.

On a préparé d'avance une ruche pour recevoir ce nouvel essaim : le moyen de la rendre agréable aux abeilles est d'en frotter les parois avec les herbes et les fleurs qu'elles préfèrent, comme les feuilles de mélisse, les fleurs de fèves, ou de mettre un peu de miel dans quelques endroits de la nouvelle habitation. Après avoir fait tomber le groupe d'abeilles dans la ruche qu'on tient renversée, on la retourne, on la pose doucement à terre, laissant quelques ouvertures afin que les mouches qui volent encore dans l'air puissent venir rejoindre l'essaim. La ruche reste à cette place jusqu'après le coucher du soleil ; on peut alors la transporter doucement sur le support qui lui est destiné. Cette opération n'est pas difficile et ne présente pas de danger ; car, dans cette circonstance, les mouches ne se servent point de leur aiguillon. Dans quelques campagnes, on croit hâter la réunion d'un essaim qui voltige dans les airs en frappant à coups redoublés sur des casseroles et des chaudrons : c'est un préjugé qui ne peut pas faire grand mal, mais qui ne produit d'autre effet que de fatiguer celui qui se donne tant de peine.

LES RUCHES D'ABEILLES.

Quoiqu'un grand nombre d'abeilles se soient expédiées de l'ancienne ruche, cependant, comme la vieille femelle a laissé en partant une très-grande quantité de couvain prêt à éclore, la ruche, peu de jours après le départ, se trouve presque aussi peuplée qu'avant, et bientôt elle peut former un second essaim. Dès que le premier est parti avec la reine, les ouvrières s'empressent autour des cellules royales qui sont plus vastes que les cellules des mouches ordinaires, et même que celles des bourdons. Elles font une garde sévère, et ne permettent aux jeunes de sortir que successivement et à quelques jours de distance. Elles prennent cette sage précaution lorsque la ruche est assez peuplée pour former de nouveaux essaims. Le premier sorti est toujours le plus nombreux et le meilleur : il pèse d'ordinaire de cinq à six livres. On en trouve quelquefois qui pèsent jusqu'à 8 livres. Le nombre des habitants d'une ruche varie depuis quinze mille jusqu'à trente mille.

Aussitôt que les abeilles sont dans une ruche nouvelle qui leur plaît, le travail commence. Leur premier soin est de boucher toutes les ouvertures, non pas avec de la cire, mais avec une matière qui s'étend et se fixe mieux. Cette matière a été nommée *propolis* : elles la tirent des jeunes bourgeons du peuplier, du saule et d'autres arbres. Elles construisent ensuite les gâteaux, et s'occupent de les remplir de miel. Ces gâteaux sont placés parallèlement les uns sur les autres, et des chemins sont réservés entre eux, assez larges pour que deux abeilles puissent y passer à la fois. Les gâteaux sont composés de cellules ou alvéoles de figure hexagone ; les unes servent à conserver le miel, et les autres à recevoir les œufs que la femelle y dépose.

TH. LEBRUN.

WILLIAM EVANS, L'AGRONOME.

William Evans naquit à Carance, dans le comté de Galway, en Irlande, le 22 novembre 1786.

À une époque où l'émigration des Iles Britanniques vers ce pays était encore peu considérable, il vint s'y fixer et fut du nombre de ceux qui adoptèrent sincèrement et sans arrière-pensée le Canada pour leur patrie. M. Evans venu parmi nous en 1819, devait avoir alors 33 ans. Il s'établit près de Montréal et ne tarda pas à y lier connaissance avec plusieurs canadiens distingués, amis de l'agriculture. Ayant acquis en Irlande une connaissance pratique de ce premier des arts, il ne tarda pas à causer, par ses exemples autant que par ses préceptes, une petite révolution autour de lui.

Pendant plusieurs années, il agit comme secrétaire de la première société d'agriculture du comté et du district de Montréal. Ces fonctions étaient remplies gratuitement, comme l'étaient alors la plupart des emplois de ce genre. Ceux qui connaissent les difficultés qui se présentent dans l'organisation de toute association et qui savent combien tout le fardeau pèse sur les épaules du secrétaire, auront une idée des travaux que M. Evans a dû exécuter, par pure bienveillance, envers ses nouveaux concitoyens.

Dès cette époque, il commença à publier une série d'articles dans les journaux de Montréal, et l'on peut dire qu'à ces articles et à ceux que M. Perrault écrivit dans les feuilles de Québec, nous avons dû les progrès, faibles, à la vérité, qui ont été faits dans l'agriculture jusqu'en 1835.

Cette année-là, William Evans publia un volume remarquable qu'il intitula : *A treatise on the Theory and Practice of Agriculture in Canada.* " Traité sur la Théorie et la pratique de l'Agriculture en Canada." Ce fut le premier ouvrage de ce genre, ou au moins de cette importance, qui vit le jour dans notre pays.

La Législature vota une somme de £215 pour la traduction et la publication de ce livre en français, et 1,500 exemplaires du traité d'agriculture furent distribués parmi nos cultivateurs.

Malheureusement, peu d'entre eux à cette époque savaient lire, et la Législature, qui fit bien de reproduire ainsi l'ouvrage de M. Evans, n'aurait pas dû s'en tenir-là. À cette époque, des fermes-modèles et des lectures publiques, dans les campagnes, auraient été indispensables pour obtenir un résultat bien décisif. Sans doute que la bonne semence croissait, mais lentement, si lentement, qu'en bien des endroits les mauvaises herbes avaient tout le temps de l'étouffer.

L'année suivante, notre infatigable agronome publia, en anglais, un volume supplémentaire qui fait suite à son traité.

En 1837, il écrivit dans le *Montreal Courier*, une série de lettres sur le progrès agricole par l'éducation des cultivateurs. Ces lettres ont été réunies en une petite brochure que l'auteur fit libéralement répandre parmi les cultivateurs.

William Evans fut le rédacteur et le propriétaire de notre premier journal d'agriculture. En 1838, il fonda le " *Canadian Quarterly Agricultural and Industrial Magazine*, " mais l'encouragement public lui ayant fait défaut, il cessa sa publication après quelques livraisons. Dans tout assaut, il faut bien que le soldat qui y monte le premier meure sur la brèche, et c'est un rude assaut que celui qu'on livre à l'ignorance et à la routine.

En 1842, M. Evans devint éditeur du " *British American Cultivator*, " publication mensuelle imprimée à Toronto. Il l'abandonna pour fonder, en mai 1843, le " *Journal Canadien d'Agriculture*, " qu'il publia dans les deux langues, à Montréal. On voit qu'il ne se rebutait point.

Vers cette époque cependant, des jours plus heureux pour l'agriculture commençaient à luire : plusieurs citoyens honorables aidaient notre agronome dans ses travaux ; la Législature votait des sommes assez considérables, et plusieurs expositions agricoles avaient déjà eu lieu non-seulement avec succès, mais encore avec éclat.

En 1853, la Société d'Agriculture du Bas-Canada cessa d'exister, et par la création d'un ministère de l'agriculture, le gouvernement et le pays firent de cet art important, comme cela doit être, une des puissances reconnues et constituées de l'État. La Chambre d'Agriculture fut organisée, et M. Evans en fut nommé unanimement le secrétaire et le trésorier.

En 1854, eut lieu à Montréal une grande foire agricole et industrielle. C'était une exposition préparatoire dont le but principal était d'assurer une part convenable au Canada dans l'exposition universelle de Paris. M. Evans rendit comme toujours, dans cette occasion, des services importants. L'exposition locale fut des plus brillantes et une bonne partie de nos succès, de l'autre côté de l'océan, furent dûs au zèle et à l'habilité du secrétaire de la Chambre d'Agriculture. De plus, il publia pour le comité local, une excellente brochure intitulée : " *Suggestions sur la subdivision et l'économie d'une ferme, dans les seigneuries du Bas-Canada avec divers plans et dessins.* "

Son dernier ouvrage publié fut une " *Revue de l'Agriculture du Bas-Canada* " imprimé d'abord dans la " *Gazette de Montréal,* " puis en brochure.

Lors de sa mort, il terminait un essai pour le concours ouvert par le ministre de l'agriculture pour les trois meilleurs mémoires sur l'origine, la nature, l'histoire du charançon, de la mouche hessoise, du cousin et des autres insectes qui détruisent nos récoltes, sur les maladies auxquelles nos grains et légumes ont été sujet, et sur les meilleurs moyens de combattre ces redoutables fléaux.

Ce fut à la Côte St. Paul, près de Montréal, dans son habitation modeste mais charmante, que mourut, âgé de 71 ans, l'un des hommes les meilleurs, les plus habiles et surtout les plus utiles que nous ayons eus.

Une première attaque de paralysie, survenue quelques semaines avant, l'avait préparé à son sort. La *Montreal Gazette*, en annonçant son décès, a publié en même temps une lettre longue et intéressante qu'il lui adressait sur le sujet favori de ses études, laquelle, écrite quelques jours seulement avant sa mort, se terminait par ces touchantes paroles :

"Je ne puis pas espérer maintenant qu'il me
" soit permis de poursuivre mes travaux pendant
" bien des années ; mais le peu de jours que la
" Providence m'accordera, je les consacrerai à la
" cause de l'agriculture en Canada."

M. Evans ne pouvait guère donner de meilleure preuve de la sincérité de son amour pour son pays et pour ses enfants, qu'en engageant ses fils à marcher dans la carrière qu'il avait lui-même parcourue. Sa gaîté constante, sa bienveillance, sa charité étaient proverbiales. Il était difficile de voir, sans l'aimer, cette figure franche, honnête et joyeuse. Agriculteur pratique autant que théorique, il avait fait de sa ferme de la Côte St. Paul une véritable ferme-modèle, où il donnait, nous ne dirons pas volontiers, mais avec ardeur, des conseils à tous nos habitants qu'il chérissait et dont il était aimé.

Ayant remarqué que nos compatriotes avaient quelque répugnance à concourir avec les agriculteurs venus des pays étrangers, il sut ménager leur timidité en instituant, le premier, des concours séparés, qui n'excluraient point les concours généraux dans les foires agricoles. Il ne pouvait guère donner une meilleure preuve de sa sollicitude pour les canadiens, sollicitude que nous lui avons entendue exprimer plus d'une fois dans les termes les plus chaleureux, sollicitude réelle, car elle était appuyée sur une appréciation parfaite des qualités du peuple au milieu duquel il avait si longtemps vécu.

On l'a vu, il est mort comme doivent mourir le soldat et le missionnaire, les armes à la main. C'est une guerre, et des plus redoutables, car c'est une des plus décourageantes, que celle qu'il faut faire à l'indifférence et à l'apathie universelle. C'est un apostolat, et l'un des plus glorieux, que d'encourager les hommes à se perfectionner dans celui de tous les états où ils ont le plus de chance de demeurer honnêtes et vertueux.

Qu'un tel homme ne soit jamais oublié ! L'ingratitude est le vice le plus honteux des nations comme des individus. A défaut d'un monument, cultivons sur sa tombe, modeste comme son existence, les fleurs qu'il aimait, celles qu'il fut chercher dans nos bois pour orner nos parterres, et dans notre cœur cultivons encore davantage son souvenir. Ce sera celui d'un homme de bien, de persévérance et d'énergie.

P. J. O. Chauveau.

LES TERRES FORTES ET LES TERRES LÉGÈRES.

Dans la pratique, on a adopté deux grandes divisions principales pour les différents sols : les *terres fortes* et les *terres légères*. Tout terrain appartient en tout ou en partie à l'une ou à l'autre de ces divisions.

Dans les terres fortes domine l'argile, dans les terres légères, le sable. Les premières sont tenaces, peu perméables, d'une dessiccation lente ; les secondes sont meubles, elles se dessèchent promptement et sont travaillées avec moins d'efforts. Le terreau [1] ajoute toujours aux qualités de ces deux terres, douées de propriétés aussi opposées ; mais son utilité se remarque surtout dans les sols argileux dont il affaiblit l'extrême tenacité.

Les terres fortes ont les avantages et les inconvénients de l'argile ; elles absorbent beaucoup d'humidité, elles résistent à la sécheresse, elles retiennent avec énergie l'eau indispensable à l'existence des plantes. Le terreau qu'elles contiennent ou les engrais qu'on y répand dans le cours de la culture, s'y conservent longtemps et y sont préservés de l'action trop énergique des agents de l'atmosphère ; leur pouvoir fertilisant est rarement interrompu par une trop forte dessiccation ; cependant, après les pluies trop abondantes et trop fréquentes, les terres argileuses deviennent démesurément humides ; souvent même elles se délayent complètement. Une dessiccation trop prolongée les durcit au point que les racines ne peuvent plus les pénétrer ; le sol se gerce, se fendille profondément, et les racines périssent faute d'être suffisamment abritées.

Les terres légères accumulent rarement un excès d'humidité ; aussi craignent-elles la sécheresse. Les cultures y sont infiniment plus faciles et moins coûteuses ; la végétation y est plus hâtive, mais l'engrais moins profitable que dans les sols argi-

---

(1) Substance brune ou noirâtre produite par la décomposition de matières animales ou végétales.

leux, parce que les eaux pluviales le dissolvent et l'entraînent.

Les défauts de ces deux espèces de terrains sont de nature à se compenser, à se neutraliser, et c'est du mélange de ces sols extrêmes que résultent les terres les plus favorables à la culture.

Lucien Platt.

ÉGOUTTEMENT.

Les labours devraient se faire, autant que possible, dans le sens de la plus grande pente, et se terminer par un cintre, à chaque extrémité du champ, dont les raies serviraient de rigoles pour toutes les autres raies de la pièce. Généralement, cette disposition suffit si le labour est bien fait, les planches arrondies et les raies bien nettoyées par la charrue après le hersage. Sans doute, il est des cas où l'inégalité du terrain force à faire des saignées au milieu d'une pièce ; il faut alors passer la charrue et terminer la rigole à la pelle. Mais nous avons vu trop souvent des champs d'une pente égale qui auraient facilement pu s'égoutter par la raie du cintre, complètement inondés, parce que le cintre avait été labouré en refendant, de sorte que toutes les raies des planches étaient bouchées à leur extrémité par le refendage du cintre. Il est vrai qu'à dix pas du cintre il y avait une rigole chargée d'égoutter la pièce, mais comme il est facile de le comprendre, cette rigole ne pouvait avoir d'effet sur la partie de la pièce placée plus bas qu'elle, et de plus sa forme tortueuse lui ôtait généralement toute possibilité d'égoutter les eaux surabondantes.

LE FROMENT.

Les sols qui conviennent le mieux au froment sont les limons et les terres argile-siliceuses calcaires, c'est-à-dire où l'argile domine. Quand on veut employer un terrain à la culture du froment, il faut chercher s'il se rapproche de la composition qui vient d'être indiquée, et, dans le cas où il s'en éloignerait trop, tâcher de le corriger par les amendements.

Les amendements calcaires conviennent surtout aux froments.

LE FROMENT.

Chaque grain de froment est composé de l'écorce, qui, après la mouture, forme le *son*, d'une matière blanche que l'on nomme la *fécule*, et d'une matière brune que l'on nomme le *gluten*. Le gluten est la partie la plus nutritive du froment ; c'est lui qui lie la pâte et qui lui donne son élasticité.

Un champ humide produit des graines à écorce épaisse, c'est-à-dire de qualité inférieure.

Un champ qui prend facilement la chaleur donne une paille moins longue et un grain mieux nourri en farine. C'est l'action du fumier qui augmente la quantité de gluten contenue dans le grain.

Donc les terres chaudes bien fumées donnent le meilleur grain, le grain le plus riche en farine et en gluten.

Pour faire réussir le froment, il faut avoir soin d'observer les prescriptions suivantes :

Faire succéder le froment à des cultures *fumées* qui ont exigé de fréquents *binages* ou des *buttages*. Il faut toujours éviter de fumer exprès pour le froment ; la fumure appliquée à une récolte précédente réussit mieux. Le *trèfle*, lorsqu'il n'occupe le sol que peu de temps, est une excellente préparation au froment.

Le choix de la semence, aussi bien pour toute espèce de culture que pour celle du froment, est de la plus grande importance. Il faut avant tout, dans le choix des grains de semence, qu'ils soient de bonne qualité, bien mûrs et sans mélange de semences étrangères. Les froments nouveaux doivent toujours être préférés.

Les meilleurs grains de semence sont ceux qui contiennent le plus de gluten ; ils sont plus durs et un peu plus foncés en couleur que les autres.

BORIE.

LE SEIGLE.

Le seigle a des avantages qui l'ont rendu précieux aux yeux des cultivateurs, et l'ont fait adopter dès l'établissement de la colonie. C'est lui qui, après le froment, donne la farine la plus propre à être convertie en pain ; il prospère dans des terres où ce dernier ne peut croître ; il craint moins les gelées, et arrive plus promptement à maturité.

Tous les sols qui ne sont pas aquatiques fournissent des récoltes plus ou moins avantageuses de seigle ; en conséquence, on ne doit lui consacrer que ceux qui ne sont pas propres au froment comme ceux qui sont arides, sablonneux, crayeux, ou argileux.

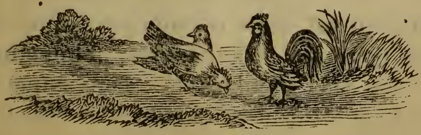
Tous les engrais et amendements favorables à la production des autres céréales conviennent au seigle ; on lui donne les mêmes labours, les mêmes façons et les mêmes soins que pour la culture du froment.

Une chose que l'on ne connait pas ici, c'est qu'en semant du seigle dans les premiers jours de Juillet, temps auquel on connait si le fourrage sera abondant ou non, il y peut suppléer abondamment puisqu'on pourra le faucher une couple de fois avant les gelées, et qu'il n'en donnera pas une récolte moins abondante dans son temps.

On emploie cent vingt livres de seigle, terme moyen pour semer un arpent ; on doit le couvrir bien peu ; un fagot d'épine, au lieu d'une herse, suffit pour l'enterrer.

La paille sert à couvrir les bâtiments, à lier les bottes de froment, d'orge, d'avoine et de foin, à attacher les arbrisseaux, comme les gadelliers, les groseilliers etc., et à faire de la litière.

Revue Agricole.



L'AVOINE.

L'AVOINE.

L'avoine demande un terrain substantiel et frais, elle n'exige qu'un labour lorsqu'elle est semée sur un chaume de froment, on ne la fume point dans ce cas, ni lorsqu'on la sème sur des jachères ou des prés ; du reste, elle veut les mêmes façons et les mêmes soins que les autres céréales, sans omettre le chaulage. On doit commencer les semences par cette plante, car elle a une végétation lente et longue, et les premières semées sont toujours les plus belles.

On la coupe, soit à la faux, soit à la faucille ; si c'est à la faux, elle forme des ondins, et à la faucille, des javelles.

Les graines d'avoine sont un aliment pour les hommes et les bestiaux ; la farine sert à faire des gruaux, des crêmes et des gâteaux qui ne sont pas sans délicatesse.

Revue Agricole.

CULTURE DU SARRASIN.

Le sarrasin est bien certainement une récolte précieuse pour les sols pauvres, montagneux et froids : les sols meubles lui conviennent spécialement, et il réussit mal dans les terrains argileux. Dans quelques contrées peu fertiles, c'est la récolte principale ; il présente aussi des avantages qui peuvent le faire admettre dans des sols de meilleure qualité : son grain a autant de valeur que l'orge pour la nourriture et l'engraissement des cochons ; il est plus nutritif que l'avoine pour les chevaux. Cette plante, fauchée en fleur, forme un assez bon fourrage : sous ce rapport, elle est fort précieuse, parce que la promptitude de sa croissance la rend propre à remplacer d'autres plantes à fourrages qui n'auraient pas réussi. C'est une des meilleures récoltes que l'on connaisse pour former un engrais végétal, en l'enterrant à la charrue, lorsqu'elle est en fleur. Le sarrasin est d'ailleurs une récolte très-commode dans les assollements, parce qu'il peut, à raison de l'époque à laquelle on le sème et des labours qui précèdent la semaille, remplacer les récoltes sarclées, et parce qu'on peut le placer indifféremment avant ou après toute espèce d'autre récolte.

LE SARRASIN.

Le sarrasin craint excessivement le froid ; la moindre gelée le détruit : le plus souvent c'est en Juin qu'on le sème, et quelquefois même dans le mois de Juillet. On peut le semer encore plus tard, lorsqu'on veut le faucher pour fourrage ou l'enterrer. En général, deux mois et demi ou trois mois, à dater de la semaille, lui suffisent pour mûrir ses graines ; on peut donc facilement le semer en seconde récolte, après du seigle, de l'orge, des vesces, etc., et même après du blé, lorsqu'on veut le faucher en vert ou l'enfouir pour engrais : c'est là la place la plus convenable dans les bons sols. Cependant on ne doit jamais oublier que le sarrasin exige un terrain parfaitement ameubli : si quatre ou cinq labours sont nécessaires pour atteindre ce but, on ne doit pas les épargner.

Peu de récoltes craignent autant que le sarrasin une semaille trop épaisse ; on ne doit pas mettre plus d'un minot de semence par arpent lorsqu'on destine la récolte à être fauchée en vert ou enterrée comme engrais ; mais, pour les récoltes à graines, il convient de diminuer encore beaucoup cette quantité de semence. Dans plusieurs cantons où l'on entend bien la culture du sarrasin, on ne met qu'un quart de minot de semence par arpent : elle demande à être enterrée très-peu profondément.

Le trèfle, probablement aussi les autres espèces de prairies artificielles, réussissent parfaitement bien dans le sarrasin, peut-être mieux que dans toute autre espèce de récolte. Ce motif seul devrait suffire pour engager à cultiver cette plante, même dans les bons sols, pourvu qu'ils soient légers. Lorsqu'on tient beaucoup à la réussite d'une semaille de trèfle ou de luzerne, on ne peut mieux faire que de la semer avec du sarrasin. Cependant, si le sol était trop riche, ou la saison trop pluvieuse le sarrasin pourrait se coucher, ce qui ferait périr la prairie artificielle, si l'on ne se hâtait de le faucher.

Revue Agricole.

LE MAÏS.

Le maïs ou blé-d'Inde est originaire de l'Amérique du Sud. Cette plante était cultivée en Canada avant la découverte du pays par Jacques Cartier. On en connait deux espèces, l'une précoce appelée *quarantain*, et l'autre de trois et quatre mois. La couleur varie ; il y en a du blanc, du rouge, du jaune et du bleu. Le meilleur est le blanc parce qu'il fournit plus de farine. Toute terre lui convient, pourvu qu'elle soit profonde, bien travaillée et suffisamment amendée ; de même il réussit bien dans celle qui est légère et humide.

LE MAÏS.

On est généralement dans l'usage de donner deux labours, l'automne et le printemps, aux terres destinées à recevoir une plantation de blé-d'Inde.

Quoique plusieurs sèment le blé-d'Inde dans de petites fosses, je conseillerai de le semer dans des sillons espacés de deux pieds, afin de le renchausser à la charrue, deux ou trois fois dans le cours de l'été, et aussi de le butter des deux côtés des sillons, pour le soutenir contre les efforts du vent, qui le renverse quand on ne prend point cette précaution.

Avant de semer, il sera bon de choisir de la bonne graine, de la faire tremper 24 heures dans de l'eau légèrement salée Un enfant, en suivant la charrue qui fait le sillon, jette les graines dans le sillon, à trois ou quatre pouces de distance et un autre les recouvre, un râteau à la main, d'un pouce de terre bien râtelée.

Le premier renchaussage se fait quand le pied a six pouces de haut, le deuxième quand il a un pied et le troisième quand il a un pied et demi ou deux pieds, temps auquel la fleur commence à pousser. On aura soin, à chaque renchaussage, de le butter, de l'éclaircir, et d'ôter les pousses qui se font au bas des tiges, pour les donner aux animaux qui les aiment beaucoup.

La maturité du blé-d'Inde se connait au dépérissement ou à la dessiccation des feuilles, au déchirement de l'enveloppe de l'épi, quatre mois après les semailles. Alors on cueille les épis en cassant leur pédicule, et on les porte dans un endroit abrité,pour les faire sécher. On doit les remuer assez souvent pour que les enveloppes ne moisissent pas. Quand les enveloppes sont bien desséchées, on les ôte en partie, et on garde les épis tressés avec leur enveloppe, suspendus aux entraits des greniers.

Avant d'employer le blé-d'Inde, on l'égrène, on le pile, on en moud les graines. On sasse pour extraire la farine. Un tiers de cette farine, avec deux tiers de farine de froment fait de bon pain. On fait avec la farine de blé-d'Inde d'excellente bouillie mêlée avec du lait qui a la propriété de guérir de la phthisie pulmonaire. On lessive la graine, et on en fait de la *sagamité* avec du lait ; on la fait cuire avec du lard et on en met dans la soupe ; en un mot, c'est une excellente nourriture pour les hommes.

On en donne aux chevaux, aux cochons, aux volailles, et aux bêtes à cornes dont la viande en reçoit un bon goût.

REVUE AGRICOLE.

HUITIÈME PARTIE.

POÉSIE ET PATRIE.

DE LA LECTURE DES VERS.

PRÉCEPTES ET EXEMPLES.

On doit lire les vers de la même manière qu'on lit la prose. Seulement, dans la poésie élevée, le ton du lecteur sera plus noble, les inflexions plus nettes et plus précises, la valeur des syllabes, longues ou brèves, mieux sentie, mieux exprimée.

Qui n'a pas éprouvé de malaise en entendant des enfants réciter si difficilement les vers les plus faciles ? Les uns ne prennent aucun repos, si ce n'est quand la respiration leur manque ; d'autres s'arrêtent régulièrement à la fin de chaque vers, ce qui produit des non-sens continuels.

LES FILS DU ST. LAURENT.

Sol canadien, terre chérie.

Pauvres soldats blessés sur la terre étrangère,
Tristes vous revenez au foyer paternel :
Votre âme désolée, en sa douleur amère,
Voudrait n'avoir jamais quitté notre beau ciel !
Vous retrouvez ici la joie et la tendresse,
La sincère amitié vous embrasse en pleurant,
Dissipez ces chagrins dont le poids vous oppresse,
Revoyez vos beaux jours aux bords du St. Laurent !

Vous avez parcouru, conduits par la souffrance,
Le sentier des regrets qui mène au désespoir,
Car il vous a fallu la rude expérience
Pour aimer le clocher que vous venez revoir.
Ah ! trop d'infortunés cheminent sur vos traces
Qui feraient de leurs maux un aveu déchirant
Si le ciel, répondant à leurs désirs vivaces,
Les transportaient soudain aux bords du St. Laurent !

Un mal affreux sévit, qui dépeuple nos villes,
Enlève aux ateliers nos vaillants travailleurs ;
Arrache des sillons les bras les plus utiles,
Et suscite l'effroi dans tous les nobles cœurs.
Que notre nation, dans un effort suprême,
Échappe à ce fatal et dangereux penchant :
Le mot de l'avenir est dans le peuple même,
Nous verrons prospérer les fils du St. Laurent !

Que sont-ils devenus, ces courageux athlètes,
Qui, la hache à la main, pénétraient dans les bois
Et dont les coups vainqueurs portés dans ces re-
[traites
Précédaient le drapeau vénéré de nos rois?
Cet amour du péril qui leur servait d'amorce,
Cette ardeur, ce vouloir ferme et persévérant,
Ce germe d'union qui leur donnait la force,
Ont grandi nos aïeux aux bords du St. Laurent!

Aujourd'hui, c'en est fait des vertus héroïques!
La froide indifférence a mis son pied partout.
Seules, les passions, les haines politiques,
Dévorent le pays, en semant le dégoût:
L'avenir paraît sombre à nos pâles courages,
Ils cherchent un travail facile et rassurant....
Puis un jour, entraînés par le vent des orages
Ils tombent méprisés bien loin du St. Laurent.

Combien sont-ils là-bas, misérables esclaves,
Qui vendent la bravoure à nos adroits voisins!
Sur un faux champ d'honneur la mort couche ces
[braves
Qui n'ont pas même un nom pour survivre aux
[dédains.
Des bords du Potomac à la Louisiane,
Nos frères comme vous ont prodigué leur sang,
Un étranger les mène au son de la diane:
Ils semblent n'être plus les fils du St. Laurent.

Si l'antique valeur en eux paraît renaître
C'est qu'on l'achète hélas! et que l'or est son prix!
Le triste mercenaire avili sous un maître
Cueille moins de lauriers qu'il n'aura de mépris.

Nos guerriers d'autrefois, le front couvert de gloire
Rapportaient au foyer un récit émouvant....
Qui donc voudra garder la honteuse mémoire
Qui flétrit à jamais ces fils du St. Laurent !

De la postérité la justice implacable
Jugera sans merci ces enfants égarés,
Et, posant froidement sa marque ineffaçable,
Écrira sur leur tombe : « Ils sont dégénérés ! »
La voix de la raison, la sainte voix des prêtres,
Pour sauver leur honneur s'élèvent vainement :
Malheur aux imprudents qui se donnent des maîtres !
Notre cœur méconnaît ces fils du St. Laurent.

Mais que dire, ô douleur ! des hommes sacriléges,
Dans leur trafic infâme à demi-protégés,
Qui tendent parmi nous de misérables piéges ?
Anathème ! anathème ! à ces bourreaux gagés !
Le sang qu'ils ont vendu, c'est le sang de leurs [frères !
Les verrons-nous toujours d'un œil indifférent,
Porter la flétrissure en hideux caractères
Et souiller de leurs pas les bords du St. Laurent !

O vous que le destin ramène sur nos plages,
Rendez grâces à Dieu qui vous les fait revoir,
Et d'exemple instruisez le peuple des villages
Pour maintenir ses pas au chemin du devoir !
Dites-lui qu'il s'attache au sol de la Patrie,
Que là sont ses exploits ! Qu'il sera fort et grand
S'il conserve pour lui ses bras, son industrie,
S'il garde ses vertus au bord du St. Laurent.

Rachetez votre faute au prix des sacrifices,
Soyez également apôtre et citoyen ;
Gravez ces vérités, belles sans artifices,
Au seuil presque désert du hameau canadien :
—Le travail ennoblit quand le devoir le guide;
Le courage en tous lieux arrive au premier rang ;
Un sort paisible attend le colon intrépide,
Sa tombe sera chère aux fils du St. Laurent !

B. Sulte.

LA FÊTE NATIONALE.

Lève ton front, ô ma patrie !
Contemple le ciel radieux !
Le soleil, d'un jour glorieux
Luit sur ta bannière chérie.

Peuple, déroule tes drapeaux,
Débris d'une héroïque histoire ;
Va rêver aux vieux jours de gloire,
Sur la tombe de tes héros !

Qu'ils sont beaux, sur ton oriflamme,
Ces lys teints du sang de nos preux !
Je crois les voir encor poudreux,
Braver la mitraille et la flamme.
Peuple, déroule tes drapeaux,
Débris d'une héroïque histoire ;
Va rêver aux vieux jours de gloire,
Sur la tombe de tes héros !

Et que la bise solennelle
Porte à l'ancien monde étonné,
L'hymne d'un peuple nouveau-né
Qui chante en déployant son aile !
Peuple, déroulons nos drapeaux !
Nous avons notre vieille histoire ;
Il est encore des jours de gloire :
Nous pouvons être des héros !

L. H. FRÉCHETTE.

L'ÉRABLE. (1)

Parti du nord, l'hiver, en frissonnant,
Déroule aux champs son froid manteau de neige ;
L'arbuste meurt et le hêtre se fend,
Seul au désert, comme un roi sur son siége,
Un arbre encor ose lever son front,
Par les frimas, couronné d'un glaçon ;
Cristal immense où brillent scintillantes
D'or et de feu mille aigrettes flottantes,
Flambeau de glace, étincelant la nuit,
Pour diriger le chasseur qui le suit :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

Mais quand Zéphyr amollit les sillons,
Que le printemps reparaît dans la plaine,
Le charme cesse : ils tombent ces glaçons,
Comme des bals la parure mondaine

(1) Vers à apprendre par cœur.

Dont la beauté s'orne tous les hivers.
L'arbre grisâtre échauffé par les airs,
Verse des pleurs, de sa souche entr'ouverte,
Comme un rocher, suinte une écume verte ;
Mais douces pleurs, nectar délicieux,
C'est un breuvage, un mets digne des dieux :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

L'été s'avance avec ses verts tapis ;
Et libre enfin du bourgeon qui la couvre,
En festons verts sur chaque rameau gris,
Comme un trident, une feuille s'entr'ouvre.
L'arbre s'ombrage, épaissit ses rameaux,
Et les dispose en voûtes, en berceaux.
Sur le chasseur, l'émigré qui voyage,
Le paysan, il étend son feuillage,
Dôme serré qui brave tour à tour,
Les vents d'orage et les rayons du jour :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

L'automne enfin, sur l'aile d'Aquilon,
Comme un nuage emporte la feuillée,
Et verse à flots, sur l'humide vallon,
Brume, torrent, froid, brouillard et gelée.
L'érable aussi dépouille son orgueil
Et des forêts sait partager le deuil ;
Mais en mourant, sa feuille belle encore
Des feux d'Iris et du fard de l'aurore

Tombe et frémit, en quittant son rameau,
Pour tapisser les sentiers du hameau :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

LES COULEURS DU CANADA.

J'aime les oiseaux blancs qui charment vos hivers :
Le blanc, c'est la candeur, voile de l'innocence.
De vos grandes forêts j'aime les arbres verts :
Le vert, c'est le printemps, l'avenir, l'espérance.
Vert et blanc, Canadiens, telles sont les couleurs
Qu'à l'ombre de l'érable unit votre bannière ;
Et vous les portez haut, race énergique et fière,
Quand l'appel des combats fait palpiter vos cœurs.

Vos aïeux sont connus ; les premiers sur sa rive,
Hochelaga les vit arborer leur drapeau ;
Et de la gloire en deuil, hier, la voix plaintive
Aux plaines d'Abraham saluait leur tombeau.
Oswego, Carillon, voilà votre héritage !
Ce trésor dans vos mains ne s'est pas appauvri.
Chaque siècle reçut un héros en partage :
À vos pères, Montcalm ! à vous, Salaberry !

Léonidas chrétien, du nom des Thermopyles,
Salaberry marqua son nouvel étendard,
Et l'aigle américain, les ailes immobiles
S'abaissa frémissant sous l'œil du Léopard.
Suivez donc le chemin ouvert par tant de braves.
Et si dans vos progrès quelque peuple jaloux
Osait souiller un sol qui n'eut jamais d'esclaves,
Qu'il tremble ! tous vos morts marcheraient avec [vous !

Mais les guerres sont loin ! vos plus belles conquêtes
Sont celles de la paix, et Dieu les bénira,
Tant qu'aux flèches d'argent qui protègent vos têtes,
Comme sur vos aïeux la croix resplendira.
Patrie, honneur et foi, dans ce triple symbole,
Au ciel même est écrit le sort des nations ;
Et tout votre passé, magnifique auréole,
Vous couronne déjà du feu de ses rayons.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

LIEUT. COLONEL CHARLES DE SALABERRY. (1)

LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY.

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde ;
Salaberry paraît, la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille Américains s'avancent d'un air sombre ;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur
[nombre.

---

(1) Commandant le Régiment des Voltigeurs Canadiens à la Bataille de Châteauguay, le 21 Octobre 1813.

C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.
Le héros Canadien, calme quand l'airain tonne,
Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival :
Il a saisi l'instant, et donné le signal.
Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élance...
Le grand nombre l'arrête... il ne recule pas ;
Il offre sa prière à l'ange des combats ;
Implore du Très-Haut le secours invisible ;
Remplit tous ses devoirs et se croit invincible.
Les ennemis confus poussent des hurlements ;
Le chef et les soldats font de faux mouvements.
Salaberry qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite :
Le nuage s'entr'ouvre ; il en sort mille éclairs ;
La foudre et ses éclats se perdent dans les airs.
Du pâle Américain la honte se déploie :
Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie ;
Leur intrépide chef enchaîne le succès,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.
Oui ! généreux soldats, votre valeur enchante :
La patrie envers vous sera reconnaissante.

Qu'une main libérale, unie au sentiment,
En gravant ce qui suit, vous offre un monument :
“ Ici les Canadiens se couvrirent de gloire ;
“ Oui ! trois cents sur huit mille obtinrent la vic-
[toire.
“ Leur constante union fut un rempart d'airain
“ Qui repoussa les traits du fier Américain.

" Passant, admire-les... Ces rivages tranquilles
" Ont été défendus comme les Thermopyles ;
" Ici Léonidas et ses trois cents guerriers
" Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers."

J. D. Mermet.

L'ÉMIGRATION CANADIENNE.

Canada, terre sainte où resplendit la foi,
Terre de dévouement, de gloire et de vaillance,
À tes fertiles bords sourit la Providence,
Et, du haut de son trône, un Dieu veille sur toi.
À tes mâles enfants il donna le courage,
Les moissons à ton sol, à tes bois le feuillage,
Et le bras valeureux qu'anime un noble essor,
En creusant ton entraille y découvre un trésor.
De ses plus riches dons t'a comblé la nature,
Tu portes dans ton sein ta puissance future,
Ton drapeau sous ses plis garde ta liberté,
Rien ne manque à tes fils pour leur prospérité.
Le voyageur surpris admire tes montagnes,
L'azur de ton beau ciel, tes riantes campagnes,
Ton lac, qui du soleil abreuvant les rayons,
De ses dentelles d'or festonne tes vallons.
C'est toi qu'en expirant jadis chanta Moïse.
Salut, ô Chanaan, salut terre promise,
Image d'Israël, tabernacle de Dieu !
Passant, recueille-toi pour fouler ce saint lieu.—
—Mais quelle est donc là-bas cette bruyante foule
Dont le flot grossissant tourbillonne et s'écoule ?

Pour sauver de Montcalm le sacré pavillon,
Sans doute, a résonné le tocsin des alarmes;
Chacun vole et bondit, s'apprête, prend les armes,
Et court de l'assaillant repousser l'escadron ?—
Hélas ! non, tout ce peuple, inondant le rivage,
Est un peuple aveuglé qui déserte sa plage,
Pour demander ailleurs à des cieux étrangers
Le bien-être qu'ici lui donnent ses foyers.
Quelle fureur t'ènivre, émigrant téméraire !
Sans jamais la saisir, tu suis une chimère ;
Quand tu crois l'embrasser elle échappe à tes pas,
S'envole comme un sylphe et rit de tes combats.
Quand donc, cesseras-tu, bercé par un vain songe,
De fuir la vérité, pour suivre le mensonge ?
On te promet de l'or, des fleurs et des plaisirs,
Les splendeurs d'un fantôme embrasent tes désirs ;
Et tu pars comme un trait. Je sais ton espérance :
Tu vois poindre déjà ta prochaine opulence,
De guirlandes ornant tes loisirs fortunés ;
Chaque jour à tes yeux dévoile un front lucide ;
Quatre nobles coursiers à la course rapide,
Les naseaux écumants, les crins enrubanés,
Dans un char tout doré, sur la plaine ébahie,
Traînent pompeusement ta grandeur enrichie ;
Chacun brigue l'honneur de chanter ton retour ;
Tu bâtis un palais, un castel et sa tour ;
Chez toi brillent partout et le porphyre et l'ambre,
Tu reçois des placets, un fauteuil à la chambre ;
Si tu parles, soudain tes paroles font loi,
Et, dans les environs, tu commandes en roi.
De tes rêves brillants voilà l'ombre éphémère :
Après elle tu cours sur la rive étrangère ;

Mais au lieu du lingot, promis par les États,
Tu heurtes les chagrins, le deuil et le trépas.
À tes mains un tyran impose des entraves ;
Esclave méprisé parmi d'autres esclaves,
Toi qui fus libre et fier, tu deviens instrument,
Ton corps s'use à la glèbe et ton âme au tourment ;
Comme un spectre, à ton seuil vient frapper la mi-
[sère,
Avec les noirs regrets, les pleurs, la faim amère,
Et d'un maître insolent pour obtenir du pain,
Il te faut sans murmure essuyer le dédain.
Parfois sous le malheur ta faiblesse succombe ;
Tu convoitais de l'or, tu trouves une tombe,
Ou si du champ natal tu revois les sillons,
Ce n'est qu'avec la honte unie à des haillons.—
—Oh ! laisse s'agiter le démon des richesses,
Et demeure impassible à ses fausses promesses.
Sous un masque d'argent il cache du venin,
L'éclat est à son front et la mort dans son sein.
Le bonheur, il est là, sous le toit de l'ancêtre,
Auprès de ton berceau, sous l'ombre du vieux hêtre,
Dans le champ desséché que néglige ton bras,
Pour suivre imprudemment de magiques appâts.
Il est là, sous ton ciel, à côté de ta mère
Qui pleure ton absence et, seule en la chaumière,
Voit s'éteindre et mourir la lampe de ses jours.
Loin de toi, les soucis, implacables vautours,
De leurs ongles d'acier déchirent sa vieillesse
Qu'au cercueil à pas lents emmène la tristesse.
Le bonheur, il est là, près du nid de l'oiseau
Qu'enfant tu dérobais en gardant le troupeau,
Près du lis que ta main cueillait dans la verdure,
Près du fleuve argenté qui serpente et murmure.

Petit-fils de Cartier, de l'âtre paternel
N'éloigne plus tes pas : ailleurs est le déboire,
Ici le doux repos, dans un jour de victoire
Ici que tes martyrs moururent pleins de gloire,
Pour sauver du fléau la patrie et l'autel.
Soldat, ne laisse point ton drapeau sans défense ;
Français, jusqu'au tombeau, sois digne de ta France,
Et toujours souviens-toi qu'un vaillant laboureur,
En sillonnant sa terre, y trouve le bonheur.

ÉDOUARD SEMPÉ.

LES VOYAGEURS.

Où vont-ils ? Ils n'ont pas de chevaux dans la rue ;
Ils ne montent jamais dans le wagon qui fuit,
Nul esquif ne les porte à la vague accourue,
Ils partent à toute heure, et plus souvent la nuit.

Ils partent : jeunes gens à l'avenir prospère,
Qui chantaient la chanson dont leur cœur était [plein ;
Vieillards blanchis ; enfants arrachés à leur père,
Mères aussi, qui font si vite un orphelin !

Laissant leur vêtement dans leur hôtellerie,
Par la porte entr'ouverte ils s'en vont nus et froids ;
Ils ne s'arrêtent pas à l'adieu qu'on leur crie,
Et partout leur départ fait tinter les beffrois.

Dans une langue étrange, où nul mot ne sait feindre,
Ilsparlent librement, causeurs aventureux ;
Leur œil ne nous voit plus, mais ils semblent nous plaindre.
Nous qui les retenons et qui pleurons sur eux !

Un signe leur est fait, échappant au cortége
Ils désertent le toit qui se remplit d'adieux ;
Ils partent par le vent, ils partent par la neige,
Tristes, mais couronnés; pâles, mais radieux !

Où vont-ils ? on dirait qu'une lueur plus douce
Leur arrive des bords de l'horizon cherché,
Et qu'un hôte serein accoudé sur la mousse
Va leur tendre la main, quand ils auront marché !

Ils ne vont vers l'ancien, ni vers le nouveau-monde ;
Le but qu'ils atteindront n'égare point leurs pas ;
La cité qu'ils verront brille plus que Golconde,
Leur Amérique d'or ne les renverra pas !

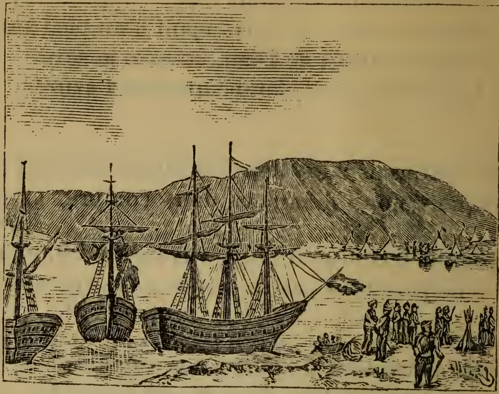
Ils y retrouveront la cohorte fidèle
Des amis disparus dans la brume du temps ;
Des étés sans hivers la splendeur éternelle,
Et leurs aïeux aimés ayant toujours vingt ans !

Ils y retrouveront ce qu'ils n'ont vu qu'en rêve ;
La justice en tout lieu s'avançant d'un pied sûr,
La liberté tombant de Dieu, comme la sève
Sur les bois en avril, tombe du grand azur !

Nous entrerons aussi dans ces climats fertiles ;
Quelqu'un nous nommera dans l'ombre, et nous [irons !
Et comme eux aujourd'hui, voyageurs immobiles,
Nous ne parlerons pas de ce que nous verrons !

Ce sera notre tour de nouer nos sandales,
De nous purifier dans l'eau de nos remords,
D'être heureux et pleurés, de dormir sous les dalles,
Car, tous ces voyageurs lointains, ce sont les morts !

Henri de Lacretelle.



JACQUES CARTIER DEVANT QUÉBEC.

DONNACONA.

I

Stadaconé dormait sur son fier promontoire ;
Ormes et pins, forêt, silencieuse et noire,
Protégeaient son sommeil.
Le roi Donnacona dans son palais d'écorce
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines,
Il venait de soumettre à ses lois souveraines,
Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix dans les savanes,
Le lièvre ou la perdrix ; autour de leurs cabanes,
Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche,
Le roi Donnacona !
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses,
Que le vieux roi parla :

II

" Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?
Quels esprits ont guidé cette race velue,
En deça du grand lac ?
Pour le savoir, hélas! dans leurs fureurs divines,
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines,
Que renfermait leur sac !

" Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit ; car nos bois ont pour [maîtres,
Les dieux de l'étranger ;
Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance,
Conjurer ce danger.

" J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.
Mais de Cahir-coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

" Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! Ma poussière exécrée
N'y reposera pas !
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traître,
Qu'on nommera tout bas.

" Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage,
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

" Taiguragny l'a dit : de ses riches demeures,
Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

" Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! Que nulle peur n'arrache,
À vos cœurs un soupir !
Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils ti-
[mides,
Tous ces fiers étrangers sous vos flèches rapides,
Vous les verrez courir.

" Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte,
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte,
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long
De ceux dont il venait expier la malice, [supplice
Ce Dieu reçut la mort.

“ Domagaya l’a dit : les tribus de l’aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N’ont jamais inventé
De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance,
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté.”

III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,
Il partait entraîné.
Ses femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
Criant Agouhanna ! De leur clameur plaintive,
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
Le marin leur promit qu’à la douzième lune,
Ils reverraient leur roi.
Des colliers d’ésurgni scellèrent la promesse,
Cartier les accepta ; puis ils firent liesse ;
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,
Cinq hivers cinq étés lentement s’écoulèrent ;
Le chef ne revint pas.
L’Étranger de retour, au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade
Raconta le trépas.

IV

Vieille Stadaconé ! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;
Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une Ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
À moitié démoli, grand par la souvenance
Du roi François Premier.
Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence,
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres,
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragny.
Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agouhanna !

P. J. O. Chauveau.

MGR. MONTMORENCY-LAVAL.

DEUX ÇENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE L'ARRIVÉE DE

Mgr. Montmorency-Laval, *en Canada.*

O Canada! plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Te souvient-il des jours où tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets ?

Te souvient-il des jours où mirant dans les ondes
Le feuillage orgueilleux de leurs branches fécondes,
Tes immenses sapins saluaient ton réveil ?
Où déployant les dons de la grande nature,
Tu montrais, reposant sur un lit de verdure,
Ta sauvage grandeur aux rayons du soleil ?

Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
Chantait, comme un clairon au milieu des cam-
[pagnes,
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses ennemis ?
Où tes vieux héros morts, assemblés sur les grèves,
Venaient, pendant la nuit, illuminer les rêves
De tes sombres guerriers sur la rive endormis ?

Te souvient-il des jours où passant dans l'orage,
Les dieux de tes forêts portés sur un nuage,
De leurs longs cris de guerre enivrant tes enfants,
Leur montraient dans la mort une vie immortelle,
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'orignaux géants ?

Un jour, troublant le cours de tes ondes limpides,
Des hommes étrangers, sur leurs vaisseaux rapides,
Vinrent poser leur tente au pied de tes grands bois.
Ils pliaient les genoux en touchant ton rivage ;
Puis, au maître du ciel adressant leur hommage,
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Et prenant ce drapeau, ces hommes au teint pâle,
Portèrent les rayons de sa couleur d'opale
Jusqu'aux bords sablonneux du vieux Meschacébé ;
Et devant cette croix qui brillait dans tes ombres,
Tu vis tes dieux vaincus pleurer sur les décombres
Amoncelés autour de leur autel tombé !

Te souvient-il des jours où, prêtres et victimes,
Les fils de Loyola, missionnaires sublimes,
Fécondant de leur sang ton sol régénéré,
Rappelaient de la croix les splendeurs primitives ;
Et d'un martyre affreux sanctifiant tes rives
Laissaient à tes enfants leur souvenir sacré ?

Pourquoi donc tous ces cris de bonheur et de fête ?
Tes guerriers, apportant les fruits de la conquête,
Rentrent-ils dans tes murs, jeune Stadacona ?
L'Iroquois terrassé par la valeur Huronne
A-t-il laissé tomber la terrible couronne
Qu'au sein de la bataille Areskoui lui donna ?

L'Iroquois n'a pas vu de sa main affaiblie
Tomber le tomahawk ; dans son âme remplie
Des farouches instincts légués par ses aïeux,
La peur n'a pas encor pu trouver une place.
De l'étendard Français il brave la menace
Et garde fièrement et sa gloire et ses dieux.

Ce n'est pas un héros illustre dans l'histoire,
Qui vient tout rayonnant des feux de la victoire,
Déposer à Québec son glaive triomphant,
Celui vers qui s'élève en ce jour d'allégresse
Ce concert solennel de joie et de tendresse,
Est un homme encor jeune, au regard bienveillant ;

Le signe rédempteur brillant sur sa poitrine
Annonce à tous les yeux sa mission divine.
Il s'en vient commander les combats du Seigneur
Dans les vastes forêts où domine la France;
Et sans craindre jamais l'obstacle ou la souffrance,
Il s'avance où l'appelle une pieuse ardeur.

De cet amour divin qui dévore son âme,
Partout il fait briller la bienfaisante flamme;
Sa sainte voix, troublant le silence éternel
Des grands bois canadiens, fait surgir dans les nues
Ces clochers rayonnants, dont les flèches aiguës
Au sauvage étonné montrent du doigt le Ciel.

Affrontant les dangers des vagues mugissantes,
On le voit ranimer les églises naissantes
Qui s'élèvent aux bords du Saguenay lointain,
Comme un soleil ardent répandant sa lumière,
En passant il console et la pauvre chaumière,
Et le grand chef Huron pleurant sur son destin.

Quand Mésy, d'Avaugour, abusant de leur force,
Osent donner appui, sous la hutte d'écorce,
Au trafic infamant de la liqueur de feu,
Intrépide gardien de la morale austère,
Il sait faire gronder, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Des bords Gaspésiens au lac des Deux-Montagnes,
Quand il a fait briller ces trois saintes compagnes,
La douce Charité, l'Espérance et la Foi,
Comme un vainqueur chargé des dépouilles opimes,
Il montre cent tribus, ô conquêtes sublimes !
Qui des leçons du Christ reconnaissent la loi.

Mais bientôt s'arrêtant au milieu de sa course,
Des saints enseignements il vient ouvrir la source,
Et fonde la maison, ce foyer immortel,
Qui verse encor sur nous ses torrents de lumière ;
Où des saintes vertus suivant la règle austère,
On apprend à servir la patrie et l'autel.

Ce fruit de ses travaux, cet objet de sa joie,
Deux fois un feu cruel le saisit pour sa proie.
Ce malheur qui le frappe au plus profond du cœur,
Ne peut faire fléchir son courage indomptable :
De ces débris fumants, un monument durable
S'élève sous sa main rayonnant de splendeur.

Deux siècles sont passés sur cet illustre asile.
Deux siècles sont passés, et toujours immobile,
Comme un roc au milieu des vagues en fureur,
Il a vu s'élever, grandissant sous son ombre,
Ces temples du vrai Dieu, ces colléges sans nombre,
Qui sont de la patrie et la force et l'honneur.

Mais déjà ce héros voit sa force tarie,
Dans ses nombreux combats où s'épuise sa vie.
Donnant à Saint-Valier son glorieux fardeau,
Il s'en va reposer les jours de sa vieillesse,
Dans ce paisible asile, objet de sa tendresse,
Où son cœur se prépare au repos du tombeau.

Et quand la mort parut au sein de sa retraite,
Elle n'eut qu'à cueillir cette fleur toute prête,
Pour les jardins bénis du séjour éternel.
Et sur les bords heureux où son nom brille encore,
Les chênes attristés, dans la forêt sonore,
Chantèrent ses vertus aux archanges du ciel.

ENVOI.

À MESSIEURS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

Ce grand homme, Messieurs, cette gloire sereine
Fut le premier anneau de cette noble chaîne,
Que vous continuez aux bords du Saint-Laurent.
Gardant comme un trésor, loin de toutes atteintes,
De l'immortel Laval les traditions saintes,
Vous êtes parmi nous un soleil bienfaisant.

Du peu que nous savons vous êtes l'origine.
Si nous pouvons encore à la source divine,
D'où s'échappe à grands flots l'enseignement hu-
[main
Approcher quelquefois nos lèvres altérées,
Nous le devons à vous, dont les mains vénérées,
Nous ont de la science aplani le chemin.

Si nous avons gardé, pur de tout alliage,
Des pionniers français l'héroïque héritage,
Notre religion, notre langue et nos lois ;
Si dans les mauvais jours de notre jeune histoire
Nous avons avec nous, vu marcher la victoire,
Nous vous devons encor ces glorieux exploits.

Car, fécondant toujours le sol de la patrie,
Des grandeurs de la foi, des éclairs du génie,
Vous gardiez ce dépôt, source de tous les biens,
Où puisant les leçons des histoires antiques,
Nos pères ont appris ces vertus héroïques,
Qui font les nobles cœurs et les grands citoyens.

Si du séjour céleste où son âme immortelle
S'enivre des clartés de la vie éternelle,
Laval peut contempler ces murs resplendissants,
Où lançant tous ses feux, l'intelligence humaine,
Des travaux de l'esprit embrasse le domaine,
Fait briller des rayons sans cesse renaissants :

S'il a vu comme nous vos nobles sacrifices,
Les arts encouragés par vos mains bienfaitrices ;
S'il entend aujourd'hui ces hymnes triomphants
Qui chantent votre nom dans ce concert immense.
Que fait monter au ciel notre reconnaissance,
Il doit dire de vous : ils sont bien mes enfants !

OCTAVE CRÉMAZIE.

Québec, le 15 juin, 1859.

CADIEUX.

À MON AMI N. LEVASSEUR.

Près du *Petit Rocher de la Haute Montagne*,
Au bord de l'Outaouais qui fait tonner ses flots,
En traquant sous les bois l'Iroquois en campagne,
Il était tombé là comme tombe un héros.

Il était tombé mort de faim, de lassitude,
Sans retrouver les lieux que longtemps il chercha :
Voyant venir sa fin, dans cette solitude,
Lui-même se creusa sa fosse et s'y coucha.

À quelque temps de là, sous la forêt déserte,
Trois chasseurs canadiens cheminant, l'œil au guet,
Virent au pied d'un arbre une tombe entr'ouverte
Où du sommeil sans fin leur ami sommeillait.

Comme ils allaient remplir cette fosse béante,
Ils trouvèrent au bord un feuillet de bouleau
Sur lequel l'un d'eux lut, d'une voix défaillante,
Des mots gravés avec la lame d'un couteau.

Avant que de mourir, ainsi que fait le cygne,
Le vieux poète avait voulu chanter encor,
Et sa strophe, à la fois caressante et maligne,
Fait palpiter les cœurs, comme les sons du cor !

Et l'on dit que depuis, dans les belles soirées,
Quand la brise de mai module ses amours,
Le voyageur entend comme des voix navrées,
Comme des cris plaintifs, des appels au secours.

Seraient-ce les accents des vieux mânes sauvages
Qui pleurent et toujours pleureront leur forfait ?
Ou bien ceux de Cadieux souffrant sur ces rivages,
De notre oubli ?—Personne au monde ne le sait.

W. CHAPMAN.

O MON DIEU !

O mon Dieu !... Ces trois mots exhalés de notre âme
Ainsi que les parfums s'élèvent jusqu'aux cieux ;
Ils montent au Seigneur, aussi purs que la flamme.
Plus doux qu'un doux accord d'un luth mélodieux.
C'est le cri qu'ici-bas arrache la souffrance ;
C'est un écho plaintif que réveille un soupir ;
Serait-ce dans nos cœurs la voix de l'espérance ?
Ou n'est-ce pas du ciel un vague souvenir ?
O mon Dieu ! c'est à vous que, triste et solitaire,
S'adresse l'orphelin, du monde repoussé ;
C'est de vous qu'il attend un appui tutélaire,
Des riches orgueilleux le pauvre délaissé.
Sous des climats lointains, les yeux vers sa patrie,
L'exilé par ces mots, formule sa douleur ;
Heureux, si, près de lui, quelque voix attendrie
Murmure, en soupirant, ce nom consolateur !
C'est le cri d'un mortel que l'injustice accable,
Que l'envie a sali de ses impures mains ;
Faible, se résignant à la haine implacable,
Il appelle à son Dieu des jugements humains.
C'est un mot échappé des célestes phalanges,
Descendu jusqu'à nous sans doute avec l'amour ,
Les seuls mots conservés du langage des anges,
Que l'homme a su jadis, qu'il doit rapprendre un
[jour.

CH. DE ROSIÈRES.

LA RÉSURRECTION.

Il est ressuscité ! Le linceul et la terre
Ne couvrent plus son front ! Ineffable mystère !
Du sépulcre désert le marbre est soulevé !
Il est ressuscité ! Comme un guerrier fidèle
Que le bruit du clairon à son poste rappelle...
Peuples, le Seigneur s'est levé !

Ainsi qu'un pèlerin, à moitié du voyage,
Sous l'abri d'un palmier couché durant l'orage,
Se lève, et tout rempli de ses célestes vœux,
Secoue en s'éveillant une feuille séchée,
Qui, pendant son sommeil, de l'arbre détachée,
S'était mêlée à ses cheveux :

Ainsi, le mort divin, à l'aube renaissante,
A jeté loin de lui cette pierre impuissante,
Sacrilége gardien de son cadavre—roi ;
Quand son âme, du fond de la sombre vallée,
Au corps qui l'attendait, tout-à-coup rappelée,
A dit : " Me voici, lève-toi."

O pères d'Israël ! quelle voix bienheureuse
Vous a fait agiter votre tête poudreuse ?
C'est lui, l'Emmanuel, le Christ libérateur ;
Il a vaincu l'enfer frémissant sous son glaive...
O vous qui l'attendiez ! oui, votre exil s'achève ;
C'est lui ! c'est lui, le Rédempteur !

Quel mortel, avant lui, dans le séjour suprême,
Vivant, aurait pu voir ce brûlant diadéme
Que l'œil des chérubins n'ose jamais braver ?
Patriarches, c'est lui, qui dans le noir abîme,
Des coupables humains volontaire victime,
Est descendu pour vous sauver !

Aux prophètes anciens Il voulut apparaître,
Quand ces hommes disaient les jours qui doivent naître,
Comme un père à ses fils raconte le passé ;
Tel qu'un soleil brillant dans les déserts du vide,
Il se montrait d'avance à leur regard avide,
Le Christ par Dieu même annoncé.

Quand le juste Isaïe, aux ardentes paroles,
Proclamait sous les fouets, en face des idoles,
Celui qui pour le monde un jour devait venir !
Quand Daniel, confident des sombres destinées,
Roulait dans son esprit les futures années,
Se souvenant de l'avenir.

Or, c'était le matin ; Salomé et Madeleine,
Tout bas s'entretenant du sujet de leur peine,
Pleuraient amèrement l'homme crucifié.
Voilà que du Saint Temple a chancelé le faîte...
Les bourreaux ont pâli, croyant voir sur leur tête
Le Dieu qu'ils ont sacrifié !

Un jeune homme, étranger, appuyé sur sa lance,
Au pied du monument est debout en silence ;
Ses vêtements sont blancs, son visage est de feu :
" Celui que vous cherchez, ô femme désolée !
" Dit-il avec douceur, il est en Galilée...
" Allez, il n'est plus en ce lieu ! "

Chantons ! qu'à la douleur succède enfin la joie,
Que l'or accoutumé, que la pourpe et la soie
Resplendissent encor sur l'autel attristé !
Que le prêtre vêtu de la robe de neige,
À l'éclat des flambeaux, dans un pieux cortége,
Annonce le ressuscité !

Antoni Deschamps.

ADIEUX À LA VIE.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence :
    Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
    Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant ont dit, dans leur colère :
    “ Qu'il meure et sa gloire avec lui ! ”
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
    “ Leur haine sera ton appui. ”

“ À tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
    Tout trompe ta simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image
    Noire de sa méchanceté.

“ Mais Dieu t'entend gémir ; Dieu vers qui te
    Un vrai remords né des douleurs ; [ramène
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
    D'être faible dans les malheurs.

“ J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
    De l'incorruptible avenir ;
Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
    Ton honneur qu'ils pensent ternir. ”

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
    L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui pour protéger le repos de ma cendre,
    Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puisse voir longtemps votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

GILBERT.

L'IMPIE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux :
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Et foulait à ses pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

J. RACINE.

POUR LES PAUVRES.

Donnez riches ! l'aumône est sœur de la prière,
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux,
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! Il vient un jour où la terre nous laisse ;
Vos aumônes là-haut vous font une richesse ;
Donnez ! afin qu'on dise : Il a pitié de nous !
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous
[nomme,
Pour que votre foyer soit calme et paternel ;
Donnez ! afin qu'un jour à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

LA CHUTE DES FEUILLES.

Salut ! bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à ma douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière,
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
À ses regards voilés je trouve plus d'attraits,
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau ;
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel !
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goute de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu !...

La fleur tombe en livrant son parfum au zéphyre ;
À la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;
Moi, je meurs ; et mon âme au moment qu'elle
S'exhale comme un son triste et mélodieux. [expire,

LAMARTINE.

LE CIEL.

Tout n'est qu'images fugitives ;
Coupe d'amertume ou de miel,
Chansons joyeuses ou plaintives,
Abusent des lèvres fictives :
Il n'est rien de vrai que le ciel.

Tout soleil naît, s'élève et tombe ;
Tout trône est artificiel ;
La plus haute gloire succombe ;
Tout s'épanouit pour la tombe,
Et rien n'est brillant que le ciel.

Navigateur d'un jour d'orage,
Fouet des vagues, le mortel,
Repoussé de chaque rivage,
Ne voit qu'écueils sur son passage,
Et rien n'est calme que le ciel.

REBOUL.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.
Approbations.. 3
Préface... 5

PREMIÈRE PARTIE.

Le meunier de Sans-Souci............................ 7
Guillaume Tell.. 10
L'Arabe et son cheval................................ 16
Charles-Quint et le bûcheron....................... 19
Le chef-d'œuvre anonyme............................ 20
Le respect pour la vérité............................ 23
Le Requiem de Mozart................................ 27
La mère et la fille.................................... 29
Le traîneau du comte de Maistre.................. 31
Un voyage d'écoliers................................. 33

DEUXIÈME PARTIE.

Jérusalem.. 37
Le Vésuve.. 38
Les avalanches.. 40
La langue française.................................. 42
L'Aigle doré où aigle du Canada.................. 42
L'Aigle à tête blanche chassant le cygne........ 44
La grue du Canada.................................... 45
Le hibou.. 46
Le castor... 47
L'Éléphant... 49
La campagne romaine................................ 53
L'Église de Saint-Pierre à Rome.................. 54

PAGES.

TROISIÈME PARTIE.

Le Labrador.. 57
Le vent du Nord-Est................................ 58
La colonisation...................................... 61
Une maison de cultivateur au Canada........... 62
Une tribu des îles Mingan......................... 65
Le rocher percé..................................... 68
Le géant des Méchins............................. 73
Les mille-îles... 79
La chute de Niagara................................ 82
La plate-forme (Québec).......................... 83
L'Orme des Récollets (Québec)................. 86
Bienfaits du commerce............................ 87

QUATRIÈME PARTIE.

Le maître d'école à bon marché.................. 89
L'homme qui sait lire et écrire.................. 95
De l'importance de la calligraphie (1er art)... 100
De l'importance de la calligraphie (2e art)... 104
Sur les instants qu'on peut donner à l'étude... 107
Le travail, loi de la vie et de l'éducation........ 113
Pensées.. 117
La pierre calcaire..................................... 119
La houille... 120
L'or et l'argent.. 123
Dilatation de l'eau par la gelée.................. 126
L'esclavage antique et les machines modernes. 127

CINQUIÈME PARTIE.

Genre épistolaire, Lettres........................ 129
Lettre de Fénelon à son frère..................... 130
Madame de Maintenon à sa nièce................ 130
Un Persan à Paris.................................... 132
Excuses à une bonne Tante........................ 133
Remerciement... 134
L'oubli et le pardon des injures.................. 135
Indulgence pour nos amis.......................... 137
L'absence 138

PAGES.
À la Duchesse de Beauvillier.......................... 139
La jeune fille orgueilleuse.......................... 141
La recommandation.......................... 142
Lettre d'introduction.......................... 143
Conseils à un jeune enfant.......................... 146
À M. Benjamin Web.......................... 147
Les souffrances d'un missionnaire.......................... 148
M. de Châteaubriand au Rév. C. F. Painchaud. 154
Des lettres de commerce.......................... 155
Deux modèles de lettres de commerce.......................... 156

Sixième Partie.

De l'Histoire.—Définition.......................... 158
Histoire Romaine.—Coriolan.......................... 159
Marius.......................... 161
Les Évangiles.......................... 163
Persécution des chrétiens.......................... 164
Conversion de Clovis.......................... 165
Règne de Charlemagne.......................... 169
Charlemagne à l'école.......................... 170
Saint Louis fait prisonnier en Égypte.......................... 172
Jean Gutenberg.......................... 175
Le Czar Pierre 1er.......................... 177
Siége de Québec par Phipps.......................... 179
Bataille des plaines d'Abraham.......................... 182
Washington.......................... 185
Mort de Napoléon 1er.......................... 186
Enfance de Monseigneur Plessis.......................... 188
Caractère de Monseigneur Plessis.......................... 192
Pie IX.......................... 196

Septième Partie.

L'Agriculture cause de la prospérité des nations.......................... 200
La sagesse en agriculture.......................... 201
La science agricole et les concours.......................... 202
Réparations et soins des instruments aratoires. 204
Labours d'automne.......................... 205

PAGES.
La ferme est la plus importante de nos manufactures.. 207
Engrais, etc.. 207
Culture de la carotte.. 215
Culture de la betterave.. 218
Arrachage et conservation des betteraves et des carottes.. 219
Le chou.. 221
Récolte et conservation des pommes de terre. 222
Les abeilles.. 225
William Evans, l'agronome.. 229
Les terres fortes et les terres légères.. 234
Égouttement 236
Le froment.. 2
Le seigle.. 2
L'avoine.. 2
Culture du Sarrasin.. 240
Le Maïs.. 243

Huitième Partie.

De la lecture des vers.. 24
Les fils du Saint-Laurent.. 246
Notre fête Nationale.. 249
L'Érable.. 251
Les couleurs du Canada.. 253
La victoire de Châteauguay.. 254
L'Émigration Canadienne.. 256
Les voyageurs.. 259
Donnacona.. 262
Deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr. Laval en Canada.. 267
Cadieux 274
O mon Dieu!.. 275
La Résurrection.. 276
Adieux à la vie 278
L'Impie...... 279
Pour les Pauvres 280
La chute des feuilles 281
Le Ciel 282

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libra
University of
Date Due

DEC 0 8 2010

a39003 002861044b

CE PC 2111
.M6 1877
C02 MONTPETIT, A NOUVELLE S
ACC# 1314853

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 12 22 15 1